UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04338 8115

ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY
ST. BASIL'S SEMINARY
LIBRARY
TRANSFERRED

15612

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1881-1882

I. — PARABOLES DU SALUT

II. — DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE

PROPRIÉTÉ DE L'ÉDITEUR

APPROBATION DE L'ORDRE

Nous, soussignés, Maîtres en sacrée Théologie, avons lu, par ordre du T. R. P. Provincial, les Conférences du T. R. P. Jacques-Marie-Louis MONSABRÉ, Maître en sacrée Théologie, lesquelles sont intitulées : *Retraites Pascales* 1881-1882. — *I. Paraboles du Salut.* — *II. Devoirs envers l'Église.* — Nous les avons jugées dignes de l'impression.

FR. ANTONIN VILLARD,
Maître en sacrée Théologie.

FR. M. D. SOUAILLARD,
Maître en sacrée Théologie,
ex-Provincial.

IMPRIMATUR :
FR. AIMON NESPOULOUS,
Prieur provincial.

DROITS DE TRADUCTION ET DE REPRODUCTION RÉSERVÉS.

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME DE PARIS

RETRAITES PASCALES

1881-1882

I

PARABOLES DU SALUT

II

DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE

PAR

LE T. R. P. J.-M.-L. MONSABRÉ

DES FRÈRES PRÊCHEURS

DEUXIÈME ÉDITION

A. F. Simard
6. 1. 92

PARIS

BUREAUX DE L'ANNÉE DOMINICAINE

94, RUE DU BAC, 94

1889

FEB 10 1960

SEMAINE SAINTE. — 1881

PARABOLES DU SALUT

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/retraitespascale05mons

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

LE BON GRAIN ET L'IVRAIE

In illo tempore dixit Jesus turbis : *Simile factum est regnum cœlorum homini, qui seminavit bonum semen in agro suo*..... et reliqua. (MATTH. cap. XIII, 24.)

MESSIEURS,

Dans l'étude que nous avons faite de l'œuvre de Jésus-Christ, les questions générales qui intéressent notre foi se complètent par des questions personnelles qui intéressent notre vie pratique. Ces questions je les ai réservées, me proposant de les soumettre à votre attention recueillie pendant les jours de cette retraite. Je n'irai pas les chercher autre part que dans le livre qui nous a enseigné la

vérité de notre rédemption ; ma parole ne sera que l'humble commentaire de la parole même du Sauveur. Par ses sentences, ses discours et ses paraboles, il nous apprend à reconnaître et à choisir la place que nous devons occuper dans son œuvre, à correspondre à son action sainte par une généreuse et vigilante coopération, et à redouter les malheurs auxquels nous expose notre infidélité.

Je laisse de côté les sentences et les discours, et je m'applique aux paraboles, que j'appellerai les *paraboles du salut*. Sous un voile discret, elles cachent des vérités profondes qu'on est heureux de découvrir, et, sous l'impression de l'image, elles gravent plus fortement ces vérités dans les âmes.

Commençons.

« En ce temps-là, Jésus dit aux foules qui le suivaient : Le royaume des cieux est devenu semblable à un homme qui sema le bon grain dans son champ. Or, pendant qu'on dormait, l'ennemi vint, sema de l'ivraie par dessus le bon grain et s'en alla. Lorsque l'herbe fut poussée et eut montré ses fruits, on vit apparaître l'ivraie. Alors les serviteurs du père de famille allèrent le trouver et lui dirent : Seigneur, n'avez-vous pas semé du

bon grain dans votre champ ? D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie ? Et le père de famille leur répondit : C'est l'homme ennemi qui a fait cela. Les serviteurs reprirent : Voulez-vous que nous allions cueillir l'ivraie. — Non, dit-il, de peur qu'en l'arrachant vous ne déraciniez le froment. Laissez tout croître jusqu'à la moisson. En ce temps-là, je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en faisceaux pour la faire brûler, et puis ramassez le froment dans mes greniers[1]. »

Il y a trois choses à considérer dans cette parabole : le semeur, le champ, la moisson.

I

Notre-Seigneur a daigné nous donner l'explication de sa parole : « Celui qui sème le bon grain, dit-il, c'est le Fils de l'homme : *Qui seminat bonum semen est filius hominis*[2]. » Verbe éternel, vivant et efficace, par lequel Dieu exprime ses perfections et ses plans admirables, il a semé,

1. Matth., cap. XIII, 24-30.
2. *Ibid.*, 37.

dans le vaste champ de la création, l'être, la vie, l'ordre, la beauté : tout ce qui nous révèle la puissance, la sagesse et l'amour de notre Dieu. Il a semé dans l'âme humaine, fraîchement éclose de son souffle, la raison, la conscience, l'amour, la liberté, et, pour diriger ces nobles facultés vers leur dernier terme, il a semé des vérités supérieures et des grâces fécondes qui élèvent la nature au-dessus d'elle-même, transforment ses puissances et divinisent ses opérations. Il a semé, dans le cœur de l'homme déchu, de douces et consolantes promesses. Il a semé, sur les pas des patriarches errants, des révélations et des prophéties toujours grandissantes. Il a semé, sur la cime flamboyante du Sinaï et sous la plume ardente de ses chérubins, une loi sainte qui séparait définitivement son peuple de la foule corrompue des Gentils. Il a semé de lumineux oracles, dans l'âme exaltée et sur les lèvres éloquentes des prophètes. Pendant les jours de sa chair, amoureusement anéanti sous le manteau de notre nature, il a semé ses sublimes enseignements, ses divins exemples, son sang précieux, et, dans son sang, des grâces nouvelles de vie et de perfection surnaturelles. Il sème encore, il sèmera jusqu'à la

fin des siècles par la bouche et par les mains des apôtres à qui il a dit : « Allez, enseignez tous les peuples et baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Infatigable et inépuisable semeur, le Fils de l'homme ouvre en tout temps sa main généreuse sur son champ. Il ne sème et ne peut semer que le bien ; car il est le bien par essence ; mais il veut que, dans l'épanouissement et la croissance des germes qu'il confie à la terre, dans l'acheminement de tout ce qui est bon vers sa consommation, l'homme ait sa part de responsabilité. Il sème et l'homme garde, chargé par lui de veiller à ce qu'aucune semence étrangère et malsaine ne se mêle à la semence divine. Tout pouvoir, dans la société, et chacun de nous, dans sa propre vie, doit surveiller le champ de Dieu et en écarter les sinistres travailleurs qui prétendent l'exploiter à leur profit. Tout irait bien, si la vigilance ne s'endormait pas ; mais, il y a dans la vie morale de l'humanité des nuits calamiteuses pendant lesquelles les gardiens du champ de Dieu se laissent surprendre par le sommeil ; sommeil imprudent de la négligence et de la présomption, lourd sommeil de la fatigue et de l'ennui, plus lourd sommeil d'une fascination

impie qui étouffe la raison sous les vapeurs des passions trop vivement sollicitées, suprême sommeil de la mort. C'est l'heure qu'attend l'ennemi. Il arrive et répand, à pleines mains, l'ivraie par dessus le bon grain. L'ivraie c'est le mal. On le voit toujours apparaître après le bien, parce qu'il n'en est que la déformation[1].

Vous connaissez, Messieurs, celui que l'Écriture appelle le père du mal, Satan. Toujours puissant dans l'opprobre et le châtiment, il applique à mal faire son génie perverti, toute sa nature retournée, n'ayant plus d'autre ambition que de contrarier l'action bienfaisante de celui qui l'a maudit. Partout où Dieu a semé le bien, il sème le mal. Il vient dans l'ombre, car il hait la lumière, parce que ses œuvres sont perverses comme ses desseins : *Odit lucem quia mala sunt opera ejus*[2]. Il vient il se hâte de mal faire et il s'en va : *Venit superseminavit... et abiit.* Il s'en va, craignant de se montrer; car s'il nous laissait voir les prodigieuses

1. Primo fonte notare debetis quod bonum est magnum et victoriosum supra malum, quia bonum potest esse sine malo, malum autem non sine bono. (S. Thom., *Expositio in Matth.*, cap. XIII.)

2. Joan., cap. III, 20.

difformités de sa nature, qui donc voudrait de ses œuvres? Non seulement il se cache, mais il dissimule sous des apparences trompeuses ce qu'il fait, sachant bien que s'il nous proposait le mal dans sa naïve laideur nous le repousserions avec horreur.

Rien ne ressemble mieux au bon grain que l'ivraie, quand elle commence à poindre; on ne la reconnaît qu'après qu'elle a montré son fruit. Ainsi les œuvres de Satan. Elles s'adressent toujours, par quelque côté, aux appétits de la nature dont la loi est de rechercher, en toute chose, le bien qui leur convient, et ce n'est, trop souvent, que lorsqu'on s'est laissé décevoir par cette apparence qu'on s'aperçoit que le mal est fait.

Il y a donc deux semeurs, Messieurs : le semeur généreux du bien, le semeur clandestin du mal qu'on reconnait à leurs œuvres, non seulement dans toute vie d'homme, mais dans la vie générale de l'Église et du monde entier ; car « le champ c'est le monde, dit le Sauveur : *Ager est mundus*[1]. »

Vais-je faire l'histoire du bien et du mal dans le monde depuis l'origine des temps? — Non. — Ce

1. Matth., cap. XIII, 38.

serait embarrasser l'interprétation de notre parabole. Il suffit à notre édification qu'elle soit appliquée au temps présent et au milieu dans lequel nous vivons.

II

« *Ager est mundus* : Le champ, c'est notre monde. » Or, que voyons-nous dans le monde? — Du bon grain, c'est-à-dire des chrétiens fidèles à la vérité du Christ, confessant hardiment, au milieu des négations et des blasphèmes de l'impiété, son nom adorable, puisant aux sources sacrées qu'il a ouvertes la vertu de la rédemption, la vie surnaturelle, humblement soumis à l'autorité qu'il a instituée pour gouverner les âmes, faisant des préceptes évangéliques la règle de leur conduite, s'élevant, même, jusqu'à la pratique des conseils qui humilient, sèvrent, dépouillent, anéantissent la nature pour mieux manifester leur généreux amour : une Église, en un mot, où fleurissent la perfection et la sainteté, où l'on voit éclore, se multiplier, prospérer une foule d'œuvres admira-

bles qui viennent en aide à toutes les misères humaines et perpétuent l'action rédemptrice du Sauveur. Voilà l'ouvrage du divin Semeur! Voilà ceux qu'il appelle « les enfants du royaume : *Bonum semen, hi sunt filii regni*[1]. »

Mais auprès de ce bon grain, mêlée à ce bon grain, que d'ivraie! Ah! le ténébreux travail du semeur infernal n'est que trop visible! — L'ivraie qu'il répand à pleines mains est partout : elle est dans la raison, dans le cœur, dans les sens, dans tous les dons privés de l'homme ; elle est dans la nature entière, don universel de l'humanité ; elle est dans le talent, dans le pouvoir, dans l'attraction de toutes les forces publiques et sociales. Encore une fois, elle est partout, elle gâte tout, elle dépravе tout, elle mêle aux épis, trop rares, hélas! des enfants du royaume, la germination touffue « des fils d'iniquité : *Zizania autem filii sunt nequam*[2]. »

La raison! — Combien qui ne croient qu'à sa puissance et proclament son indépendance absolue! Cette faculté sublime, disent-ils, suffit à la

1. Matth., cap. XIII, 38.
2. Matth., cap. XIII, 38.

connaissance de toute vérité. Il n'y a de réel que ce qu'elle voit, il n'y a de vrai que ce qu'elle comprend. Chimères, que ces régions obscures où on lui interdit de pénétrer, que ces mystères devant lesquels on l'oblige à s'anéantir! Croire sans voir et sans comprendre, c'est se dégrader. Plus de ces prétendues vérités dont le dernier mot se cache dans la nuit d'un monde problématique! Plus de ces formules surannées de l'imagination exaltée par le sentiment religieux, qui n'étaient que la préparation des formules exactes de l'esprit moderne! Plus de figures! Nous entrons dans la réalité. La réalité, c'est le concept pur de la raison instruite par l'expérience. L'heure est venue où l'homme ne reçoit plus le *credo*; il le fait.

Quel *credo*, Messieurs? — L'hérésie, contenue dans ses audaces par l'habitude de la foi, avait conservé une partie de l'enseignement chrétien; la raison émancipée en a fait table rase. Au symbole immuable elle a substitué les systèmes mobiles, et, de l'alchimie des systèmes, il n'est plus resté qu'un vil résidu où l'on cherche en vain une dernière trace de spiritualisme. Les rares tenants de la première insurrection rationaliste, qui daignait reconnaître encore une religion naturelle, se comp-

tent facilement; le torrent des esprits révoltés contre l'enseignement chrétien descend aujourd'hui aux abimes de l'athéisme matérialiste.

« *Domine, nonne bonum semen seminasti?* Seigneur, n'avez-vous pas semé le bon grain?» — Les vérités mystérieuses que vous avez daigné prendre dans l'arche sainte, où vous contemplez toute vérité, ne sont-elles pas autant de bienfaits dont nous devons être éternellement reconnaissants? Non, elles n'humilient pas la raison, mais elles l'appellent vers un monde supérieur, et bien loin de contrarier aucune des connaissances que la nature nous permet d'acquérir, elles les complètent, suppléent à leur insuffisance et préviennent leurs déviations. Si la raison peut s'élever, par ses propres forces, jusqu'à la notion d'un premier principe des choses, la révélation, semence de Dieu, nous éclaire sur sa nature, et nous fait connaître avec la plénitude de ses perfections le mystère de sa vie. Si la raison découvre dans le gouvernement de l'univers l'action d'une providence, la révélation déroule sous nos yeux les magnificences surnaturelles de ses desseins et de sa conduite. Si la raison, fatiguée des ombres et des labeurs de cette vie, aspire à d'autres destinées et entrevoit un monde

meilleur au-delà de ce monde périssable, la révélation nous promet le rassasiement de tous nos désirs, dans la bienheureuse et éternelle possession du souverain bien. Si la raison s'étonne des effroyables misères de l'humanité, la révélation nous en apprend l'origine et nous en indique le remède. Enfin, si la raison, fascinée par les faits multiples du monde sensible, tend à s'appesantir sur leurs détails infinis et à oublier, dans le labeur d'une grossière expérience, l'autorité des principes que les sens ne peuvent atteindre, la révélation nous les rappelle impérieusement, et nous presse de rapporter toute connaissance inférieure à une connaissance plus élevée.

O l'admirable semence! Et la raison qui la reçoit est, elle-même, la première semence du divin Père de famille. Dieu l'a faite bonne, et c'est son droit de vouloir posséder le vrai. Mais il lui suffit de se mesurer elle-même pour savoir qu'elle ne peut ni tout connaître ni tout comprendre, et qu'elle doit attendre patiemment, dans les ombres du temps, les révélations de l'éternité. Elle ne se diminue pas en s'estimant moindre que la raison suprême, et sa bonté consiste, précisément, en cette rectitude de jugement qui contient ses am-

bitions exagérées, et la dispose à recevoir du maître de la vérité tout qu'elle ne peut acquérir par ses propres efforts.

Oui, Seigneur, la raison est bonne, vos vérités sont bonnes, vous avez semé le bon grain dans votre champ. « D'où vient donc qu'il y a de l'ivraie : *Unde ergo habet zizania? — Inimicus homo hoc fecit* : C'est l'ennemi qui a fait cela. » Il a perverti la rectitude native de l'esprit humain, en l'associant aux orgueilleuses pensées et aux ambitieux désirs qui l'ont précipité lui-même du ciel. Connaissant notre impuissance, il prévoyait nos écarts, et savait que nous persuader de vouloir tout connaître, en ne nous confiant qu'en nos propres lumières, c'était nous préparer aux plus monstrueuses erreurs et multiplier l'ivraie dans le champ de Dieu. Hélas! les faits proclament qu'il n'a que trop bien réussi.

« *Ager est mundus :* Le champ, c'est le monde; » le monde où l'amour doit s'épanouir et produire de doux et glorieux fruits. Je les cherche, et je vois le cœur humain replié sur lui-même ou livré à des prodigalités insensées. Les plus navrantes misères ne fléchissent pas son égoïsme, les plus saintes lois ne contiennent pas ses coupables ardeurs. Plus

dépravé dans ses déportements que dans ses sécheresses, on le voit courir, de ci, de là, fiévreux et vagabond, mendiant des amours qu'il souille aujourd'hui et qu'il trahira demain. Il s'engage par des serments qu'il ne veut pas tenir ; il promet l'éternité qui n'est pas à lui ; il ment, et ne cesse de se parjurer que pour se moquer, à l'âge de l'impuissance, de l'amour dont il a abusé.

Que de cœurs profanés dans le vaste champ du monde ! Et pourtant le divin semeur, en nous donnant le pouvoir et le besoin d'aimer, a voulu nous faire participer à l'une de ses plus touchantes perfections. « Lorsqu'il créa le cœur de l'homme, dit Bossuet, il y mit la bonté. » La bonté, mère féconde qui n'engendrerait que des affections pures, des unions saintes, des dévouements et des miséricordes admirables, si le cœur s'abandonnait à ses inspirations.

Mais, là où Dieu a mis la bonté l'ennemi a semé l'ivraie. Ne sachant plus aimer, il a rempli le cœur humain de pensées et de désirs égoïstes ; il a étouffé en lui la noble passion de vouloir et de communiquer le bien ; il lui a persuadé de ne plus chercher que son propre contentement dans l'amour. Devenu menteur et traitre, par le renver-

sement de sa nature révoltée, il a appris aux affections qu'il dérègle le mensonge et la trahison. Le cœur humain est gâté : C'est son œuvre : « *Inimicus homo hoc fecit.* »

« *Ager est mundus :* Le champ, c'est le monde.» Écoutez, vous y entendrez de tous côtés les clameurs des sens avides de jouissances et de plaisirs. Rien ne peut les repaître quand ils ont commencé à mordre au fruit défendu ; usés par l'orgie, ils ne sont pas encore satisfaits. Leur insatiable intempérance fait de la chair un fardeau dont se plaignent les âmes vaillantes qui veulent marcher dans le rude sentier de la justice, un abîme où les âmes molles perdent la conscience de leur dignité, le sentiment du devoir et le souvenir de leur haute destinée.

« C'est l'homme ennemi qui a fait cela : *Inimicus homo hoc fecit.* » Dieu avait semé le bon grain : c'est-à-dire, il avait créé les sens pour être les serviteurs et les ministres de l'âme. Ouverts sur la nature, ils ne devraient y prendre que les premiers éléments de nos connaissances, les dons qui alimentent le feu sacré de la vie, les jouissances légitimes qui la récréent, les biens dont l'amour fait ses largesses ; soumis à l'empire de l'âme, ils ne de-

vraient exprimer que ses nobles pensées et ses religieux sentiments, et, en échange de leurs services, Dieu leur avait promis un éternel repos dans une glorieuse transformation. Mais l'ennemi s'est emparé des sens. Il les excite, les tourmente, aiguise en eux d'inassouvissables appétits, réclame pour eux de coupables complaisances, jusqu'à ce qu'il les ait fait passer, d'une servitude tranquille et honorable, à une exécrable et honteuse tyrannie.

« *Ager est mundus :* Le champ, c'est le monde : » monde où l'industrialisme, l'agiotage et le mercantilisme accaparent l'activité humaine au détriment de notre noblesse native et de nos plus graves intérêts. Fier du mouvement qu'il se donne, des merveilles qu'il invente et des progrès qu'il accomplit, l'homme s'imagine qu'il est à la veille de devenir maître de toutes les forces de la nature ; en réalité, il en est devenu l'esclave, puisqu'elles ont l'étrange pouvoir de détourner ses aspirations vers la matière et d'y fixer ses impatientes et âpres recherches du bonheur.

Ce n'était point ainsi que le Père de famille entendait l'emploi de notre activité, lorsqu'il disait à l'homme : « Sois le maître : *Dominamini subji-*

cité[1]. » Il l'investissait alors d'un royal pouvoir sur la nature entière. Tous les progrès étaient promis et contenus dans cette investiture ; mais tous devaient s'accomplir sous la haute direction des aspirations qui soulèvent l'âme vers les régions éternelles où l'attend le souverain bien. Le Sauveur nous a rappelé cet ordre originel quand il prononça cette grave sentence : « *Quærite primo regnum Dei* : Cherchez d'abord le royaume de Dieu[2]. »

Malheureusement, l'ennemi a passé par le champ du Seigneur. S'emparant de la nature comme il s'est emparé des sens, il lui a donné cette puissance de fascination qui nous trompe sur la valeur des biens que lui arrachent notre esprit inventif et nos opiniâtres efforts. Il nous a persuadé que le bonheur est là où se contentent notre sensualité et notre orgueil, et il a fait de nous des esclaves d'autant plus avilis qu'une fierté imbécile nous dissimule notre humiliation. Ces troupeaux d'êtres abjects qui ne demandent qu'à la nature tourmentée la satisfaction du divin appétit de la félicité,

1. Gen., cap. I, 28.
2. Matth., cap. VI, 33.

c'est l'œuvre de Satan, son ivraie : *Inimicus homo hoc fecit.*

« *Ager est mundus :* Le champ, c'est le monde. » Dieu y a semé le talent et le génie, leur donnant mission de publier sa gloire, de faire resplendir la vérité, de la communiquer aux âmes et de la protéger contre l'erreur. Combien, hélas! sont infidèles à cette mission, et se déshonorent par une honteuse et malfaisante apostasie! Combien prostituent au mensonge, à l'impiété et aux excitations malsaines, le grand don de la parole! Combien dont le talent et le génie s'appliquent à démolir la religion, les mœurs, l'ordre public!

Les thèses scientifiques s'en prennent aux plus vénérables traditions et à Dieu lui-même; les charmes du style se prodiguent à des théories et à des tableaux d'une révoltante immoralité; les entraînements de l'éloquence font appel aux plus vils instincts et aux plus dangereuses passions du peuple.

« *Inimicus homo hoc fecit :* C'est l'ennemi qui a fait cela. » Chassé du corps des possédés, il demandait jadis d'entrer dans celui des pourceaux. Aujourd'hui, changeant de caprice sans changer tout à fait de domicile, il envahit l'âme des savants,

des écrivains et des parleurs. Heureux les hommes de talent et de génie qui échappent à sa possession, et qui demeurent fidèles à leur glorieuse et salutaire destinée ! bénis soient leurs travaux ! Mais ils ne font que mieux ressortir l'ivraie qui désole le champ du père de famille.

« *Ager est mundus* : Le champ, c'est le monde ; » le monde troublé, bouleversé par les excès du pouvoir et l'abus de la force, marchant, sous le couvert de lois problématiques, à la violation des droits les plus sacrés. Tranquille et inoffensif citoyen, je veux servir Dieu comme je l'entends, consacrer ma vie à quelque grande œuvre de lumière et d'assistance, me sentir entraîné dans la pratique de la vertu par l'émulation de l'exemple, appuyé dans la diffusion du bien par l'association des forces ; je veux demeurer en paix chez moi avec les amis que mon cœur a choisis : Eh bien, je ne le puis pas. Et ce n'est pas toujours l'altière et capricieuse volonté d'un despote qui décrète cette impuissance. Les pouvoirs qui ne doivent leur existence qu'aux apologies qu'ils ont faites de la liberté, l'assassinent sans vergogne. Ah ! que l'on s'associe pour conspirer dans l'ombre contre tout ce qui représente le principe d'au-

torité, et pour préparer des légions d'affamés à la curée des places et de la richesse publiques, cela se peut; mais, défense de s'unir pour servir Dieu par des actes religieux et l'humanité par des bienfaits.

Seigneur, dans les régions élevées qui dominent votre champ, « n'avez-vous pas semé le bon grain ? *Nonne bonum semen seminasti ?* » — Le pouvoir pénétré de votre autorité souveraine, la force participation de votre toute puissance avaient reçu mission de faire triompher le droit et de protéger la liberté. L'attraction de toutes les énergies sociales, ayant pour but de rendre plus facile la pratique de la vertu, plus prompte et plus efficace la diffusion du bien, étaient destinées à se résoudre en cette glorieuse et sainte société que vous appelez votre royaume. Voilà votre semence.

Mais l'ennemi est venu, conspirant contre la stabilité des pouvoirs, les renversant par la violence, les faisant naître de l'aventure ou des votes imbéciles, les dépouillant de tout prestige, leur persuadant que la force prime le droit, que le succès remplace la justice et qu'il suffit d'encenser la liberté pour couvrir les audaces de l'arbitraire. Singe de Dieu, il a voulu avoir son Église, société

secrète délibérant et officiant dans les ténèbres, imprégnée de sa haine impie et de son monstrueux amour du désordre et de l'anarchie. Les droits méconnus, les libertés violées, l'implacable lutte de l'impiété couronnée contre les choses saintes, le sombre avenir que cette guerre nous prépare, c'est le triomphe de son éternelle malice. *Inimicus homo hoc fecit.*

Champ de Dieu ! champ de Dieu ! tu n'as pas encore perdu la vertu de produire le bon grain, mais à perte de vue je te vois couvert d'ivraie.

III

Messieurs, vos âmes chrétiennes sont indignées du spectacle que je viens de vous mettre sous les yeux, et il me semble entendre votre indignation se traduire par ces paroles des serviteurs du Père de famille : « *Vis, imus et colligimus zizania :* Voulez-vous? Un seul mot, nous nous mettons à l'ouvrage et nous cueillons l'ivraie. » Ou plutôt, non. L'ivraie pousse si abondante et si touffue, que vous ne vous sentez ni le courage ni le pou-

voir de l'arracher. Honteux de votre faiblesse et affligés de votre impuissance, vous vous adressez au Seigneur, vous faites appel à sa justice et le pressez de purger son champ des mauvaises herbes qui menacent d'étouffer le bon grain qu'il y a semé. « *Exurge quare obdormis Domine ?* Debout, Seigneur, pourquoi dormez-vous, comme les gardiens infidèles qui devaient préserver votre moisson des invasions malfaisantes? — *Exurgat Deus et dissipentur inimici ejus :* Que Dieu se lève, que ses ennemis soient dissipés et que leur œuvre soit confondue! »

Mais le Seigneur ne répond que par des atermoiements à votre religieuse impatience. « Non, dit-il, pas encore, de peur qu'en arrachant l'ivraie on ne déracine aussi le bon grain. Attendons l'heure de la moisson. »

Ne vous méprenez pas, je vous prie, sur le sens de cette divine invitation à la patience. Ne tombez pas dans l'erreur funeste de ceux qui, transformant une question accidentelle de pratique en principe immuable, accordent à la vérité et à l'erreur, au bien et au mal, le même droit d'exister dans le champ de Dieu, parce qu'ils sont des manifestations de la liberté humaine. « Quel com-

merce possible, dit l'Apôtre, entre la justice et l'iniquité? Quelle union entre la lumière et les ténèbres? Quel accord entre le Christ et Bélial[1]? » La justice, la lumière, l'influence du Christ, en un mot le bon grain est la seule semence légitime du champ de Dieu. C'est notre droit, c'est notre devoir d'interdire l'accès de ce champ aux semeurs d'ivraie, et d'étouffer, s'il se peut, dans son germe cette plante réprouvée. Pères, vous devez en préserver vos familles; princes, vous devez en préserver vos États; pontifes, vous devez en préserver l'Église du Christ.

Mais, quand l'envahissement est un fait accompli, quand l'extirpation de l'ivraie ne peut se faire sans inconvénient et sans danger pour le bon grain, Dieu nous invite à la patience. Il a pour cela ses raisons, dit saint Thomas, marquées au coin d'une haute sagesse et d'une tendre miséricorde.

Le mal est odieux en soi, mais l'industrieuse Providence sait l'exploiter au profit du bien. Du

1. Quæ participatio justitiæ cum iniquitate? Aut quæ societas lucis ad tenebras? Quæ autem conventio Christi ad Belial? (II, Cor., cap. VI, 14-15.)

spectacle de l'iniquité triomphante, elle fait naître le désir d'une perfection sublime qui compense, aux yeux de Dieu, les humiliations de notre nature déshonorée; de la persécution des méchants, elle recueille des vertus héroïques, des mérites que nous ne saurions acquérir dans une vie tranquille, des sacrifices sanglants qui, unis au sacrifice de la croix, enrichissent le précieux trésor de la rédemption; des agressions de l'erreur, elle fait surgir d'admirables manifestations de la vérité. La corruption romaine enfante la thébaïde, la fureur des bourreaux multiplie les martyrs, l'audace de l'hérésie appelle au combat les Irénée, les Athanase, les Hilaire, les Cyrille, les Ambroise, les Augustin, les Jérôme, tout le bataillon sacré des docteurs [1]. En présence de ces grands résultats, on comprend que Dieu nous dise : Attendons.

Attendons : parce que la grâce toute-puissante peut rendre bon ce qui est mauvais. Le transfor-

1. Quatuor de causis contingit quare mali non debeant eradicari propter bonos. Una causa est quia per malos exercitantur boni.... Si non fuissent hæretici non claruisset scientia sanctorum, Augustini et aliorum. Unde qui vellet malos eradicare, eradicaret et multa bona. (Saint Thomas, *Exposit. in Matth.*, cap. XIII.)

misme, qui n'est, dans l'ordre naturel, qu'un problème autour duquel discutent les savants, est, dans l'ordre surnaturel, une auguste et touchante réalité que confesse notre foi. On n'a pas constaté jusqu'ici que la nature ait fait du froment avec de l'ivraie; on constate tous les jours que la grâce peut faire d'un fils d'iniquité un enfant du royaume, du plus abominable des pécheurs un grand saint. Quelle merveille manquerait à l'Église si Dieu eut tué Paul sur le chemin de Damas au lieu de le convertir[1]!

Attendons : Car, si Dieu laissait faire notre zèle impatient et indiscret, nous pourrions arracher de son champ les épis encore informes de la bonne semence que nous prendrions pour du mauvais grain[2].

Attendons : car, autour des touffes trop vigoureuses de l'ivraie, il y a des chaumes grêles dont les racines sont enlacées aux racines de la mau-

1. Item contingit quod qui modo malus est postea bonus sit, ut Paulus. Unde si occisus fuisset Paulus, careremus doctrina tanti magistri, quod absit. (S. Thomas, *loc. cit*)

2. Tertia ratio, quia aliqui videntur mali et non sunt; ideo si velles evellere malos, statim multos bonos extirpares. (S. Thomas, *loc. cit.*)

vaise semence : des chrétiens faibles que les liens du sang, l'affection, le respect, la reconnaissance des services rendus unissent aux méchants, et qui tomberaient avec eux s'ils les voyaient tomber [1].

Attendons : Une foule d'âmes naïves, jusqu'à la sottise, se laissent séduire par les apparences, s'obstinent à ne pas croire au mal et confondent l'ouvrage de Satan avec l'ouvrage du Christ. Quand l'ivraie arrivée à maturité aura produit son fruit, il faudra bien qu'elles reconnaissent leur erreur et, qu'instruites par l'expérience, elles se préparent à une plus sage appréciation des choses et à une plus rigoureuse vigilance, pour une nouvelle et meilleure saison.

Attendons l'heure de la moisson. Elle viendra cette heure solennelle et terrible, non seulement à la fin des temps, mais à cette époque, très prochaine peut-être, que nous appellerons avec le Sauveur « la consommation du siècle : *Messis vero consummatio sæculi* [2]. » Chaque siècle voit tomber

1. Quarta ratio est, quia aliquis quandoque est magnæ potestatis, ideo si excludatur, trahit multos secum, et sic cum illo malo multi pereunt. Ideo congregatio non excommunicatur, nec princeps populi, ne cum uno multi cadant. (S. Thomas, *loc. cit.*)

2. Matth., cap. XIII, 39.

une semence des mains de Dieu et des mains de l'ennemi, chaque siècle développe les germes confiés au champ du Père de famille, chaque siècle se consomme par l'arrivée des moissonneurs. Quels seront ceux qui viendront arracher l'ivraie du dix-neuvième siècle et la séparer du bon grain? — Je n'en sais rien. Les fléaux sont entre les mains de Dieu; d'un jour à l'autre, il peut nous condamner à leur cruelle visite. Les peuples armés n'attendent qu'un signe pour se précipiter l'un sur l'autre. En entendant les récriminations qu'échangent entre eux les méchants, on peut augurer qu'ils s'entredétruiront. D'où que viennent les moissonneurs, la moisson se fera, et l'ivraie trop bien nourrie, dont l'orgueilleuse croissance afflige et déshonore notre société, ces germes gourmands qui occupent la place et dévorent la substance destinée au bon grain, ces hommes d'aventure qui croient que le monde est à eux parce qu'ils y ont poussé, tout cela sera impitoyablement arraché et jeté au feu, où il y aura des pleurs et des grincements de dents[1].

1. Mittent eos in caminum ignis : Ibi erit fletus et stridor dentium. (Matth., cap. XIII, 42.)

Préparez-vous, Messieurs, à ce grand acte de justice. Si vous êtes ivraie dans le champ de Dieu, hâtez-vous de profiter des grâces qui vous sont offertes en ces jours saints pour transformer vos âmes. Si vous êtes bon grain, nourrissez-vous de tous les sucs divins utiles à votre croissance; affermissez-vous, par la pratique généreuse des vertus chrétiennes, contre la pression des mauvaises semences qui menacent de vous étouffer; élevez vos tiges et faites monter vos épis au-dessus des touffes malsaines qui interceptent l'air et la lumière nécessaires à votre vie spirituelle; multipliez vos racines, pour vous attacher plus fortement au sol sacré de l'Église dont vous êtes l'espérance et la gloire.

Il se peut faire que quelques-uns d'entre vous soient enlevés dans la prochaine moisson, avec les fils de scandale et d'iniquité qu'attend le feu éternel; mais, placés avec honneur dans les greniers du Père de famille, ils prendront part à la gloire des justes[1] et béniront la main qui les aura moissonnés. Quant à ceux qui resteront, sortis plus

1. Tunc justi fulgebunt sicut sol in regno Patris eorum. (Matth., cap. XIII, 43.)

vigoureux de la tribulation, ils consoleront le maître du champ des outrages faits à son œuvre, et deviendront la semence d'une nouvelle génération de chrétiens qui, espérons-le, auront moins à souffrir du ténébreux travail de l'homme ennemi.

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

LES TRAVAILLEURS

In illo tempore, dixit Jesus discipulis suis : *Simile est regnum cœlorum homini patri familias, qui exiit primo mane conducere operarios in vineam suam....* et reliqua. (MATTH., cap. XX, 1.)

MESSIEURS.

En ce temps là, Jésus dit à ses disciples : « Le royaume des cieux est semblable à un père de famille sorti de grand matin afin de louer des travailleurs pour sa vigne. Ayant fait marché avec eux à raison d'un denier pour le prix de leur journée, il les envoya à l'ouvrage. Étant sorti de nouveau à la troisième heure, il en vit d'autres qui se tenaient debout sur la place publique sans rien faire, et il leur dit : Vous aussi allez à ma vigne

je vous donnerai un juste salaire. A la sixième heure et à la neuvième heure, ce fut la même chose : Enfin à la onzième heure, une heure seulement avant la fin de la journée, il sortit encore et trouva d'autres oisifs. — Pourquoi êtes-vous là, leur dit-il, et comment passez-vous tout le jour à ne rien faire ? Ils répondirent : Personne ne nous a loués. — Eh bien vous encore allez à ma vigne.

« Quand le soir fut arrivé, le maître de la vigne appela son procureur et lui dit : Faites venir les travailleurs et donnez-leur leur salaire en commençant par les derniers. Ceux de la onzième heure s'approchèrent et reçurent chacun un denier. Les premiers venant ensuite croyaient recevoir une plus ample récompense ; il ne leur fut donné qu'un denier. En le recevant ils murmuraient contre le père de famille, disant : Ces derniers n'ont travaillé qu'une heure et vous les traitez comme nous qui avons porté le poids du jour et de la chaleur. Mais le maître s'adressant à l'un d'entre eux : Ami, dit-il, je ne commets point d'injustice à votre égard. Ne sommes-nous pas convenu d'un denier ? Prenez ce qui vous appartient et allez-vous-en. Je veux traiter ce nouvel arrivé comme je vous traite. Est-ce qu'il ne m'est

pas permis de faire ce qui me plait, et votre œil est-il donc mauvais parce que je suis bon ? C'est ainsi que les derniers seront les premiers et les premiers les derniers ; car il y a beaucoup d'appelés mais peu d'élus [1]. »

Cette parabole, Messieurs, a été appliquée, par les saints Pères, au temps qui s'est écoulé depuis la création du monde, jusqu'à la rédemption du genre humain. Pour Celui dont l'indivisible éternité correspond simultanément à tous les points de la durée, ce temps n'est qu'un jour [2]. Au matin de ce jour, Dieu appelle à l'ouvrage nos premiers parents, leur révélant sa loi sainte et les engageant, par des promesses magnifiques et des menaces terribles, à lui être fidèles. A la troisième heure, il appela Noé et sa famille, nouveaux maîtres du monde purifié par le déluge. A la sixième heure, il appela Abraham et les patriarches pères de son peuple. A la neuvième heure, il appela Moïse

1. Matth., cap. XX, 1-16.

2. Totum autem hoc sæculum præsens, unum diem dicere possumus; magnum quidem quantum ad nos; modicum autem quantum ad Dei vitam. (Origène, *Tract. X, in Matth.*)

promulgateur de la loi de crainte. Enfin à la onzième heure, par la bouche du Christ rédempteur, il appela les apôtres et, en leur personne, toutes les nations qu'ils devaient convertir. Cette onzième heure dure encore. Le travail y est plus intense, parce que la grâce y est plus abondante, et Dieu fait passer les premiers, dans la distribution de ses récompenses, les ouvriers qu'il a appelés les derniers, au mépris des récriminations jalouses de son ancien peuple.

Remercions le divin Père de famille de notre vocation et appliquons à notre vie chrétienne la parabole des travailleurs. Elle nous apprendra que notre âme est la vigne du Seigneur ; — que nous sommes appelés à travailler à cette vigne ; — quel travail nous devons faire ; — quelle récompense nous devons attendre.

I

La vigne du Seigneur c'est notre âme : notre âme éclose du souffle de Dieu ; plante fragile et délicate, munie de toutes les saintes énergies du bien et destinée à être transportée, quand elle aura

produit ses fruits, dans les bienheureuses régions où elle n'aura plus rien à craindre des orages, des hivers, des bêtes brutales qui broutent ses rameaux et des parasites voraces ennemis de sa fécondité.

Dieu qui l'a plantée dans le champ de ce monde la regarde avec amour. « Ma vigne est sous mes yeux », dit-il dans le sacré cantique : « *Vinea mea coram me est*[1]. » Mais il ne se contente pas de la regarder ; il la conserve et l'entoure d'une vigilante protection. A toutes ses propriétés naturelles il adapte des grâces qui les surnaturalisent et les sanctifient : grâces qui sont à la fois lumière, chaleur, rosée, pluies bienfaisantes. Autour de cette vigne bien-aimée, il creuse des fossés, construit des remparts et écarte les influences malfaisantes. Malgré ses avertissements et ses menaces, l'homme a donné accès dans son âme à l'ennemi de tout bien, et le Père de famille a vu sa vigne outrageusement profanée et pillée, honteusement flétrie et stérile. Pourtant il ne l'a point abandonnée. Il l'a arrosée du sang de son Fils, et voilà que, pénétrée de cette sève empourprée, elle est destinée à pro-

1. Cant., cap. VIII, 12.

duire de plus riches pampres, de plus beaux et de plus doux fruits.

Dieu les attend avec une adorable patience. Il attend ; car, dans la culture de la vigne revivifiée, de l'âme humaine régénérée par le sang de Jésus-Christ, chacun de nous doit prêter son concours à l'action divine. Si puissante et si efficace que soit cette action, elle ne produit son effet qu'autant que notre volonté prend part, par de libres déterminations et de généreux efforts, aux bonnes œuvres dont la grâce est le principe surnaturel.

Se contenter de la foi aux mérites surabondants de Jésus-Christ et laisser faire Dieu, sans se préoccuper des œuvres, qu'elles soient bonnes ou mauvaises, c'est la doctrine du protestantisme ; mais, interprète infidèle et immoral de l'Écriture qui nous enseigne que la foi n'est que la racine de notre justification, il dissimule ces paroles significatives de l'apôtre saint Pierre : « Mes frères, attachez-vous de plus en plus à rendre votre vocation et votre élection certaines par les bonnes œuvres ; ainsi vous sera ouvert une facile entrée au royaume éternel de notre Maître et Sauveur, Jésus-Christ[1]. »

1. Fratres, magis satagite, ut per bona opera certam

Rien de plus clair. Pour assurer l'efficacité des dons faits à notre âme, sa vigne bien aimée, Dieu nous appelle au travail des vertus et des œuvres chrétiennes : « *Simile est regnum cœlorum homini Patri familias qui exiit conducere operarios in vineam suam.* »

II

L'appel de Dieu, Messieurs, se fait entendre dans tous les âges de la vie humaine, qui, bien mieux que les époques de l'histoire, peuvent être comparés aux heures d'un seul et même jour.

La première heure du matin c'est l'enfance, âge de la passivité[1]. Bien que nous ne puissions rien

vocationem et electionem faciatis. Sic enim abundanter ministrabitur vobis introitus in æternum regnum Domini nostri Salvatoris Jesu Christi. (II Petr., cap. I, 10.)

1. Pour bien comprendre la distribution du jour dans cette parabole, il faut se rappeler que le *primo mane* des anciens correspond à la sixième heure du matin de notre horaire, la troisième heure à notre neuvième, la sixième à notre midi, la neuvième à notre troisième de l'après-midi, la onzième à notre cinquième, une heure avant six heures du soir, où commençaient les veillées de nuit.

faire encore pour Dieu, il se montre infiniment libéral. Dans notre âme qui s'entrouvre, il répand le sang de son fils bien-aimé, pour la purifier du péché d'origine ; et, aux flots rédempteurs de ce précieux sang, il ajoute les dons sanctifiants de son Esprit-Saint.

Nous ne pouvons pas entendre sa voix et cependant il nous appelle. Toutes les habitudes infuses des vertus surnaturelles, que nous donne le saint baptême, sont autant de puissances par lesquelles nous sommes engagés à bien faire quand nous prendrons conscience de nous-mêmes, et, déjà, les conventions sont faites : la possession du souverain bien, l'éternelle félicité, le ciel sera le prix du travail auquel nous convie la grâce primordiale de notre naissance spirituelle.

La troisième heure du jour c'est l'adolescence, âge des premières irradiations et des premiers élans de nos facultés. « A la troisième heure, dit saint Thomas, le soleil, monté sur l'horizon, donne plus de lumière et commence à faire sentir ses rayons, ainsi l'intelligence de l'adolescent. » Capable de comprendre les appels de Dieu, il entend de tous côtés des voix amies qui lui disent : Courage ! *Euge ! Euge !* C'est tout de suite qu'il faut se mettre

LIBRARY

à l'ouvrage. Les mauvais instincts et les habitudes perverses germent et grandissent dans la mollesse ; les bonnes et saintes habitudes s'enracinent plus fortement dans un terrain jeune et généreusement cultivé. *Sursum corda !* En haut le cœur ! En haut les espérances, les désirs et les affections ! Plus tôt on est dégagé des frivolités et des viletés de ce bas monde, plus vite et plus sûrement on arrive aux sommets sacrés de la perfection chrétienne, d'où l'on passe à l'immuable perfection des cieux. Aux leçons et aux encouragements de ces voix amies, qui interprètent ses volontés et ses ordres, Dieu ajoute les mystérieux attraits de la grâce et les douces promesses de son amour. Il ne tient qu'à nous d'en assurer l'efficacité par notre fidèle correspondance.

La sixième heure c'est la jeunesse, âge de la passion et de ses impétueuses saillies. Le divin Père de famille en connaît les dangers et aussi les admirables ressources. Il avertit la jeunesse, prévient ses illusions, la reprend de l'ardeur qu'elle dépense à de coupables plaisirs, lui fait honte de ses excès et lui donne le pressentiment de leurs funestes suites. Non moins désireux de tourner au bien ses forces vives que de les préserver, il lui

révèle la grandeur du devoir accompli dans la lutte, l'ineffable beauté de la vertu triomphant des séductions de la chair et des assauts de la passion ; il propose à sa fougue généreuse quelque œuvre noble et féconde où elle puisse se dépenser glorieusement. Ses appels se perdent souvent dans le tumulte d'une vie troublée par des joies insensées ; mais, quand ils sont entendus et compris, quel travail intense dans la vigne du Seigneur ! quel mouvement de sève ! quelles fleurs et quels fruits !

La neuvième heure c'est la maturité, âge de la réflexion et des graves pensées. Le jour de la vie s'avance et l'appel de Dieu devient plus pressant. Il s'adresse à notre raison plutôt qu'à nos passions, moins vives et moins capables d'être employées aux œuvres qui demandent une grande dépense de force et d'activité. Il nous invite à réfléchir, et à appliquer au suprême intérêt de notre existence cet esprit de prudence et de calcul qui caractérise l'âge mûr. La légèreté n'est plus de saison. Soit qu'elle se rencontre dans un livre, soit qu'elle tombe d'une bouche sacrée ou d'un cœur ami, toute parole, qui traite de nos devoirs et de notre éternel avenir, s'impose plus impérieuse-

ment à notre attention et nous donne à penser. Et puis, l'homme de la neuvième heure sent venir sur ses pas des jeunes gens et des adolescents à qui il doit l'exemple du travail sublime auquel le maître de la vigne le convie. C'est souvent par cette haute considération que Dieu le rend docile à son commandement: *Ite in vineam meam.*

La onzième heure, c'est la vieillesse, âge des douloureux souvenirs et des suprêmes décisions. Le jour va bientôt finir; il est temps plus que jamais de songer à son âme et de pourvoir à son salut. Aussi la voix du Père de famille devient-elle plus austère et plus dure. Elle éclate en reproches : *Increpavit eos*[1]; elle rappelle aux travailleurs attardés les heures qu'ils ont perdues, elle provoque en leur cœur attristé d'amers regrets, elle s'unit aux cris menaçants de leurs infirmités. Pourtant rien n'est désespéré : tant que l'heure des veilles de nuit n'a pas sonné, il est temps encore

1. Vidit primos et non increpavit. Istos autem vidit et increpavit, quia primi adhuc infirmi sunt et dominantur passiones in eis, ideo excusandi sunt quod non expendunt tempus in servitio Dei; sed senes abundant sensibus, ideo eos increpat. (S. Thomas, *Expositio in Matth.*, cap. XX.)

de se mettre à l'ouvrage : *Ite et vos in vineam meam.*

Voilà, Messieurs, les appels de Dieu. Ils pourraient ne se faire entendre qu'une fois pour toutes, au matin, au midi, au soir de la vie et nous n'aurions à nous plaindre ni de la justice, ni de la miséricorde divines. Mais, voyez jusqu'où va la bonté de notre Père céleste : c'est le plus souvent à toutes les heures de la vie qu'il vient nous chercher, pour nous conduire au travail du salut. J'en appelle à vos souvenirs. Enfants, adolescents, jeunes gens, hommes mûrs, vieillards, à tous les âges vous avez entendu la voix du Maître de vos âmes. Une constante docilité vous eût rendus parfaits. Mais, hélas ! combien parmi vous ne sont que des chrétiens tièdes et lâches ! Combien ne sont plus chrétiens que de nom ! Combien ont commencé le travail de la vigne du Seigneur et l'ont abandonné ! Combien, fermant l'oreille à la voix du Père de famille, s'obstinent à perdre leur temps au milieu des agitations et des troubles de cette place publique qu'on appelle le monde ! Ah ! j'ai pitié des infortunés qui, privés de tout enseignement chrétien, croupissent dans l'ignorance, la corruption et l'oubli de leurs destinées éternel-

les. Ils pourront dire à Dieu : Nous avons attendu et personne ne nous a engagés : *Nemo nos conduxit.* Mais vous, Messieurs, pourrez-vous dire cela? — Non. Votre conscience proteste contre cette excuse. Vous ne méritez que les sévères reproches du Père de famille. Écoutez-les, et puissent-ils vous faire honte et vous décider au travail.

III

« *Quid hic statis tota die otiosi?* Pourquoi restez-vous tout le jour sans rien faire? » Cette question du Maître est un euphémisme. Il y en a beaucoup à qui il pourrait dire : — Pourquoi employez-vous tout le jour à mal faire? Il y a, en effet, des vies humaines entièrement déshonorées par l'abus des dons de Dieu. L'intelligence, le cœur, les sens, le talent, la santé, la richesse, qui devraient être les instruments du noble travail de notre sanctification, deviennent pour un grand nombre d'hommes des instruments d'iniquité. La peine qu'ils se donnent tourne à l'outrage du sou-

verain Maître de qui ils tiennent tout ce qu'ils possèdent. S'ils appliquent leur intelligence, c'est pour chercher des ombres à jeter sur les vérités les plus claires et les plus généralement acceptées, et pour se convaincre de quelque monstrueuse erreur. S'ils font sortir leur cœur d'un repos égoïste, c'est pour le prodiguer à de criminelles amours. Si, lancés dans le tourbillon de la vie extérieure, ils ouvrent les portes de leurs sens, c'est pour les repaître de ces frivolités qui évaporent ou de ces basses jouissances qui animalisent la vie humaine. S'ils cultivent leur talent, c'est pour l'employer à quelque œuvre impie ou immorale. S'ils soignent leur santé, c'est pour lui donner la force de porter, sans dommage, le fardeau des plus honteux plaisirs. S'ils amassent des richesses, c'est pour payer les contentements de leurs plus vilaines passions. Ils sont trop occupés pour entendre les appels de Dieu, et cependant leur occupation est la pire des oisivetés.

Vous vous redressez fièrement, Messieurs, devant cette oisiveté et vous vous rendez le témoignage de n'en être pas coupables. Ne triomphez pas, je vous en prie, car le terrible reproche du Père de famille vous poursuit : « Pourquoi restez-

vous oisifs ? *Quid statis otiosi ?* » — « On appelle oisif, dit saint Thomas, non seulement ceux qui font le mal, mais ceux qui négligent de faire le bien : *Dicuntur otiosi non solum qui mala faciunt, sed etiam qui bonum non agunt*[1]. »

J'accorde, Messieurs, que vous savez ne pas demeurer inoccupés, et que, pour la plupart, vous employez vos heures à quelque travail important. Mais faites-vous le bien que Dieu veut et comme il le veut ? — Celui-ci consacre ses jours et ses veilles à la science. Il interroge la nature, tourmente les livres et les parchemins, poursuit dans le silence et le recueillement, la solution de difficiles problèmes. La terre, les cieux, le mouvement, la vie, les peuples, l'histoire, les nombres, n'ont plus de secrets pour lui ; c'est bien. Celui-là cultive les lettres, se délecte dans le commerce intime des prosateurs et des poètes anciens et modernes, sait exprimer fortement, noblement, gracieusement, aimablement, sa pensée ; c'est bien. Celui-ci s'intéresse aux affaires publiques qu'il conduit avec autant d'intégrité que de sagesse ; c'est bien. Celui-là est tout entier à ses affaires

1. S. Thom., *Expositio in Matth.*, cap. XX.

privées qu'il administre avec courage et avec ordre, accroissant ainsi le bien-être de sa famille et assurant l'avenir de ses enfants ; c'est bien. Bref, être savant, ou lettré, ou politique, ou administrateur, ou homme d'affaires ; c'est bien. Mais à quoi cela sert-il pour l'éternité : *Quid hoc ad æternitatem ?* Est-ce pour une tâche tout humaine que Dieu nous appelle et fait avec nous des conventions qui nous assurent la possession du souverain bien ?

Travailleurs, vous perdez votre peine si vous oubliez que tout notre temps appartient à Dieu et doit être consacré à son service[1] ; que tout ce qui n'est pas œuvre divine est œuvre oiseuse[2], que c'est toujours et avec générosité qu'il faut faire l'ouvrage du Seigneur : *Abundantes in opere Domini semper*[3]. Non seulement le travail auquel vous appliquez vos facultés intellectuelles et employez votre temps, mais vos vertus naturelles, elles-mêmes, vos actes d'honnêteté, vos œuvres

1. Necessarium est quod expendamus totum tempus in servitio Dei. (S. Thom., *Expositio in Matth.*, cap. XX.)

2. Otiosus est qui opus Dei non operatur. (S. Chrys., homil. XXXIV, *in Matth.* Catena aurea.)

3. I Cor., cap. XV, 58.

de bienfaisance et de compassion ne vous mettent pas à l'abri des reproches du Père de famille, si vous ne les surnaturalisez par vos intentions, et ne les ordonnez au travail spirituel de cette vigne tant aimée dont le Seigneur attend des fruits de perfection et de sainteté. Quoi que vous fassiez pour mériter l'estime et l'admiration des hommes, Dieu aura toujours le droit de vous dire : « Pourquoi restez-vous oisifs tout le jour ? *Quid hic statis tota die otiosi ?* »

Mais enfin, me direz-vous, qu'est-ce que Dieu demande de nous quand il nous dit d'aller à sa vigne ? Quel est le travail suréminent qui nous met à l'abri de tout reproche, prime tous les autres travaux, et dans lequel doit venir se résoudre, finalement, toute œuvre humaine ? — Si vous l'avez oublié, Messieurs, laissez-moi vous le rappeler. Le travail auquel nous appelle le divin Père de famille, c'est la purification de nos âmes par tous les moyens que le Christ rédempteur a mis à notre portée ; c'est le soin jaloux de ne jamais nous souiller par aucune faute grave ; c'est l'application constante à mieux connaître et aimer, chaque jour, Celui de qui nous tenons la vie et tous les biens ; c'est l'observation fidèle de ses commande-

ments et des commandements de son Église ; c'est l'active culture et la pratique généreuse des vertus chrétiennes ; c'est la lutte à outrance contre les ennemis de notre vie surnaturelle ; c'est la vigilance armée de prières contre leurs ruses, leurs séductions et leurs surprises ; c'est la tension habituelle de nos espérances et de nos désirs vers les choses d'en haut ; c'est l'estime pratique de tout ce qui appartient au service de Dieu ; c'est le respectueux et fervent usage de toutes les grâces qui nous sont faites ; c'est la transformation de nos actions humaines, les plus nobles comme les plus vulgaires, par l'état de grâce dans lequel nous les faisons, et par l'union de nos intentions aux actions et aux mérites du Sauveur. Pour tout dire en un mot : le travail auquel nous sommes appelés, c'est le travail de la vie chrétienne. Qui l'accomplit n'est pas un oisif : Il prête un concours efficace à l'action de Dieu dans l'œuvre de son salut, et mérite la récompense promise dans l'Évangile aux ouvriers de toutes les heures.

IV

Vous avez assisté, tout à l'heure, à la distribution de cette récompense, Messieurs. Elle provoque des murmures parce qu'elle semble offenser la justice. En effet, les ouvriers du soir, ceux qui ne s'engagent qu'à une heure tardive, sont traités sur le même pied que ceux qui ont porté le poids du jour et de la chaleur.

Quand Dieu révèlera les secrets de sa miséricorde à ceux qui prendront possession de l'éternelle félicité, personne ne sera tenté de murmurer. Ceux qui murmurent sont les chrétiens imparfaits, toujours trop pressés d'appliquer à la justice divine la mesure de leur petite justice. Il leur paraît étrange que le souverain rémunérateur confonde dans une même récompense tant de mérites divers; mais, ils oublient que Dieu est le maître absolu de ses dons; qu'on pourrait lui reprocher de ne pas donner ce qu'il a promis, mais que personne n'a le droit de se plaindre s'il

ne donne pas ce qu'il ne doit pas[1]. Ils oublient qu'il n'y a pas de monnaie divisionnaire du bonheur éternel ; qu'il faut l'avoir tout entier ou ne pas l'avoir du tout. Ils oublient que, si ce bonheur éternel est le même pour tous quant à son objet et à sa durée, il peut différer à l'infini quant à la manière dont chacun jouit de cet objet[2]. Ils oublient qu'une âme tardivement appelée au travail de la vie chrétienne peut s'y livrer avec tant

1. Quia ipsa regni perceptio ejus est bonitas voluntatis, recte subjungitur : An non licet mihi quod volo facere? Stulta enim est querela hominis contra bonitatem Dei murmurantis. Conquerendum quippe esset, non si non dat quod non debet, sed si non daret quod deberet. (S. Greg., homil. XIX, *in Matth.* Catena aurea.)

2. Dico quod quantum ad aliquid erit par retributio, quantum ad aliquid non : Quia beatutido potest considerari quantum ab objectum, et sic est una omnium beatutido, vel quantum ad participationem objecti, et sic non omnes æque participabunt, quia non ita clare videbunt. *In domo Patris mei mansiones multæ sunt*, ut ait Joan., XIV. (S. Thom., *Expositio in Matth.*, XX.)

Quia vero ipsa vita æterna pariter erit omnibus sanctis æqualis, denarius omnibus est attributus. Quia vero in ipsa vita æterna distincte fulgebunt lumina meritorum ; multæ mansiones sunt apud Patrem : Ac in denario quidem non impari non vivet alius alio prolixius ; in multis autem mansionibus honoratur alius alio clarius. (S. Aug., *De sancto Virg.*, cap. XXVI. Catena aurea.)

d'ardeur qu'elle égale, et surpasse même, ceux qui se sont mis à l'ouvrage dès le matin de la vie, et n'ont fait que tout juste ce qu'il fallait pour n'être pas oisifs. Ils oublient que la diversité de nos mérites respectifs peut être comptée pour rien, si on la compare à l'immense récompense qui nous est accordée par un acte de bonté tout gratuit. Enfin, ils oublient que Dieu est souverainement maître de ses préférences et que, s'il y a beaucoup d'appelés, il y a peu d'élus : *Multi autem sunt vocati, pauci vero electi.*

Peu d'élus ! — C'est-à-dire, Messieurs, que les grâces extraordinaires, qui engendrent les vertus et les mérites exceptionnels, sont des raretés sur lesquelles personne n'a aucun droit. La généralité des chrétiens appelés à une vie ordinaire, par des grâces ordinaires, doit se contenter d'une récompense ordinaire. La prééminence dans la gloire, ainsi que les hommages de l'humanité chrétienne, sont les priviléges des grands travailleurs qu'on nomme saints. Dieu les prend où il veut, les suscite quand il veut, les récompense comme il veut ; nous n'avons à ce sujet à lui demander aucun compte. Il nous suffit de savoir que les saints sont peu nombreux, en comparaison des appelés qui

doivent pratiquer la vertu sans héroïsme, et recevoir uniformément le même denier de bonheur et de gloire: « *Multi autem sunt vocati, pauci vero electi*[1]. »

C'est ainsi, ce me semble, qu'il faut interpréter ici la conduite du Père de famille et les paroles du Sauveur. S'il y reste quelque mystère incompris, respectons-le, et, au lieu de murmurer, remercions Dieu de la tendre miséricorde avec laquelle il prévient tous les découragements. Pères, mères, frères, sœurs, enfants, amis, vous attendez, peut-être, depuis longtemps que ceux que vous aimez se décident à obéir à l'appel de Dieu. En voyant les heures passer, l'une après l'autre, sur

1. Nonnulli sic exponunt : *Multi* id est omnes sunt *vocati* ad gratiam et ad observationem mandatorum (et ideo ad denarium) sed *pauci electi* ad gratiam eximiam et observationem mandatorum (et ideo ad majus præmium).

Les scolastiques ont distingué deux sortes d'élus : les uns qui sont destinés à la gloire en prévision de leurs mérites, les autres qui sont destinés à la gloire avant toute prévision des mérites: tels que la très sainte Vierge, les apôtres et autres grands saints. C'est à eux, disent-ils, que s'appliquent ces paroles : *Pauci vero electi.* (Cf. Cornelius a lapide, *Comment. in Matth.*, cap. xx, 16.)

leur oisiveté spirituelle, et le soir de la vie s'avancer pour les surprendre, votre âme anxieuse est tentée de croire qu'il n'est plus temps. Eh bien, non. Priez toujours, importunez, rendez plus pressant l'appel de Dieu par les accents émus de votre charité. Tant que le dernier instant de la dernière heure n'aura pas sonné, le pécheur peut se mettre à l'ouvrage et être sauvé.

Et vous, pécheurs, vous que le souvenir de votre vie inutile et de vos forces profanées consterne et désespère ; vous qui, pressés par Dieu de revenir à lui, entendez au fond de vos consciences troublées une voix ennemie pousser ce cri funeste : Il est trop tard ; rassurez-vous. La voix qui parle ainsi est une voix menteuse. Non seulement les ouvriers de la neuvième et de la onzième heure peuvent réparer le temps perdu et gagner leur journée ; mais, à force de courage et d'amour, ils peuvent arriver les premiers à la récompense. Ainsi le veut notre bon et miséricordieux Père de famille[1]. A l'ouvrage ! vieillards, vous venez d'entendre sa voix

1. Composita est hæc parabola ut eos avidiores redderet, qui in ultima senectute convertuntur; ne existimarent se minus aliquid accepturos. (S. Chryst., homil. LXV, *in Matth.* Catena aurea.)

par ma bouche indigne. A l'ouvrage! hommes mûrs, jeunes gens, adolescents. C'est peut-être la dernière fois qu'il vous parle. Il n'a pas promis de revenir à ceux qui ont méprisé ses appels, et les heures que vous espérez longues peuvent se précipiter pour vous. A l'ouvrage! Obéissez au commandement du Maître de vos âmes : *Ite in vineam meam.*

V

Je ne vous quitterai pas, Messieurs, sans avoir complété l'interprétation de notre parabole par une considération qui convient à nos jours d'épreuves et de persécution.

« La vigne, dit saint Grégoire, c'est l'Église du Seigneur [1], » plantée par le Christ, arrosée de son sang, fécondée par sa grâce et mainte fois illustrée par les fruits glorieux qu'elle a produits. Nous en sommes, à la fois, les plants et les ouvriers ; sa

1. Pater familias habet vineam scilicet Ecclesiam. (Homil. XV, *in Evang.* Catena aurea.)

prospérité et sa gloire dépendent de notre travail. N'est-ce pas à cause de notre mollesse et de notre oisiveté spirituelles qu'elle est aujourd'hui dévastée par des mains impies, qui s'efforcent de briser ses ceps les plus vigoureux et les plus fertiles, et d'arracher ses jeunes pousses? Quel pillage et quelle désolation! Les familles religieuses supprimées, l'enfance menacée d'un enseignement sans principes religieux, c'est plus qu'il ne faut pour alarmer des cœurs vraiment chrétiens.

Vous avez exprimé vos alarmes par d'énergiques protestations, je vous en remercie, Messieurs ; mais ne vous contentez pas, je vous prie, de cet acte platonique. Déjà, je vois s'apaiser dans bien des âmes l'émotion des jours critiques que nous avons traversés. Tels, qui se lamentaient comme pour un grand deuil, sont retournés aux frivolités et aux plaisirs de la vie mondaine, comme s'il n'était rien arrivé, comme s'il n'y avait plus rien à craindre. Les voilà tout prêts à prendre leur parti des faits accomplis, quitte à se lamenter encore pour se consoler de nouveau, s'il survient quelque catastrophe.

Certes, Messieurs, ce n'est point ainsi que le Maître de la vigne entend votre devoir d'hommes

chrétiens. Il n'a que faire de vos plaintes et de vos gémissements, mais il vous appelle à l'action.

« Allez à ma vigne, dit-il : *Ite in vineam meam.* » Adolescents, jeunes gens, hommes mûrs, vieillards, travaillez au salut de mon Église avec plus d'ardeur que les impies ne travaillent à sa ruine. Travaillez par la prière, par la pénitence, par l'aumône, par le sacrifice, par le courageux exercice de vos droits de citoyens, par l'inébranlable constance de vos revendications, par la mise en œuvre de toutes vos influences. Faites triompher la sainteté de l'Église par la splendeur de vos vertus chrétiennes; couvrez du bouclier de votre protection ceux que l'on persécute et ceux que l'on menace; ne reculez ni devant la haine, ni devant la violence; dénoncez les entreprises sacrilèges par l'unanimité et la vigueur de vos résistances, et mourez à votre noble tâche, si Dieu vous réserve cette gloire.

Quand Jésus-Christ, divin intendant du Père de famille, viendra couronner vos travaux, peut-être trouvera-t-il votre conduite héroïque digne d'une récompense de choix et vous mettra-t-il au nombre de ces privilégiés dont il a dit : « *Pauci*

sunt electi : Il y a peu d'élus. » C'est la grâce que je vous souhaite en demandant pour vous le courage et la persévérance dans le religieux et saint travail qui vous attend.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

LES SERVITEURS VIGILANTS

In illo tempore dixit Jesus discipulis suis : *Sint lumbi vestri præcincti et lucernæ ardentes in manibus vestris....* et reliqua...

MESSIEURS,

« En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : — Ceignez vos reins, et ayez en vos mains des lampes ardentes. Soyez semblables à des hommes qui attendent que leur maître revienne des noces, afin que, lorsqu'il viendra et frappera à la porte, ils lui ouvrent aussitôt. Bienheureux les serviteurs que le maître, à son arrivée, trouvera veillant. En vérité, je vous le dis, il se ceindra et les fera mettre

à table, et passant de l'un à l'autre, il les servira. Et s'il vient à la seconde ou à la troisième veille, et qu'il les trouve ainsi, encore un fois, bienheureux sont ces serviteurs. Car, sachez bien que si le père de famille savait à quelle heure le voleur doit venir, il veillerait et ne laisserait pas percer sa maison. Et vous aussi, tenez-vous prêts, parce que c'est à l'heure que vous ne pensez pas que le Fils de l'homme viendra[1]. »

En terminant l'explication de la parabole des travailleurs, Messieurs, je vous ai invités à la confiance; mais il ne faut pas que cette confiance dégénère en présomption. Jamais il n'est trop tard pour revenir à Dieu et travailler à son salut. Cependant, on s'expose à de dangereuses surprises et à de cruels mécomptes, lorsque, de parti pris, on diffère sa conversion.

La parabole que vous venez d'entendre corrigera les fausses interprétations de celle qui a précédé, si vous la méditez religieusement. Le divin Maître l'a résumée en ce grave avertissement : « Tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ne

1. Luc., cap. XII, 35-40.

pensez pas que le Fils de l'homme viendra : *Estote parati, quia qua hora non putatis Filius hominis veniet.* »

Sous le coup de cet avertissement, étudions la sage conduite des chrétiens vigilants, qui attendent la suprême visite du Maître, et la folie des chrétiens négligents qui, comptant se réveiller au dernier moment, s'exposent à se laisser surprendre dans le funeste sommeil du péché.

I

La plupart des visites que Dieu nous fait en cette vie sont des visites de miséricorde, dans lesquelles il vient nous rappeler nos devoirs et nous proposer sa grâce; mais sa dernière visite sera une visite de justice, qui décidera de notre bonheur ou de notre malheur éternel.

Le chrétien, qui comprend toute la gravité de cette alternative, veut être prêt pour le moment où le souverain juge viendra prononcer sur son état et sur ses œuvres. Il se prépare.

« *Sint lumbi præcincti et lucernæ ardentes*

in manibus vestris : Ceignez vos reins et ayez en vos mains des lampes ardentes, » a dit le Sauveur. C'est fait : debout, alerte, dispos, l'œil ouvert, entouré d'une lumière divine qui dissipe les ombres du siècle, le chrétien est prêt aux longues et laborieuses veillées.

Le voyageur, le travailleur, l'athlète, le soldat affermissent leurs reins par une forte pression pour mieux supporter les fatigues de la route, du labeur et du combat.

Or, Messieurs, la vie est un voyage, sur des pentes abruptes et à travers des sentiers difficiles : voyage dont l'âme, remplie de nobles désirs et de saint espoir, aperçoit dans le lointain le terme glorieux ; voyage qu'elle ferait d'un vol droit et rapide, si elle n'était appesantie par le corps plein de convoitises charnelles. Ces convoitises, le chrétien les emprisonne dans la robuste ceinture de la mortification qui réprime les exigences des sens, les soumet au souverain empire de l'âme, et les contraint de marcher à sa suite, sans s'arrêter aux jouissances qui les sollicitent. La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat, le toucher, tout est assujetti et contenu par de salutaires privations, contre ce mol abandon de la chair qui énerve l'esprit et paralyse ses gé-

néreux mouvements vers le bienheureux terme de son voyage terrestre[1].

La vie est un travail qui demande de pénibles efforts, contre lesquels protestent la tendance obstinée de notre nature au repos et au bien-être. Tout nous dit : il faut souffrir ; souffrir des vicissitudes de la vie, souffrir des trahisons de la fortune, souffrir de l'ingratitude et de l'injustice des hommes, souffrir des séparations cruelles, souffrir de l'inclémence des saisons, souffrir des privations, des infirmités, des maladies qui assiègent notre pauvre corps, souffrir, souffrir, souffrir, et tout notre être répond : il faut jouir. Mais le chrétien, instruit et encouragé par l'exemple du Christ souffrant, boucle, d'une main ferme, autour de ses reins, la ceinture de la patience, et s'écrie : — « A l'ouvrage ! Endurons toutes les fatigues et tous les maux de l'âme et du corps ; portons sans ployer tous les fardeaux de cette vie passagère, puisqu'ils doivent

1. Obsecro vos, tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis quæ militant adversus animam. (I Pet., cap. II, 11.)

Præcingite lumbos, hoc est omnes appetitus et affectus circa res sæculi contrahite et mortificate. (August., serm. XXXIX, *De verbis Domini.*)

nous mériter dans les cieux un poids éternel de gloire. »

La vie est un combat : Combat au dedans de nous-mêmes, contre les instincts et les appétits ennemis du devoir; combat au dehors, contre les séductions du monde et les assauts du démon. Notre faiblesse native nous livre sans défense à ces forces hostiles, et notre défaite est assurée. Mais le chrétien sait où se trouve la divine vertu qui le doit soutenir dans la lutte. Il la désire, il l'implore, et, subitement affermi par son invisible pression, il pousse avec le Psalmiste ce cri de la reconnaissance : « Merci, mon Dieu, tu as ceint mes reins de ta force pour le combat : *Præcinxisti me virtute ad bellum*[1]. »

Voyageur, travailleur, athlète, soldat, le chrétien a accompli la moitié du précepte de Jésus-Christ : « *Sint lumbi vestri præcincti :* Ceignez vos reins. » Mais pour voyager, pour travailler, pour combattre, il faut voir clair : « *Et lucernæ ardentes in manibus vestris.* » De ce côté-là encore le chrétien est prêt.

La lumière du chrétien, c'est une raison res-

1. Psalm. CXVII.

plendissante que n'obscurcissent point les vapeurs des passions[1], une conscience pure et austère qui ne commande que le bien et ne sait pas transiger avec le mal.

La lumière du chrétien, c'est la foi, entretenue, affermie, développée par l'étude des vérités saintes qui étendent, jusque dans l'ordre surnaturel, le champ de nos connaissances ; c'est une vue plus claire de Dieu et de ses perfections, une intelligence plus profonde de ses œuvres et de ses bienfaits, un reflet des mystères auxquels nous devons notre régénération spirituelle et notre sanctification, dans la manière de comprendre et d'apprécier toutes choses.

La lumière du chrétien, c'est la sainte loi de Dieu : « *Præceptum Domini lucidum illuminans oculos*[2] : La loi lumineuse qui brille aux yeux de la conscience, » rend plus certains et plus fermes ses jugements, lui montre des devoirs ignorés de la nature et lui découvre les admirables perspec-

1. Lucernas habeamus ardentes, scilicet conceptum mentis jugiter in anima micantem, quo nos illustramus. (Theophylact., in Catena aurea.)

2. Psalm. XVIII.

tives des vertus et de la perfection que nous pouvons acquérir avec l'aide de la grâce.

La lumière du chrétien, c'est la prière qui fait descendre du ciel les salutaires conseils et les généreuses inspirations dont nous avons besoin, pour éviter les dangers et vaincre les obstacles qui se présentent, journellement, dans le voyage, le travail, le combat de la vie [1].

Toutes ces lampes sont allumées dans l'âme chrétienne, et ce n'est point une froide lueur qu'elles projettent, mais des rayons ardents auxquels on reconnaît la vivifiante chaleur de l'amour divin : *Lucernæ ardentes.*

Le chrétien marche donc dans la lumière, travaille dans la lumière, combat dans la lumière. Ses œuvres en sont tellement pénétrées, qu'elles deviennent lumineuses elles-mêmes, et répandent autour d'elles une chaleur communicative, selon cette belle pensée de saint Grégoire : « *Lucernas ardentes in manibus tenemus, cum per bona opera proximis nostris lucis exempla demons-*

1. Lucernas accensas docet habere per orationem et contemplationem et spiritualem dilectionem. (*S. Maxim.*, in Catena aurea.)

tramus[1] : Nous tenons entre les mains des lampes ardentes lorsque nous donnons à notre prochain les lumineux exemples de nos bonnes œuvres. »

Le moyen, Messieurs, de se laisser aller au sommeil, quand les reins sont assujettis par une forte pression, quand la lumière se multiplie devant les yeux[2]. Aussi le chrétien veille : « Il veille en attendant son Maitre, qui doit revenir des noces éternelles pour l'y conduire : *Et vos similes hominibus expectantibus Dominum suum quandos revertatur a nuptiis.* »

Quand le Christ, vainqueur de la mort, monta aux cieux et rentra triomphalement dans la bienheureuse patrie où l'attendaient ses anges, il maria, en sa personne, à leurs saintes phalanges la glorieuse armée des élus qu'il ramenait avec lui, et commença les noces éternelles de l'humanité régénérée[3]: Noces dont la joie ne tarit jamais, noces

1. Greg., homil. XIII, *in Luc.*

2. Lumen appositum oculis pellit somnolentiam oculorum. Lumbi etiam cingulo præcincti reddunt corpus insusceptibile somni. (Greg. Nys., *Homil. II,* in Catena aurea.)

3. Ad nuptias Dominus abiit quia ascendens in cœlum, supernam sibi multitudinem angelorum novus homo copulavit. (Greg., homil. XIII, *in Luc.*)

sans cesse renouvelées, car, chaque jour, le Christ célèbre dans les cieux, l'union des âmes justes à sa béatitude et à la béatitude des anges[1].

C'est pour nous faire participer à cette fête qu'il vient nous chercher ici-bas, quand l'heure de notre consommation est arrivée. Cette heure nous ne la connaissons pas, c'est pourquoi la sagesse chrétienne nous impose le devoir de veiller pour éviter toute surprise. — « *Expecta Dominum, viriliter age, et confortetur cor tuum, et sustine Dominum*[2] : Attends le Seigneur, agis virilement, fortifie ton cœur et supporte sans défaillance les fatigues de la veille. » — « J'attendrai, dit le chrétien, car le Seigneur est mon unique partage : *Sors mea Dominus, propterea expectabo eum*[3]. »

Le chrétien attend donc : toujours debout, toujours actif, toujours en garde contre le péché, toujours appliqué aux bonnes œuvres, toujours grossissant la dot qu'il doit offrir au céleste épouseur. La première veille se passe : « Restons, dit-il, ce sera pour la seconde. La seconde est finie, et

1. Quotidie in cœlis desponsat sanctorum animas. (*Theophylact.* in Catena aurea.)
2. Psalm. XXVI.
3. Thren., cap. III, 24.

lui n'est pas lassé : serviteur fidèle et fiancé persévérant, il attend la troisième. Plus le maître retarde, plus il est attentif. La respectueuse crainte des premières veilles se transforme, peu à peu, en une généreuse et sainte impatience, et avec l'amoureux saint Bernard, le chrétien s'écrie :

Desidero te millies
Mi Jesu, quando venies?
Me lætum quando facies?
Me de te quando saties?

Mille fois je te désire. O, mon Jésus, quand viendras-tu? Quand viendras-tu réjouir mon cœur? Quand viendras-tu me rassasier de toi ? »

Le Seigneur vient. On entend le bruit lointain de ses pas : ce sont les défaillances et les infirmités d'une nature qui s'épuise et d'une vie qui s'use. Il frappe à la porte : c'est une dernière maladie qui nous annonce les approches de la mort[1]. Le chrétien ne se méprend pas sur cet avertissement; il ouvre aussitôt, et, dans une attitude droite et ferme, inondé de la lumière de ses vertus et de ses bonnes œuvres, il se présente au Maître qui entre.

1. Venit Dominus cum ad judicium properat; pulsat vero cum per ægritudinis molestias esse mortem vicinam designat. (Greg., homil. XIII, *in Luc.*)

« Maître, dit-il, je suis prêt. Ma conscience où vous avez inscrit vos saintes volontés, je l'ai toujours respectée autant que le peut la faiblesse humaine ; la foi que vous m'avez donnée, je ne l'ai jamais trahie ni laissée languir ; vos préceptes saints, j'ai fait tous mes efforts pour les accomplir ; les grâces que vous m'avez accordées, en réponse à mes prières, je les ai transformées en œuvres de justice ; les péchés que j'ai eu le malheur de commettre, je les ai pleurés et expiés, et je ne demande qu'à les expier encore, si c'est votre bon plaisir. Prenez-moi donc, emmenez-moi avec vous, et faites-moi passer, des laborieuses veillées de ce monde obscur, au jour sans déclin qui éclaire les noces de vos élus. »

« *Beati servi illi quos cum venerit Dominus invenerit vigilantes :* Bienheureux les serviteurs que le Maître, à son arrivée, trouve ainsi vigilants. » Oui, bienheureux ! car, s'ils sont prêts à recevoir la récompense de leurs veilles, le Maître est prêt à la leur donner : « *Amen dico vobis quod præcinget se.* » Il se fait serviteur à son tour et invite au repos ceux qui l'ont si vaillamment attendu : « *Et faciet illos discumbere.* »

La vie du chrétien n'a été qu'une longue fatigue

pour son âme toujours en alerte, pour son corps toujours soumis à une rigoureuse et implacable contrainte. Mais, après la visite du Maître, semblable aux joyeux convives qui s'étendent sur les lits d'un festin, il repose son âme dégagée de toute sollicitude et de toute crainte, en attendant la résurrection de son corps délivré par la gloire des appétits grossiers qu'il fallait contenir et châtier[1]. Repos délicieux, dit le grand saint Denis, où la vie est en sûreté et découle d'une source divine, pleine de lumière et de saintes voluptés ; repos où abondent tous les biens, et avec tous les biens toutes les joies. Et ce repos, cette vie, cette lumière, ces voluptés, ces biens, ces joies, c'est le Seigneur Jésus qui les donne, en faisant passer dans les âmes justes les effluves de sa divine vertu, éternellement mise au service de ses élus[2] : « *Et transiens ministrabit illis.* »

1. Sicut enim discumbens totum corpus facit pausare; sic in futuro adventu sancti totaliter requiescent : hic enim non habuerunt requiem corporis, illic vero cum animabus spiritualia corpora incorruptionem sortita plena gaudebunt quiete. (Theophylact., in *Cat. aur.*)

2. Accubationem requiem esse censemus multorum laborum, vitam tutam, divinumque vivendi genus in lumine et regione vivorum, plenum omnis sanctæ vo-

II

Messieurs, je voudrais pouvoir arrêter ici l'explication de la parabole du Sauveur et vous dire à tous : — Le chrétien dont les reins sont assujettis par la mortification, la patience et la force de Dieu ; le chrétien qui marche, travaille et combat dans la lumière de la raison, de la conscience, de la foi, des préceptes divins et de la prière ; le chrétien qui veille en attendant son Maître ; le chrétien que la suprême visite de Dieu ne peut surprendre ; le chrétien qui doit passer du labeur de cette vie au doux repos de l'éternité, c'est vous. Mais ne me tromperais-je pas ? N'y a-t-il pas dans cette grande assemblée bon nombre de serviteurs négligents plongés dans le sommeil du péché ?

Les uns ne se réveillent que de temps en temps, pour se rendormir aussitôt, comme si l'année était

luptatis : largamque omnis generis et beatorum bonorum suppeditationem, per quam omni gaudio complentur : atque id Jesu eos et exhilarante, et æternam quietem largiente, et perfecte bona tribuente et infundente. (Epist. IX, *ad Titum.*)

trop courte pour qu'ils puissent craindre une soudaine visite de la mort ; comme s'il suffisait de pouvoir dire d'un homme, facile à la récidive, qu'il a fait ses pâques pour être complètement rassuré, en cas d'accident, sur son sort éternel. Que ces dormeurs à l'année méditent sérieusement la parole du Sauveur : « Le Fils de l'homme viendra à l'heure où vous n'y penserez pas, » et qu'ils prennent dans ce que je vais dire la part qui leur revient.

Je m'adresse particulièrement à ces dormeurs déterminés, qui ont pris le parti de laisser passer toutes les veilles de notre nuit terrestre, et de ne se réveiller qu'au dernier moment. Renoncer complètement à leur salut, comme ces êtres abjects pour qui Dieu ne compte plus, ils ne le veulent pas ; mais une vie de marche, de travail et de combat, une attente laborieuse de la visite du Maître les rebutent, et, pour s'assurer, sans trop de remords, de longs jours de mollesse et d'abandon, ils se font eux-mêmes des promesses de pénitence et de retour à la vie chrétienne, promesses dont ils reculent l'accomplissement aussi loin que possible. Pour le moment, leur âme et leur corps sont débarrassés de toute gêne et de toute contrainte ;

leurs appétits triomphent ; leurs passions satisfaites se transforment en habitudes vicieuses ; leurs péchés se multiplient ; leur conscience assoupie n'a plus la force de protester ; leur foi, qu'ils n'osent renier, ne jette plus qu'une lueur mourante ; la loi de Dieu, chaque jour transgressée, n'a plus d'autorité pour régler leur conduite ; la prière, s'ils ne l'ont pas supprimée comme une habitude importune, n'est plus sur leurs lèvres menteuses qu'un acte routinier : Bref, couchés et endormis dans le péché, ils n'attendent personne. A toutes les voix amies qui leur crient : « Levez-vous, d'un moment à l'autre le Maître peut venir, » ils répondent languissamment : Plus tard ! Plus tard ! Plus tard ! Mais qui donc leur a appris à compter sur ce *plus tard*, comme s'il était certain ? Quels calculs ont-ils faits, pour s'autoriser à différer leur conversion et à croupir dans l'impénitence ?

Messieurs, le pécheur est ingénieux à se tromper lui-même, quand il s'agit de s'affranchir, au bénéfice de ses passions, du labeur de la vigilance chrétienne.

Il arrange l'avenir comme si l'avenir était à lui. Aujourd'hui, il est jeune, mais il vieillira ; et la vieillesse, âge du repos, du désenchantement et de

l'apaisement, lui paraît propice aux graves et saintes pensées qui rapprochent l'homme de Dieu.

Un vieillard n'a plus cette force et cette activité qu'il faut dépenser dans le fiévreux mouvement des affaires privées ou publiques. Il abandonne à d'autres, plus vigoureux et plus alertes, les sollicitudes et les tourments qui ont agité sa jeunesse et son âge mûr, et, retiré loin du tourbillon sur lequel il ne jette plus qu'un regard dédaigneux, il se laisse doucement envahir par les hautes et calmes réflexions qui emportent son âme vers le monde inconnu où il va bientôt entrer.

Un vieillard, instruit par l'expérience, sait ce que valent les biens fragiles qui ont le don de séduire les jeunes cœurs. Tant de fois il a été déçu, là où il croyait trouver le bonheur; ses jouissances d'un moment ont été payées de si amers regrets, qu'il n'est plus assez fou pour voler, comme il faisait autrefois, d'un plaisir qui s'affadit à un plaisir plein de promesses. Désenchanté de tout ce qui l'entoure, il sent le besoin de se fixer à des biens plus solides. Il les cherche dans ce monde supérieur qu'il a trop oublié, et où il entre, l'âme d'autant plus avide qu'elle a été plus longtemps sevrée des choses divines.

Un vieillard n'a plus ces ardeurs passionnées qui égarent la jeunesse et troublent encore la gravité de l'âge mûr. L'hiver a endormi les appétits turbulents, et les sens, affaiblis par l'âge, sont devenus réfractaires aux tyranniques jouissances dont ils ne pouvaient naguère se passer. L'âme, plus lumineuse et plus libre, peut s'appliquer aux méditations austères et aux œuvres saintes, et marcher, enfin, sans craindre d'en être détournée dans cet étroit chemin de la vie chrétienne qui mène au seuil de l'éternelle félicité.

Voilà, Messieurs, ce que pense, ou plutôt ce que rêve le pécheur endormi. Je dis bien : c'est un rêve, car rien de plus problématique que ce repos, ce désenchantement, cet apaisement qu'on promet à la vieillesse.

Saisi par le tourbillon des affaires, l'homme n'y échappe pas aussi facilement qu'il l'espère. L'insuccès ne corrige pas toujours ses avidités et ses ambitions, la réussite ne fait que les accroître. Dans la vie privée, il veut jusqu'au dernier instant augmenter sa fortune et grandir sa position, ne serait-ce que pour les siens. Dans la vie publique, il se cramponne aux honneurs et au pouvoir, tant il a peur que ceux qui viendront à sa place ne le

fassent oublier. Nous avons vu, Messieurs, et nous voyons encore s'agiter sous nos yeux une foule d'ambitions séniles. Leur âpreté ne ressemble guère à ce désintéressement tranquille et serein dont nous faisons, dans nos rêves, un apanage du dernier âge. Si le vieillard, fatigué par les agitations d'une vie d'affaire, cherche le repos, c'est le repos égoïste d'un bien-être qu'il n'aura garde de troubler par les sévères préoccupations d'un retour à Dieu. Plus il a attendu, plus il veut attendre. Le déclin de ses jours ne lui paraît pas encore le dernier moment.

Est-il bien vrai que ses déceptions l'ont instruit et qu'il est désenchanté de tout ce qui l'entoure ? — Hélas ! l'homme facile aux illusions se laisse duper à tout âge. Quand elles s'évanouissent, c'est pour faire place à un septicisme dédaigneux et chagrin dans lequel l'âme s'absorbe, et devient impuissante à désirer des biens meilleurs que ceux qui l'ont trompée.

Ne comptez pas plus sur l'apaisement des passions que sur le désenchantement. Les habitudes contractées par une fréquente répétition des mêmes actes désordonnés ne cèdent pas toujours à la lourde pression des années. Il en est que de lon-

gues satisfactions enracinent davantage dans une longue vie : comme l'orgueil et l'avarice. Il en est que l'impuissance des sens prive de certains actes, sans les affaiblir. Les vieillards lubriques ne sont pas, vous le savez bien, de rares phénomènes. Ce qu'ils ne peuvent plus faire ils le désirent ; et, s'ils deviennent réfractaires aux basses jouissances dont ils ont abusé, ils n'en sont que plus avides de repaître leur imagination de rêves et leurs yeux de spectacles honteux.

Du reste, l'affaiblissement des sens retentit d'ordinaire dans les facultés intellectuelles et morales du vieillard. C'est une folie d'espérer que son âme, alanguie et parfois imbécile, puisse s'appliquer sérieusement à la méditation des choses d'en haut, et à l'énergique travail d'un changement de vie.

Et quand je vous accorderais une vieillesse telle que vous la rêvez : une vieillesse affranchie des sollicitudes et des tourments par lesquels vous vous laissez absorber présentement ; une vieillesse instruite par l'expérience et disposée par le désenchantement à se mettre en quête des vrais biens ; une vieillesse que n'agitent plus les orages des passions ; une vieillesse semblable à ces beaux

soirs de la nature, dont les mystérieuses lueurs et le silence invitent l'âme au recueillement; croyez-vous que cela suffise pour déterminer efficacement le généreux mouvement qui doit vous remettre debout, vous appliquer aux œuvres de la vie chrétienne, et vous préparer à recevoir la prochaine et dernière visite de Celui que vous avez volontairement oublié, pendant de si longues années? Ignorez-vous cette vérité élémentaire que l'homme, quelles que soient les bonnes dispositions de la nature, ne peut se convertir si Dieu ne l'y aide par sa grâce.

Cette grâce, si nécessaire, vous la traitez peut-être comme une quantité négligeable dans vos calculs insensés. Ou bien, si vous en tenez compte, vous faites aujourd'hui votre possible pour ne la point recevoir à l'heure où vous en aurez le plus grand besoin. Un Dieu impitoyable obtiendrait de vous une prompte pénitence. Vous le savez bon et patient, et vous spéculez sur sa bonté et sa patience, pour prolonger votre coupable sommeil et multiplier vos péchés. Volontairement et délibérément, vous vous servez de ses perfections pour l'outrager. Par vos retards calculés, vous le faites, en quelque sorte, complice de votre criminelle folie.

Et vous osez espérer, après cela, qu'il vous accordera sa grâce, quand vous trouverez bon de vous en servir ? Ah ! je ne veux pas douter de sa grande miséricorde. Il est possible qu'elle visite, pendant la dernière veille, le pécheur endormi ; mais il est possible aussi, il est même plus probable que, lassé par vos mépris obstinés, Dieu dédaigne ces restes d'une vie souillée que vous comptez lui offrir, et vous laisse sous le coup de cette malédiction prophétique : « Malheur à vous qui méprisez, ne serez-vous pas méprisés à votre tour ? *Væ qui spernis; nonne et ipse sperneris*[1] ? » Il est possible, il est même plus probable que, « par votre dureté et votre impénitence vous aurez amassé contre vous un trésor de colère : *Secundum duritiam tuam et impœnitens cor, thesaurizas tibi iram*[2]. » Et alors, cette belle vieillesse que vous avez rêvée, cette belle vieillesse, qui devait être honorée et rajeunie par un renouveau de la vie chrétienne, s'écoulera flétrie et attristée par les incertitudes et les hésitations d'une âme sans vigueur, qui répondra à ceux qui la

1. Isai., cap. XXXIII, 1.
2. Rom., cap. II, 5.

sollicitent : Plus tard ! — Plus tard ! — jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Vous comptez sur la vieillesse, Messieurs ; mais qui vous a dit que le Maître attendra jusqu'à cette dernière veille, pour frapper à votre porte ? Qui vous a promis qu'une soudaine maladie ne viendra pas vous surprendre et vous dire brusquement : « L'époux arrive, allez au-devant de lui : *Ecce sponsus venit, exite obviam ei*[1]. » Vous comprendrez, peut-être, ce suprême avertissement, et vous essayerez de réparer, en quelques jours ou en quelques heures, tous les désordres de votre misérable vie. Votre âme épouvantée criera miséricorde, et l'on n'entendra plus sortir de vos lèvres tremblantes que les protestations de votre repentir. On aura le temps de vous absoudre, d'obtenir de vous quelques réparations nécessaires des scandales que vous aurez donnés. Ceux qui vous verront mourir, munis des sacrements et des bénédictions de l'Église, chanteront près de votre lit funèbre une action de grâce, et envieront peut-être votre beau trépas. Mais Dieu saura que votre pénitence tardive n'était que l'effet d'une crainte

1. Matth., cap. XXV, 6.

servile et non le fruit d'un amour désolé ; Dieu saura qu'en ces derniers instants votre intérêt vous a plus touché que sa gloire ; Dieu saura que vous n'êtes revenus finalement à lui que parce que vous ne pouviez pas faire autrement ; Dieu saura que vous n'avez pensé au ciel que parce que vous vous sentiez violemment arraché à la terre ; Dieu saura que vos péchés vous ont quitté plutôt que vous ne les avez quittés ; Dieu saura que les fautes par vous désavouées n'étaient pas sincèrement détestées ; Dieu saura que votre repentir improvisé, sous le coup d'une menace de mort, était prêt à se démentir, et que vous étiez, au fond de l'âme, tout disposé à redevenir le pécheur que vous fûtes naguère, si vous eussiez recouvré la santé : Dieu saura tout ! Vous pouvez tromper les hommes, vous ne le tromperez pas, Lui.

Pendant que vos parents et vos amis se consoleront, au souvenir du touchant spectacle que vous leur avez donné, saisis par la justice de Dieu vous l'entendrez rire de la comédie que vous avez jouée, et siffler votre pénitence menteuse. « *In interitu vestro ridebo vos et subsannabo vos*[1]. »

1. Prov., cap. I, 26.

Supposons, pourtant, qu'une dernière maladie puisse être pour vous l'occasion d'une pénitence sincère, encore faudra-t-il que vous en compreniez la gravité, et que vous y entendiez la voix du Maître qui vous appelle.

Malheureusement, il est plus probable que vous vous abuserez, et que, là où vous avez reçu un coup mortel, vous ne verrez qu'un accident qui vous afflige, sans compromettre votre existence. Tout le monde contribuera à vous entretenir dans cette illusion : Vos médecins qui vous tairont les progrès que fait chaque jour le mal vers un tragique dénouement, et ne vous parleront que des petits mieux qui se produisent, de temps en temps, dans les plus graves maladies ; vos amis qui n'oseront pas insinuer, même à mots couverts, que vous êtes en danger de mort, et qui, dès que vous paraîtrez préoccupé de votre mal, chercheront à détourner votre attention par des promesses et des projets sans sincérité ; vos parents qui, au lieu d'appeler un prêtre, l'écarteront de votre chevet sous l'imbécile prétexte de ne pas vous causer d'émotions ; s'il est appelé, le prêtre lui-même qui, dans la crainte d'être rebuté, n'osera aborder qu'avec de lentes précautions la grande question de vos inté-

rêts éternels. Victime de cette conspiration inhumaine, vous arriverez à ces dernières heures où l'âme, hébétée par la souffrance et les envahissements de la mort, est incapable d'aucun souvenir, d'aucun sentiment, d'aucun acte lucide et raisonnable. Sur l'espèce de cadavre que vous serez, on prononcera bien vite une absolution, et l'on fera, à la hâte, des onctions. Après avoir passé par toutes les phases miséricordieuses d'une longue maladie, vous mourrez, en réalité, de mort subite ; et votre idiote famille croira que tout est sauvé, parce qu'elle aura pu faire imprimer sur ses billets de faire part : *muni des sacrements de l'Église*.

Je viens de parler de mort subite ; aucun de vous, Messieurs, n'est à l'abri de cette catastrophe qui ne nous laisse même pas la chance d'un moment lucide et d'un acte de contrition possible dans les angoisses de l'agonie. Vous entendez dire chaque jour : Un tel est mort foudroyé par l'apoplexie, par la rupture d'un anévrisme, par un de ces mille accidents qu'on ne peut prévoir, ou contre lesquels on ne se tient pas assez en garde. Ce qu'on dit des autres aujourd'hui, on peut le dire de vous demain. Je ne puis même pas vous promettre que vous sortirez tous sains et saufs de cette église,

et que, ce soir, il n'y aura pas parmi vous un pécheur attardé, que le voleur des âmes viendra saisir et emporter, tout endormi, dans l'effroyable éternité qu'il a bravée.

Que de périls, Messieurs! que de périls, pour convaincre de folie ceux qui retardent leur conversion! Si votre fortune, votre vie, votre honneur pouvaient être compromis par une surprise, est-ce que toutes vos facultés ne seraient pas en éveil pour la prévenir? Et, quand il s'agit de votre sort éternel, vous vous endormez, bercés par un vain espoir, que tant d'habitudes prises, tant de circonstances funestes, tant d'accidents imprévus peuvent trahir. Pécheurs, vous êtes fous!

Mais, écoutez le Sauveur; votre folie sera promptement guérie, si vous voulez profiter de ses avertissements. — Le Fils de l'homme viendra quand vous n'y penserez pas, dit-il, soyez prêts : *Et vos estote parati.* — Oui, soyez prêts! L'Église vous offre, en ces jours de salut, la ceinture de pénitence qui doit affermir vos reins languissants, la lumière divine qui doit éclairer vos pas, votre travail et vos combats. Acceptez cette offre miséricordieuse et embrassez généreusement la vie chrétienne. Réveillés, par les sacrements de cette pâque, du lourd

sommeil de vos iniquités, qu'on vous voie, désormais, semblables aux serviteurs fidèles, toujours debout, toujours actifs, toujours vigilants, toujours prêts à répondre à ceux qui vous demanderont ce que vous attendez : — « Nous attendons notre Maître Jésus-Christ, qui doit venir sauver nos âmes, et réformer notre corps infirme en le configurant à sa chair glorieuse : *Salvatorem expectamus Dominum nostrum Jesum Christum, qui reformabit corpus humilitatis nostræ configuratum corpori claritatis suæ*[1]. »

1. Philip., cap. III, 21.

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

LE MAUVAIS RICHE

In illo tempore dixit Jesus discipulis suis : *Homo quidam erat dives qui induebatur purpura et bysso ; et epulabatur quotidie splendide...* et reliqua...

MESSIEURS,

« En ce temps-là Jésus dit à ses disciples : Il était un homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui, chaque jour, faisait splendide chère. Il y avait aussi, un mendiant nommé Lazare. Il était couvert d'ulcères et couché à la porte du riche ; il désirait se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, et personne ne lui en donnait, mais les chiens venaient et léchaient ses plaies.

Or, il arriva que le mendiant mourut et fut porté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche mourut aussi et fut enseveli dans l'enfer. Levant les yeux, lorsqu'il était dans les tourments, il vit de loin Abraham et Lazare dans son sein. Élevant la voix il dit : — Père Abraham, ayez pitié de moi et envoyez Lazare, afin qu'il trempe le bout de son doigt dans l'eau pour rafraîchir ma langue ; car je suis torturé dans cette flamme. — Et Abraham lui dit : — Mon fils, souviens-toi que pendant ta vie tu as reçu les biens, de même que Lazare a reçu les maux ; or, maintenant il est consolé et toi tu es tourmenté. Et puis, entre nous et vous, il y a pour jamais un immense abîme, de sorte que ceux qui voudraient passer de nous à vous ou de vous à nous ne le peuvent pas.

« Et le riche dit : — Je vous en prie, Père, envoyez Lazare dans la maison de mon père, où j'ai cinq frères, afin qu'il témoigne de ce qui se passe ici, et qu'ils ne viennent pas eux-mêmes dans ce lieu de tourment. — Mais Abraham lui répondit : — Ils ont Moïse et les prophètes, qu'ils les écoutent. — Et le riche reprit : — Non, père Abraham ; mais si quelqu'un des morts va vers eux ils feront pénitence. — Abraham repartit : — S'ils n'écoutent

ni Moïse ni les prophètes, quand bien même un des morts ressusciterait, ils ne croiront pas[1]. »

Messieurs, dans les paraboles du bon grain et de l'ivraie, des travailleurs et des serviteurs vigilants, le divin Maître encourage par l'attrait des récompenses ceux qui, fidèles à leur vocation, courageux à l'ouvrage de la vie chrétienne, préparés par la vigilance à la suprême visite du Seigneur, auront prêté à la grâce un généreux concours dans l'œuvre de leur salut, et bénéficié, selon les intentions du Sauveur, de la grâce de la rédemption. Le froment du Père de famille sera placé avec honneur dans ses greniers, c'est-à-dire dans le royaume de Dieu, où les justes brilleront comme le soleil; les travailleurs qui, depuis l'heure de l'appel, auront accompli courageusement leur tâche, recevront leur denier, c'est-à-dire l'éternelle félicité et, peut-être, cette gloire privilégiée que Dieu réserve à ceux qui, ayant fait d'héroïques efforts pour contenter leur Seigneur et Maître, mériteront d'être mis à part dans le grand

1. Luc., cap. XVI, 19-31.

nombre des appelés ; les serviteurs vigilants seront conduits par l'époux au festin des noces célestes, où, reposés pour jamais de leurs veilles et de leurs labeurs, ils recevront du Christ la gloire et la béatitude dont il est le souverain dispensateur.

En promettant la récompense, le Sauveur fait pressentir le châtiment que devront subir ceux qui, par mauvais vouloir ou lâcheté, se seront tenus à l'écart du bienfait de la rédemption et auront manqué la grande affaire de leur salut. Ce châtiment, qui n'est qu'indiqué dans les paraboles que nous avons expliquées ces jours derniers, est décrit d'une manière terrible dans celle que vous venez d'entendre. Nous allons la méditer ce soir pour ceux qui, insensibles aux promesses de la miséricorde, ont besoin d'entendre gronder les menaces de la justice divine. Considérons donc l'abus que nous faisons des dons de Dieu, — un premier châtiment de cet abus dans la mort, — un plus terrible dans la seconde mort, l'enfer.

I

Le mauvais riche de l'Évangile est, au sentiment d'un grand nombre d'interprètes, un personnage historique, connu de ceux à qui le Sauveur rappelait ses jouissances égoïstes et racontait son éternelle infortune. Mais, en même temps, c'est un type représentant tous ceux qui, comblés des dons de Dieu, ne répondent à sa munificence que par de criminels abus.

Le mauvais riche est ici, Messieurs. C'est quelqu'un, c'est plusieurs, c'est, peut-être, beaucoup d'entre vous !

Le mauvais riche, c'est le jouisseur, qui ne voit dans les biens de la fortune qu'un moyen de flatter sa mollesse, de multiplier et de varier ses plaisirs ; le mauvais riche, c'est le débauché, que sa florissante santé encourage aux voluptés meurtrières du sens dépravé ; le mauvais riche, c'est le jeune ou le vieux beau, qui n'use de ses agréments et de ses charmes que pour séduire les cœurs légers ou trop naïfs, et se faire gloire des victimes de ses

amours volages ; le mauvais riche, c'est le superbe, qui prétend ne tenir aucun compte des vérités les plus respectables, dès qu'il ne les trouve pas à la mesure de sa haute intelligence et de sa vaste science ; le mauvais riche, c'est l'ambitieux avide d'honneurs et de pouvoir, et ne s'en servant qu'au profit de sa hautaine et égoïste personnalité ; le mauvais riche, c'est l'homme naturel, jouissant à plein cœur de toutes les affections humaines qui l'entourent, sans jamais songer à les purifier et à les ennoblir par un plus saint amour ; le mauvais riche, c'est le renégat, qui dissipe dans une vie payenne tous les bienfaits d'une éducation chrétienne ; encore une fois, le mauvais riche, c'est tout ingrat à qui Dieu peut reprocher l'abus de ses dons.

Soyez sincères avec vous-mêmes, Messieurs, et vous conviendrez qu'au lieu de vous servir chrétiennement des bienfaits de la Providence, vous les avez, trop souvent, détournés de leur destination, transformant en instruments de péchés et en engins de perdition ce qui devait sauver votre âme, et accroître, dans les cieux, l'éternel trésor de votre béatitude et de votre gloire.

Et, pendant que vous abusez ainsi des richesses

de toute sorte, que Dieu a mises à votre disposition, il y a près de vous une foule de déshérités qu'affligent toutes les misères de l'esprit et du corps. Pauvres Lazares, qui souvent murmurent et se révoltent contre ce qu'ils appellent l'injustice du sort, et envient les biens dont vous êtes comblés; mais qui, souvent aussi, triomphent par leur simplicité, leur droiture, leur résignation, leur patience, leur filial abandon à la volonté de Dieu, de toutes les tentations de l'ignorance, de la pauvreté, de la souffrance et de l'abjection. Vous les oubliez, peut-être, dans la jouissance, et dédaignez de leur envoyer quelques miettes des biens dont vous êtes rassasiés; vous n'avez, peut-être, pour eux que de cruels mépris; mais Dieu, miséricordieusement penché vers leur misère, les éclaire, les console, les encourage, les assiste, leur tient compte de la bonne foi, des droites intentions, des pieux désirs qui suppléent à l'impuissance où ils sont de faire le bien, pèse les maux qu'ils endurent, et leur fait espérer qu'un jour ils seront emportés par les anges, loin de ce lieu où la vie fut pour eux une lutte meurtrière, et conduits dans la patrie de la lumière, du repos et de la paix. Ces Lazares, aujourd'hui répudiés dans le partage des

biens terrestres, on les verra les premiers au festin des biens célestes.

Je n'insiste pas davantage sur la conduite de la Providence à leur égard ; si j'avais à leur parler je leur en expliquerais les mystères. Ce qui vous intéresse actuellement, Messieurs, c'est de connaître le sort qui vous est réservé si vous continuez à abuser des dons de Dieu.

II

Écoutez et méditez avec moi cette parole terrible de l'Évangile : « *Mortuus est dives et sepultus est in inferno :* Le riche mourut et fut enseveli dans l'enfer. »

Créés pour une éternelle félicité, nous ne détournons de leur destination les biens que nous avons reçus de Dieu que pour en jouir comme s'ils étaient immuables. L'enivrement passager qu'ils nous procurent nous fait oublier leur fragilité ; mais, avec quelle puissante et implacable ironie elle nous est rappelée par ce mot vengeur : *Mortuus est !* Richesses, plaisirs, force, beauté, esprit, science, honneurs, pouvoir, affections, abusez de

tout cela! Bientôt les strophes menteuses dans lesquelles vous chantez le périssable bonheur où se complaît votre sottise se termineront toutes par ce lugubre refrain : *Mortuus est !*

Le riche a compté ses trésors. Il y puise à pleines mains pour satisfaire les appétits qui le tourmentent. Ses maisons, ses ameublements, ses équipages, ses vêtements, sa table, ses fêtes, tout est splendide ; et, au-dessus de ses vices largement repus, plane son insolente vanité. Demain, tout tient entre les six planches d'un cercueil. Sous l'unique drap dont ses héritiers lui ont fait l'aumône, le riche abandonné devient la proie des hôtes affamés du tombeau qui se repaissent de sa corruption, et célèbrent leurs sinistres fêtes dans ses entrailles tant de fois profanées par de coupables jouissances[1]. Le riche est mort : *Mortuus est !*

1. Hic mihi considera mensas argento circumtectas lectos, tapetia, ornamenta quæ tota in domo sunt, omnia unguenta, aromata, vini meri copiam, eduliorum varietates, ciborum delicias, coquos, adulatores, stipatores, famulos et reliquam universam pompam, strepitumque extinctum marcidumque factum : ubique cinis, ubique favilla et pulvis, lamenta et luctus, nemine succurrente, neque semel egressam animam revocante (Chrysost., conc. II, *De Lazaro.*)

Le fort a cru qu'il ne verrait pas la fin de l'opulente santé qu'il épuisait en de voluptueuses sensations; mais, peut-être avant qu'il soit averti par des infirmités précoces, son corps robuste s'affaisse, et, dans son cadavre insensible, il n'y a plus de place pour les infâmes plaisirs qui le faisaient tressaillir. Le fort est mort : *Mortuus est!*

Le beau triomphe de ses grâces assassines, et, dissimulant artistiquement les ravages de l'âge, trouve le moyen de prolonger ses charmes. Allez le voir bientôt. Des attraits vainqueurs dont sa sottise était si fière il ne reste plus que des chairs putréfiées et, quelque temps après, un squelette dont les os arides et l'épouvantable rictus glace d'effroi les plus fervents adorateurs de la beauté humaine. Le beau est mort : *Mortuus est!*

Le savant, qui prétendait que l'esprit humain n'a besoin ni du secours ni de la tutelle d'une intelligence supérieure, et que la science d'en bas suffit à la conquête de toutes les vérités ; le savant, si dédaigneux pour ce vulgaire troupeau d'ignorants qui se contentent des vérités de bon sens et des religieuses traditions où ils apprennent leur origine, leurs devoirs et leurs destinées; le savant, dont la vie s'est épuisée dans un opiniâtre labeur,

pour soulever un coin du voile sous lequel se dérobent les mystères de la nature et de l'humanité; le savant, qui a sacrifié les vérités les plus importantes à la mesquine ambition de connaître mieux que personne quelque fait subalterne; le savant, si orgueilleux des connaissances qu'il croit ne devoir qu'à son génie et à ses efforts; le savant voit arriver l'heure où toute science s'évanouit. Il sent se ralentir l'activité de cette précieuse et incomparable moelle, dans laquelle il place, non-seulement le siège, mais le principe même de nos plus nobles facultés et de nos plus nobles opérations: Encore un peu de temps, tout mouvement s'arrête. Le divin cerveau se liquéfie et s'échappe en gouttes nauséabondes par les fissures de la boîte osseuse qui le contient, et dans cette boîte osseuse du savant vous ne trouverez pas plus que dans la boîte osseuse du plus obscur manouvrier, du plus abject crétin. Le savant est mort: *Mortuus est!*

Mort, aussi, l'ambitieux, à qui il ne reste plus du pouvoir et des honneurs dont s'enflait sa superbe personnalité qu'une poussière humiliée, sous un marbre ironique qui raconte emphatiquement ses hauts faits, pendant que, tout autour, les mécon-

tents, jadis écrasés, se relèvent et font entendre le sifflet de leurs âpres et impitoyables critiques ; jusqu'à concurrence de l'oubli qui viendra bientôt étouffer louanges et mépris, et mieux affirmer le *mortuus est!*

Mort, aussi, l'homme aimé qui a fait son paradis des affections légitimes que l'amour de Dieu n'a point sanctifiées. Arraché violemment aux douces étreintes dans lesquelles il s'est trop mollement reposé, il a payé ses amours sans religion par les douleurs d'une séparation sans espoir, et sa cendre aride ne peut plus être réchauffée par les larmes des infortunés auxquels son souvenir arrache ce cri lugubre : il est mort : *Mortuus est!*

Morts ! morts ! morts ! tous les riches ingrats que Dieu a comblés de ses dons, et morts avec eux tous les biens dont ils ont abusé : *Mortuus est dives!*

Un seul bien pouvait, en se transformant, devenir éternel : le bien de la grâce. C'est précisément celui-là que le mauvais riche a dissipé dans une vie payenne, et qu'il a dédaigné depuis, chaque fois que Dieu le lui a offert. Après la mort, plus de grâce, le vide est complet.

III

Quoi de plus navrant, Messieurs, que cette totale disparition de tous les biens dans la mort de celui qui les croyait éternels ! Avoir tant désiré jouir, et avoir si peu joui ! Une bouffée de bonheur, pour répondre aux insatiables désirs qui tourmentent notre nature ! Cependant, si tout devait finir à la mort, on pourrait prendre son parti de cette étrange contradiction ; mais sa violence même nous donne à réfléchir. La nature ne ment pas : si elle désire l'éternité du bonheur, c'est qu'elle doit la rencontrer quelque part ; si cette éternité existe, ne pas faire ce que Dieu demande pour s'en assurer la possession, l'oublier dans de périssables jouissances, c'est un crime qui ne peut demeurer impuni. Aussi, Messieurs, après ces mots sinistres : « Le riche mourut : *Mortuus est dives* », l'Evangile ajoute-t-il aussitôt ces mots plus sinistres encore : « Le riche fut enseveli dans l'enfer : *Et sepultus est inferno.* »

Pendant que son corps pourrit, se décompose se disperse et s'évanouit dans la tombe, l'homme esprit indestructible, subsiste, ou pour recevoir les caresses de l'amour divin dont il s'est, par ses vertus, concilié les bonnes grâces, ou pour passer par les verges de l'impitoyable justice que ses péchés ont armée contre lui. Lazare, dans le sein d'Abraham, ou mauvais riche, dans l'enfer : voilà la suprême alternative de sa destinée. Sa nature, toujours avide de bonheur, le suit où il va. Comblée dans les cieux, elle s'ouvre, dans l'enfer, comme un abîme que rien ne vient remplir, et du fond duquel part ce cri lamentable : *Crucior !* Je suis torturé !

Oui, Messieurs, l'insensé qui, au lieu de ne jouir qu'avec mesure des biens de ce monde, s'en est rassasié, jusqu'à l'oubli des biens célestes, n'a fait que tromper, un instant, l'inextinguible soif qui doit le tourmenter éternellement. Il sait, maintenant, où sont les vrais biens. Son regard désolé monte de l'enfer vers les cieux, et voit de loin le repos, la joie, la gloire dont jouissent les élus. Tout cela pouvait être à lui s'il l'eût voulu, et maintenant qu'il le veut il ne peut plus l'avoir. Ne croyez pas qu'il se résigne à cette atroce privation. Son supplice

est de toujours désirer ce qu'on lui refuse, de toujours avoir soif d'un bonheur dont il est à jamais indigne. Il n'en voudrait qu'une goutte, une toute petite goutte, mais le bonheur du ciel c'est Dieu, et Dieu ne se partage pas. S'il ne se donne tout entier, il se refuse tout entier; et, en se refusant, il refuse tout espèce de biens.

Aveugles que nous sommes! Nous ne nous apercevons pas que c'est Dieu qui nous sourit et nous appelle, et que c'est lui que nous cherchons dans tous les bonheurs de ce monde. Rien ne serait aimable, rien ne serait aimé, s'il ne projetait sur toute chose un rayon de son infinie bonté. Mais notre crime est d'attribuer cette irradiation de la bonté divine aux fragiles objets qui nous séduisent, comme si elle venait d'eux, et comme s'il n'y avait rien au-delà; si bien que, ces idoles d'un jour venant à disparaître, il ne nous reste plus que l'immense besoin de posséder le bien parfait dont elles ne sont qu'un reflet. Parce que le pécheur a cru pouvoir se passer de Dieu, pendant qu'il abusait de ses dons, il ne faut pas s'imaginer qu'il s'est habitué à s'en passer éternellement. La privation soudaine et totale des biens qui l'ont trompé lui révèle qu'il n'y a qu'un seul bien. Ce seul bien il le désire,

il l'appelle, et toujours avide de le posséder, toujours déçu, par son opiniâtre et cruelle absence, il s'écrie : « *Crucior in hâc flammâ :* Je suis torturé dans cette flamme. »

Quand il n'y aurait pas dans l'enfer d'autre feu que celui-là : le feu de la plus ardente des passions à jamais inassouvie, le feu de l'inextinguible soif du bonheur devant sa source à jamais fermée, il me semble, Messieurs, que ce serait assez pour confondre les doutes impies par lesquels nous cherchons à rassurer notre mollesse, et pour nous faire redouter le suprême châtiment dont l'Evangile menace les profanateurs des dons de Dieu par ces paroles : *Et sepultus est in inferno.* Je n'ai pas besoin de vous peindre les tourments auxquels sera condamné notre corps, instrument, complice et provocateur de nos iniquités, ni de vous dire comment les créatures, outragées par nos injustes préférences, se concentreront, en quelque sorte, dans le plus subtil et le plus pénétrant des éléments de ce monde pour se venger, sur nos sens, de la souillure qu'elles ont reçue de nos sacrilèges embrassements, et du péril auquel nous les avons exposées en les préférant à leur Seigneur et Maître. Vous en savez assez, non pour comprendre l'iné-

narrable douleur du damné, mais pour vous convaincre que c'est de tous les maux, le plus horrible, parce que rien ne le peut soulager.

Que dis-je? tout conspire à l'aggraver : une effroyable jalousie, une écrasante conviction de la justice de Dieu, un incurable désespoir.

Si le pécheur réprouvé pouvait s'isoler dans sa peine, jusqu'à étouffer tout importun souvenir! Mais non. Banni du ciel, il sait qu'on y est infiniment heureux. Il ne lui est pas permis de contempler le divin objet qui béatifie les âmes justes; mais ce qu'il a pu entrevoir de leurs joies et de leurs éternelles fêtes ne lui a que trop appris ce qu'il a perdu[1]. Leur bonheur lui paraît une insulte à son extrême misère, et la lui rend plus intolérable[2]. Il abhorre ces légions de vaillants qui, moins bien doués que lui, peut-être, se sont assurés une destinée si différente de la sienne, et, tout en les

1. Credendum est ante judicium conspici ab injustis justos quosdam in requie ut de illorum bono crucientur. (Greg., homil. XL.)

2. Ostendit Deus diviti Lazarum « ut non tantum natura suppliciorum, sed etiam comparatione honoris illius intolerabiliorem haberet cruciatum. » (Chrysost., conc. I, *De Lazaro*.)

abhorrant, il envie leur sort. Eux, planant dans la lumière, et lui, couché dans les ténèbres; eux comblés des caresses de l'amour de Dieu, et lui, impitoyablement repoussé par sa main vengeresse; eux, constamment abreuvés à la source même de tout bien, et lui, toujours vide du bonheur dont il est plus que jamais altéré; eux, doucement reposés des labeurs d'une vie d'épreuves, et lui, durement châtié de sa vie de jouissances; eux, étroitement enchaînés l'un à l'autre par les liens d'une sainte dilection, et lui, tristement isolé dans l'éternel désordre; eux, faisant retentir le ciel des joyeux cantiques de la reconnaissance, et lui, condamné aux reproches de sa conscience et aux blasphèmes de sa haine impie; eux, pour toujours établis dans la terre promise, et lui, éternel et infortuné proscrit. Son esprit jaloux cherche à se convaincre que ses célestes rivaux ont été l'objet d'une injuste préférence; mais, de quelque côté qu'il se retourne pour accuser, il aboutit toujours à ces irritantes conclusions : « Insensé que j'étais, la vie humiliée, souffrante et mortifiée de ces misérables, auxquels insultait naguère ma vie de faste et de plaisirs, me paraissait une folie, et voilà qu'ils sont traités aujour-

d'hui comme des enfants de Dieu, et moi je ne suis plus que l'esclave de sa colère[1]. — *Justus es Domine et rectum judicium tuum*[2]. Tu es juste, Seigneur, et ton jugement est plein d'équité.

Oui, Dieu est juste, le pécheur réprouvé en est convaincu jusqu'à l'écrasement de son âme révoltée. Tous les biens dont il a abusé pèsent sur lui : dons d'une heureuse nature, d'une position enviée des hommes, d'une religieuse éducation, sollicitations réitéres et pressantes de la miséricorde de Dieu, avertissements de sa justice. Avec cela, il pouvait mille fois se sauver; malgré cela, il s'est perdu volontairement, librement, irrémissiblement. Ce serait une sauvage consolation pour lui de se poser en victime; il ne le peut pas. Sa conscience lui reproche son malheur, en lui rappelant son ingratitude. Comme il triompherait, s'il lui était possible de trouver dans sa vie de péché quelque bonne action laissée par Dieu sans récompense! Mais, c'est en vain qu'il cherche : le peu de bien qu'il a pu faire, inutile pour l'éternité, a été payé outre

1. Nos insensati vitam illorum æstimabamus insaniam... ecce quomodo computati sunt inter filios Dei. (Sap., cap. v, 4-5.)
2. Psalm. CXVIII.

mesure par les prospérités temporelles dont son âme basse était avide[1].

Je vous en prie, Messieurs, ne vous scandalisez pas, si vous voyez l'impie comblé de tous les biens d'ici-bas, pendant que les serviteurs de Dieu gémissent sous le poids de la tribulation. Laissez passer la justice divine. Les faveurs d'un jour qu'elle accorde à ses ennemis sont la vaine récompense de quelque vaine vertu, qui, n'étant point admise à faire valoir ses droits dans l'éternité, ne peut être réduite au silence qu'à la condition d'être payée comptant. Rien de plus horrible aux yeux de la foi éclairée que ces impies ornés de quelques bonnes qualités à qui tout semble réussir à souhait. Ils veulent de l'argent, des terres, des maisons, Dieu leur en donne; ils veulent des honneurs, Dieu les met aux premières places et leur permet de jouir, à plein orgueil, des pompeuses manifestations d'une admiration imméritée; ils veulent des plaisirs, Dieu les laisse s'en rassasier; ils veulent vivre longtemps, Dieu prolonge leurs jours

1. Mali in hac vita bona recipiunt, omnes enim suum gaudium felicitatem transitoriam putant. (Gr., hom. XL.)
Significatur divitem, si quid boni fecit recepisse in hoc mundo. (Chrysost., conc. II, *De Lazaro*,)

et leur fait donner, par mille et mille voix, de l'auguste et de l'illustre vieillard. Mais tout cela doit finir. « Réveillés dans les larmes de leur folle ivresse, dit saint Bernard, ils comprendront enfin, ces pléthoriques de la Providence, que la malédiction divine ne nous a pas chassés du paradis pour que nous le retrouvions sur cette terre, et que le deuil éternel, si près de la joie, doit nous apprendre qu'il faut préférer en ce monde les maux aux biens; car, les maux ne sont pas des maux, puisqu'ils passent si vite; les biens ne sont pas des biens, puisqu'ils ne servent qu'à étouffer, dans la bouche du pécheur, les reproches qu'il serait tenté d'adresser un jour à la justice divine au nom de ses vaines vertus[1]. »

Lorsque, du fond de l'enfer où il sera enseveli,

1. Expergiscimini ebrii, et flete; terribilis enim Deus in judiciis super filios hominum. Hæccine cruciatuum causa tota; quod in hoc sœculo bona recepit? Ipsa plane, neque enim ad hoc nos de paradiso voluptatis animadversio divina ejecisse videtur, ut alterum sibi hic paradisum adinventio humana paret... Quid dicemus ad hæc, si talis finis et tale judicium, ut extrema gaudii luctus occupet, numquid non præferenda sunt in hoc sœculo mala bonis? Quippe nec illa vera bona nec illa vera mala esse manifestum. (Declamat. ad hæc verba : *Recipisti*, etc.)

l'heureux du siècle poussera ce cri lamentable : *Crucior in hac flamma*, Dieu lui répondra : —C'est bien fait : Rappelle-toi que tu as reçu pendant ta vie les biens qui te convenaient. Je ne te dois plus rien. Et après Dieu, la foule immense des déshérités qu'étonnait la prospérité du pécheur répétera : C'est bien fait : *Recordare quod bona recepisti in vita tua*. Convaincu par le souvenir des faveurs mystérieuses dont il a été l'objet, le pécheur n'aura plus qu'à rendre hommage à la justice de son juge : *Justus es, Domine, et rectum judicium tuum.*

Hommage inutile, qui, ne pouvant fléchir le courroux d'un Dieu éternellement armé pour la vengeance, ne fait qu'exaspérer la douleur du réprouvé. Il a beau regarder devant lui, il ne voit aucun terme aux maux qu'il endure. L'incertitude, fragile et dernière branche à laquelle se cramponne l'espoir des affligés, l'incertitude même ne lui est pas permise; car une voix d'en haut ne cesse de lui faire entendre ces lugubres paroles : « *Inter nos et vos magnum chaos firmatum est :* Entre nous et vous un immense abîme est à jamais ouvert, et si bien affermi qu'il ne peut être ni comblé ni franchi. »

Immense est l'abîme que le péché creuse, en ce monde, entre l'homme prévaricateur et le Dieu qu'il offense. Toutefois, dans cet abîme, le pécheur peut jeter son repentir, ses larmes, ses prières; le Christ peut jeter son sang rédempteur. Les profondeurs sont comblées, et rien ne s'oppose plus à la réconciliation du Seigneur offensé et de son criminel serviteur réhabilité par la grâce. Mais, dans l'abîme infernal, le réprouvé n'a rien à jeter. Au terme de son épreuve, il s'est fixé dans le péché par un acte suprême d'impénitence; il est devenu comme le péché fait homme. Incapable de convertir ses regrets en repentir, ses douleurs en expiation, ses plaintes en prières, il demeure hébété au fond du gouffre où Dieu l'a précipité, et dans ce gouffre, dont les inflexibles parois ne sont jamais ébranlées par un cri de contrition, le sang du Christ ne descend pas : *Non descendit ad inferos sanguis Christi qui effusus est super terram*[1]. Restez-y donc, pécheur, en voilà pour l'éternité.

L'éternité! le réprouvé sait ce que cela veut dire. Il n'a besoin d'évoquer aucune image pour se représenter l'interminable route que doit parcourir

1. Saint Bernard.

sa vie désolée, ni de faire aucun calcul pour mesurer l'infinie perspective qui s'ouvre devant lui. Toujours souffrir, sans jamais sentir diminuer la somme de ses maux, voilà sa destinée. Cette pensée le pénètre à fond, et lui fait une blessure incurable, dont les formidables élancements retentissent en toutes les plaies de son âme et de son corps : la blessure du désespoir. Il voudrait mourir, il ne le peut pas. La mort se repaît de son indestructible vie sans pouvoir l'entamer. Une main vengeresse le conserve pendant que la peine le tue. Les siècles passent, passent, passent, et lui reste toujours le même maudit, le même supplicié, le même désespéré.

Messieurs, sur les lèvres de ce misérable, représenté par le mauvais riche, le Sauveur met une prière : « Père Abraham, dit-il, j'ai cinq frères dans la maison de mon père : envoie vers eux Lazare ou quelqu'un des morts, afin qu'ils ne viennent pas dans ce lieu de tourments. » Si cette prière est l'explosion d'un sentiment naturel que la damnation n'a pu étouffer, elle est complètement inutile[1]. J'aime mieux croire que l'âme exaspérée du

1. Chrysost. Ambrosius et Theophylactus putant divi-

réprouvé, tout entière à la haine du Dieu qui la châtie et à la haine de ce que Dieu aime ou pourrait aimer, est inaccessible à tout sentiment miséricordieux. Dans ce cas, la prière du mauvais riche et tout ce qui la suit est une supposition imagée, en réponse aux ridicules prétextes que tant de sottes gens mettent en avant pour écarter la redoutable vérité des peines éternelles. Personne n'est revenu de là-bas, disent-ils; qu'un damné vienne nous raconter ses infortunes et nous croirons[1].

Eh bien non, Messieurs, ils ne croiront pas. Ils trouveront mille raisons pour se persuader qu'ils n'ont ni bien vu ni bien entendu le lugubre docteur que Dieu leur a envoyé pour les instruire, qu'ils ont été le jouet d'une illusion dont un esprit

tem vere et sincero animo voluisse consulere fratribus : Huc enim inclinat naturalis cognatio et fratrum amor : natura enim eadem manet in damnatis. (Corn. a lapid., *Comment.* in cap. XVI, Luc, 27.)

1. Veresimile est hæc parabolice dici... Porro hæc parabola est ex communi hominum in hac vita usu quo fratres miseri fratribus suis cantum cupiunt, ne in eamdem vel similem miseriam incidant. Ad hoc autem hic inducitur, ut perarguat homines mundanos qui vulgo rident, aut parvi æstimant et imminuunt pœnas inferni, eo quod nemo, eas narraturus, ad nos redierit. (Corn. a lapid., *loc. cit.*)

sérieux ne doit pas tenir compte. Ils ne croiront pas, parce qu'ils ont présentement les plus pressants motifs de croire, et que, cependant, ils ne croient pas. Celui qui connaît mieux que personne les mystères de l'autre vie, puisqu'il en est l'auteur, a député vers eux ses prophètes, ses apôtres, son propre fils, et ils ont insolemment récusé l'autorité de leur parole. Que dis-je? Ils sont insensibles à l'éloquente prédication de la croix. Ils ne veulent pas comprendre qu'un Dieu ne serait pas mort comme un maudit, dans les plus inexprimables tortures, pour expier le péché, si le péché n'était pas digne du plus terrible châtiment. Ils ne veulent pas lire la vérité de l'enfer écrite en chacune des plaies dont fut sillonné le corps martyrisé du Sauveur. Et pourtant, quand tous les réprouvés devraient sortir du gouffre où la justice divine les a ensevelis, tous ensemble, ils auraient moins de force persuasive que le crucifix pour nous imposer la vérité de cette parole évangélique : *Mortuus est dives et sepultus est in inferno.*

Que les pécheurs endurcis s'aveuglent à plaisir sur le douloureux avenir qu'ils se préparent, c'est leur affaire. Mais vous, Messieurs, laissez-vous convaincre, et laissez-vous racheter par le Christ

miséricordieux, qui est mort pour vous sauver de la damnation éternelle. Que votre conversion commencée par la crainte s'achève par l'amour, et que ceux qui vous aiment puissent dire un jour, en recevant votre dernier soupir : « Il est mort, et il a été emporté par les anges dans le sein de Dieu : *Factum est ut moreretur et portaretur ab Angelis in sinum Dei.* »

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

LES VIGNERONS INFIDÈLES

In illo tempore dixit Jesus Scribis e Pharisæsis : *Homo erat pater familias qui plantavit vineam*, et reliqua...

MESSIEURS,

« En ce temps-là, Jésus dit aux Scribes et aux Pharisiens :— Il y avait un homme, père de famille, qui planta une vigne, l'entoura d'une haie, y creusa un pressoir et bâtit une tour ; il la loua ensuite à des vignerons et partit pour un voyage. Or, le temps des fruits étant proche, il envoya ses serviteurs aux vignerons, pour recevoir ses fruits. Mais les vignerons s'étant saisi des serviteurs, déchirè-

rent l'un de coups, tuèrent l'autre et lapidèrent un troisième. Le maître envoya d'autres serviteurs en plus grand nombre ; on leur fit la même chose. En dernier lieu, il leur envoya son fils, disant : Ils respecteront mon fils. Mais les vignerons voyant le fils, dirent entre eux : Voilà l'héritier ; venez, tuons-le, et nous aurons son héritage. Et l'ayant saisi, ils le jetèrent hors de la vigne et le tuèrent. Lors donc que viendra le maître de la vigne (ajouta le Sauveur), que fera-t-il à ces vignerons? — Les juifs lui répondirent : Il fera mourir misérablement ces misérables, et il louera sa vigne à d'autres ouvriers, qui lui en rendront les fruits en son temps[1]. »

Cette parabole, Messieurs, est une prophétie du mystère d'iniquité que l'Église pleure en ce jour, et du mystère de justice qui en fut, dans l'histoire, le lugubre corollaire. Nous pourrions encore y trouver, pour notre usage particulier, plus d'un enseignement. Appliquée à notre vie chrétienne, dit un savant interprète, elle nous rappelle le mystère de notre vocation, les dons que nous avons

1. Matth., cap. XXI, 33-40.

reçus au jour de notre baptême pour les faire fructifier, les avertissements que Dieu nous envoie, le mépris que nous en faisons, le crime suprême par lequel nous chassons le Christ de nos âmes, la perte de la grâce que Dieu transporte de nos cœurs superbes dans de plus humbles[1]. Tout cela mérite d'être médité. Cependant, Messieurs, je ne veux point revenir sur les considérations d'intérêt particulier qui nous ont occupés depuis le commencement de cette retraite. Une grave question d'intérêt général sollicite aujourd'hui notre attention, et c'est le Sauveur lui-même qui la soulève dans la parabole que vous venez d'entendre.

Cette parabole s'adresse directement au peuple juif, et résume toute son histoire; mais les nations chrétiennes, héritières de l'élection d'Israël, y re-

1. Moraliter cuique vinea locatur colenda, cum baptismi mysterium datur quod operando exerceat. Mittitur servus unus, alter, et tertius, cum lex, psalmus, prophetia legitur, ad quorum monita bene operetur. Sed missus cæditur et ejicitur, cum sermo contemnitur, vel, quod pejus est, blasphematur. Hæredem quantum ad se occidit, qui filium Dei conculcaverit et spiritui gratiæ contumeliam fecerit. Perdito malo cultore, vinea alii datur, cum donum gratiæ, quod superbus spreverit, humilis accipit. (Raban. Maur., in Catena aurea.)

çoivent un solennel et terrible avertissement. Pour que vous en compreniez bien toute la force et toute la portée, je vais vous expliquer le sens direct de la parabole des vignerons infidèles et chercher, dans la vocation, le crime et le châtiment du peuple juif, un enseignement que je puis appeler national. Bien loin de nous détourner du douloureux mystère que l'Église nous rappelle en ce jour, nous en exprimerons les plus opportunes leçons.

I

Toutes les nations plongées dans les ténèbres de l'idolâtrie avaient perdu leur voie, et l'œil de Dieu n'y rencontrait plus qu'un petit nombre d'adorateurs fidèles. C'était à peu près le même spectacle qu'aux jours honteux où Dieu, se repentant d'avoir fait l'homme, dit : « Je le détruirai. » Mais le patriarche Noé avait reçu de la miséricorde divine des promesses de paix ; un nouveau déluge était impossible. Il ne fallait pourtant pas abandonner le genre humain à sa corruption, et y laisser périr les religieuses traditions qui lui pro-

mettaient le salut. L'arche nouvelle où vont se réfugier la foi et la justice, c'est l'élection de Dieu.

Il sépare de la foule déshonorée des gentils un homme en qui seront bénies toutes les nations de la terre. Le fidèle Abraham quitte sa famille et sa patrie, pour courir, sur la foi des promesses divines, les mystérieuses aventures d'une conquête qui ne sera définitivement faite que par les arrière-petits-fils de ses petits-enfants : la conquête de la terre promise, où doit s'établir le peuple élu. Traversons rapidement les siècles pendant lesquels se multiplient les familles patriarchales, saluons en passant Isaac, Jacob, les pères des douze tribus, Joseph le Sauveur de l'Égypte, Moïse l'ange de la délivrance, le thaumaturge puissant, le prophète contemplateur, le législateur, et transportons-nous dans cette terre de Chanaan que Josué vient de distribuer aux enfants d'Israël. Il y a là un peuple chéri de la Providence, un peuple destiné à lui rendre, en fruits de sainteté, tous les bienfaits qu'il en a reçus. Ce peuple est, d'après le langage de l'Écriture, la vigne du Seigneur[1]. Jéhova en a choisi

1. Vinea Domini Sabaoth domus Israël est. (Isaï., cap. v, 7.)

lui-même les premiers ceps et les a plantés de ses mains très saintes; il l'a arrosée de ses grâces, il l'a entourée, comme d'une haie impénétrable, de la protection de ses anges chargés d'exterminer les peuples pillards, des vertus de ses justes, dont la perpétuelle intercession doit, auprès de sa miséricorde, servir de contre-poids aux iniquités qui sollicitent sa justice[1]. Jéhova a construit un pressoir : l'autel où les holocaustes convient les âmes pécheresses aux saintes rigueurs de la pénitence, et représentent l'auguste victime que tout le monde attend pour expier les crimes du genre humain. Jéhova a bâti une tour : le tabernacle, et puis le temple, pleins de souvenirs qu'il faut éternellement conserver, de mystères qu'il faut éternellement médider ; le tabernacle, le temple, où se garde la loi dont les sublimes élévations rapprochent du ciel, et permettent de contempler de loin celui qui doit venir[2]. Jéhova, après avoir muni sa

1. Per sepem intellige custodiam patrum justorum qui tanquam murus facti sunt populo Israël. (Chrys., *in Matth.*, op. imp., homil. XLVIII.)

2. In turre eminentiam legis extruxit quæ in cœlum ex solo egressa proveheret, et ex qua speculari posset Christi adventus. (Hilar., *in Matth.*)

vigne de tous les secours, c'est-à-dire après avoir établi son peuple dans la terre promise et avoir constitué sa vie civile et religieuse, Jéhova le confie à ceux qui le doivent cultiver : aux prêtres, aux docteurs, aux anciens, aux juges et aux rois.

La tâche de ces ouvriers est facile, s'ils veulent suivre les instructions que leur a laissées le Maître; et Israël doit devenir, bientôt et pour toujours, sous leur conduite, le plus juste, le plus religieux, le plus saint, le plus florissant des peuples.

L'histoire nous dit, Messieurs, qu'il n'en a point été ainsi. Prêtres, docteurs, anciens, juges, rois, ont été infidèles à leur devoir, et la vigne du Seigneur n'a point produit tous les fruits qu'il attendait; le peuple élu s'est déshonoré par les crimes mêmes pour lesquels Dieu l'avait séparé des gentils. Oubliant le tabernacle et le temple pour les hauteurs et les bois sacrés, il s'est prosterné devant les idoles des nations. En adoptant leurs dieux, il adoptait leur vices et leurs cruautés, et substituait aux mystérieux sacrifices de la loi l'immolation sacrilège et barbare des victimes humaines.

Ce n'est pas une fois, mais à diverses reprises, qu'il s'est rendu coupable de pareils crimes. Au lieu de l'abandonner à sa corruption et à son infamie, Dieu lui envoya les plus saints et les plus aimés de ses serviteurs.

Zélateurs du vrai Dieu et de son culte, défenseurs de la loi, apôtres des religieuses traditions qui promettent au monde un Sauveur, les prophètes reprochent avec une divine éloquence au peuple juif ses oublis et ses ingratitudes. Aux prêtres, aux docteurs, aux anciens, aux juges, aux rois, ils demandent les fruits de la vigne que le Père de famille a confiée à leurs soins. Après les menaces terribles, ils font entendre les consolantes promesses. Mais, hélas, leur mission se termine souvent par quelque sanglante tragédie. Le peuple de Dieu et surtout ses maîtres infidèles, au lieu de recevoir humblement les divins messages des prophètes, les ont persécutés et mis à mort. « Ils ont souffert, dit l'apôtre saint Paul, les moqueries, les verges, les prisons ; ils ont été lapidés, sciés, mis à la question ; ils sont morts par le glaive ; ils ont couru çà et là couverts de peaux de bêtes, dans le besoin, dans l'angoisse, dans l'affliction ; eux, de qui le monde n'était pas digne, errant dans

les déserts et à travers les montagnes, se cachant dans les antres et les cavernes de la terre[1]. »

Aux serviteurs méprisés et maltraités succèdent d'autres serviteurs, et, pendant de longs siècles, c'est entre Dieu et son peuple une lutte étrange de la bonté et de l'ingratitude. Saint Chrysostome l'a peinte en ces énergiques paroles : « *Per singulos gradus malitiæ Dei misericordia addebatur, et per singulos gradus misericordiæ Dei, Judæorum malitia crescebat*[2] : La malice des Juifs ne semblait croître que pour ajouter à la miséricorde de Dieu, et la miséricorde de Dieu ne semblait croître que pour ajouter à la malice des Juifs. » Cette lutte ne pouvait pourtant pas durer éternellement. Dieu, pour y mettre un terme, envoie son propre fils. C'est le suprême témoignage de sa bonté.

Il vient, l'adorable messager du Père de famille,

1. Alii vero ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres, lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt : circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti (quibus dignus non erat mundus), in solitudinibus errantes, in montibus, et speluncis, et in cavernis terræ. (Heb., cap. XI, 36, 37, 38.)

2. Apud Corn. a lap., *Comment. in Matth.*, cap. XXI.

il vient, non point avec le faste et l'arrogance d'un maître superbe qui revendique ses droits, non point avec l'impitoyable sévérité d'un juge qui va punir les fautes, mais humble, doux et patient, tout prêt à recevoir les excuses et à pardonner les fautes. Son nom seul est une promesse de miséricorde : on l'appelle Jésus, ce qui veut dire Sauveur.

Assurément, sa dignité ne lui permet pas de taire les reproches qu'il est en droit d'adresser aux infidèles conducteurs de son peuple ; mais, ces reproches sont si souvent déguisés sous le voile discret de la parabole, et accompagnés de tant d'amour et de tant de bienfaits, qu'il faut être irrémédiablement endurci pour n'en être pas touché. Divin Père de famille, si quelqu'un était capable de faire valoir vos droits, c'était le Christ, votre doux Messie. Que j'aime à l'entendre promettre le pardon à tous les serviteurs infidèles qui crient : pitié ! et le retour des tendresses divines à tous les prodigues qui disent humblement : j'ai péché ! Que j'aime à l'entendre prononcer, d'une voix pleine de larmes, cette amoureuse plainte : « Jérusalem, Jérusalem, qui tues les prophètes et lapides ceux qui te sont envoyés, que de fois j'ai voulu rassembler

tes enfants, comme la poule ses petits sous ses ailes, et tu n'as pas voulu[1] !

Ah ! si Jérusalem avait voulu ! Si Jérusalem avait respecté le Fils du divin Père de famille ! Si cette vigne, tant aimée, s'était abandonnée aux tendres soins du dernier messager de l'amour miséricordieux, qui peut dire ce qu'elle serait devenue ? Sans doute la Jérusalem des oracles : le centre du royaume universel que venait fonder le Verbe incarné, l'immuable et splendide séjour de son humanité glorifiée sans avoir passé par la mort. Dans son temple purifié du sang de ses anciennes victimes et débarrassé des signes de la loi, la chair du Christ immortel, plus lumineuse que la nuée qui enveloppait jadis le tabernacle, eut invité les adorateurs en esprit et en vérité aux contemplations extatiques. Le reste du monde, instruit d'un si grand prodige, se fut tourné vers la terre sainte, et avec plus de foi, plus d'amour, plus d'enthousiasme qu'il ne crie aujourd'hui : Rome ! Rome ! Il eut crié : Jérusalem ! Jérusalem !

1. Jerusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, et lapidas eos qui ad te missi sunt, quoties volui congregare filios tuos quæmadmodum gallina congregat pullos suos sub alas, et noluisti ! (Matth., cap. XXIII, 37.)

Mais je rêve, Messieurs. Jérusalem ne devait pas vouloir; le Fils de Dieu ne devait pas être respecté. En le voyant, les conducteurs du peuple, jaloux de leur pouvoir ont dit : Voilà l'héritier, tuons-le et nous aurons son héritage! Et le peuple, mobile comme toujours, a rapidement passé de l'admiration enthousiaste aux basses colères, des cris de triomphe aux cris de mort.

Hélas! j'entends encore les douloureux impropères qui retentissaient ce matin sous les voûtes de ce temple.

« *Popule meus quid feci tibi aut in quo contristavi te ? Respondi mihi* : Mon peuple, mon peuple, que t'ai-je fait? En quoi t'ai-je contristé? Réponds-moi?

Est-ce parce que je t'ai tiré de la terre d'Égypte? Est-ce parce que, durant quarante ans, j'ai été ton conducteur dans le désert, que je t'ai nourri de la manne, que je t'ai introduit dans une terre fertile? Est-ce pour cela que tu as préparé une croix à ton Sauveur?

Qu'ai-je dû faire pour toi que je n'aie pas fait? Je t'ai planté comme la plus belle de mes vignes, et tu n'as eu pour moi qu'une amertume extrême.

Pour l'amour de toi j'ai frappé l'Égypte avec ses

premiers-nés ; toi, tu m'as livré à la mort après m'avoir flagellé.

Pour te tirer de la terre d'esclavage j'ai submergé Pharaon dans la mer Rouge ; toi, tu m'as livré aux princes des prêtres.

Je t'ai ouvert un passage à travers les flots ; toi, tu m'as ouvert le flanc avec une lance.

J'ai marché devant toi dans la colonne de nuée ; toi, tu m'as mené au prétoire de Pilate.

Je t'ai nourri de la manne pendant ton voyage au désert ; toi, tu m'as souffleté et roué de coups de verges.

Je t'ai abreuvé de l'eau du rocher pour te sauver de la mort ; toi, tu m'as abreuvé de fiel et de vinaigre.

Pour toi, j'ai exterminé les rois de Chanaan ; toi, tu as frappé ma tête royale avec un roseau.

Je t'ai donné le sceptre de la royauté ; toi, tu as couronné mon front d'épines.

J'ai employé ma sublime puissance à te faire grand ; toi, tu m'as pendu au gibet de la croix.

Mon peuple, mon peuple, que t'ai-je donc fait ? *Popule meus quid feci tibi ?* »

O doux Messie, vous n'avez fait qu'un acte de justice en venant revendiquer les droits de votre

Père, et vous promettiez l'amour à qui reconnaîtrait votre mission. Mais justice, amour, tout a été méprisé et vous êtes mort victime d'un crime aggravé par d'abominables cruautés. Que va faire le Maître de la vigne déshonorée par un si grand forfait?

Messieurs, la croix, qui demande pardon pour le genre humain, crie vengeance contre ceux qui l'ont dressée. Les Juifs, interrogés par le Sauveur, ont prononcé eux-mêmes leur sentence.—« Le Maître, ont-ils dit, fera périr misérablement les misérables qui ont tué son fils : *Malos male perdet.* »

Ce n'est point l'ambitieux désir des prêtres, des scribes, des pharisiens, des premiers du peuple qui sera satisfait; c'est le sinistre vœu du peuple qui s'accomplira. — « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, hurlait-il dans la cour du prétoire : *Sanguis ejus super nos et super filios nostros!* » — Hélas! c'est fait! Tout est désordre dans la vigne du Seigneur, après la mort de son Fils. Jérusalem est en proie aux factions, et les aventuriers, rompus à toutes les scélératesses, supplantent les féroces intrigants qui croyaient bénéficier de l'héritage de leur noble et sainte victime. Appelé par la révolte, l'étranger s'avance,

résolu à une impitoyable extermination. Aveugle exécuteur des décrets de Dieu, il étreint la ville sainte, escalade ses remparts, et consomme par d'immenses destructions et d'horribles massacres les ineffables cruautés qu'a enfantées le désespoir. C'est fait, le peuple élu est devenu un peuple réprouvé. Ses vainqueurs le dispersent, et cette fois c'est pour jamais. Nouveau Caïn, il va promener partout son inexterminable vie. C'est en vain qu'en passant il porte la main à son front maudit, il ne peut ni cacher, ni effacer la tache du sang divin qui le déshonore. Abhorré des peuples chrétiens et des infidèles eux-mêmes, il a traversé tous les âges, écrasé sous le poids des lois vengeresses qui lui rappelaient sans cesse son crime; et, bien qu'il soit devenu moins odieux à nos générations modernes, affadies par l'indifférence religieuse, il ne laisse pas que d'inspirer la défiance, comme s'il méditait encore quelque trahison et quelque forfait.

Son âpre cupidité a mis entre ses mains la richesse publique ; elle ne peut pas lui rendre l'honneur qu'il a perdu, ni refaire ses destinées. Un jour il put espérer qu'un empereur, ennemi du nom chrétien, lui rendrait son temple et ses au-

tels. Mais Dieu confondit par un prodige son sacrilège espoir. La terre indignée s'ouvrit et le feu qu'elle vomit dévora les travailleurs qui voulaient faire mentir les oracles. La parole du Christ est accomplie : du temple ruiné il ne reste plus pierre sur pierre. Il semble même que Dieu ait craint de donner à une Jérusalem transformée par le christianisme une importance qui contrarierait ses vengeances. La ville que les croisés vainqueurs avaient réédifiée est retombée aux mains de l'islamisme, qui protège ses tristes ruines pour que, de tous les points du monde, on puisse y venir lire l'exécution de cette sentence : *Malos male perdet.*

II

Le crime est châtié, mais la vigne du Seigneur n'a point péri. Les Juifs avaient dit : « Le maître louera la vigne à d'autres ouvriers qui lui rendront les fruits en son temps. » Voilà qui est fait encore. Dieu a pris dans la sève de son peuple répudié les ceps féconds d'où devait sortir une vigne nouvelle. Cette vigne, Messieurs, je vous en ai

raconté l'origine, décrit la nature, les propriétés, les notes caractéristiques : c'est la société extérieure et visible des rachetés, l'Église une, sainte, catholique et apostolique. Elle n'est point, comme l'ancienne, parquée dans une enceinte étroite et réservée. Le monde est le vaste territoire où elle croît sous la garde d'un nouveau sacerdoce. Les bataillons de l'armée angélique et les prières de ses saints la protègent mieux que n'était protégé le peuple élu. Constamment arrosée par le sang du Christ qui jaillit de son pressoir, elle en reçoit une immortelle vie et y mêle la sève généreuse de ses vertus. Personne ne peut la ravir au Maître qui l'a plantée, et qui vient y cueillir, en toute saison, des fruits de sainteté ; aucun crime ne prévaudra contre la parole qui lui a promis d'éternels destins. Église de mon Sauveur, vigne bien-aimée, c'est de toi que l'époux disait dans le Cantique des cantiques : « Ma vigne est toujours sous mes yeux. »

Toutefois, Messieurs, si l'Église est assurée de l'amour protecteur et des bénédictions de Dieu, il n'en est pas de même des pouvoirs et des nations qu'elle renferme dans son vaste sein. Considérée dans son ensemble, la nouvelle vigne du Seigneur

est indestructible, mais cela ne veut pas dire que les quartiers déshonorés où se renouvellera le crime des Juifs soient à l'abri des vengeances du ciel.

Le Christ a confié la culture de son Égliee à son sacerdoce ; et il est dans l'ordre que le sacerdoce soit aidé, dans sa divine mission, par tous les pouvoirs que Dieu appelle à l'insigne honneur de gouverner les peuples chrétiens.

Eux aussi doivent être les vignerons du Seigneur. Non pas que leurs attributions puissent se confondre avec les attributions du sacerdoce, mais leur action, concertée dans une juste mesure avec celle des ouvriers sacrés, peut donner à la vigne du Christ de prompts et merveilleux accroissements. Ils se diminuent et commencent à déchoir, dès qu'ils se désintéressent de la religieuse culture des sociétés chrétiennes confiées à leur conduite, alors même qu'ils sont résolus à laisser au sacerdoce une entière liberté d'action. Mais, combien plus, s'ils ouvrent leur cœur aux ambitions sacrilèges, et prétendent s'attribuer le gouvernement suprême de l'héritage du Fils de Dieu. Les serviteurs du Père de famille leur deviennent odieux, et, pour étouffer leurs justes réclamations,

ils ne reculent pas devant le crime de la persécution. Malheur à eux ! Leur sentence est écrite dans l'Évangile et dans l'histoire des misérables dont ils ne sont que les plagiaires : — *Malos male perdet.*

Vous venez de voir, Messieurs, que si Dieu laisse faire les persécuteurs, il ne se désaisit pas de son droit de vengeance. Le châtiment de la synagogue et du peuple juif est un châtiment typique, qui doit se reproduire partout où il y aura des vignerons infidèles. Les conspirations, les morts violentes et honteuses, les invasions barbares, les renversements de trône, les ruines d'empire ont cruellement et justement puni tous les pouvoirs dont la main profane s'est appesantie sur les travailleurs du Christ, sur les représentants de son autorité sainte, sur les revendicateurs de ses droits Je ne parle pas de ces empereurs payens, dont on ne pouvait espérer le concours dans la culture de l'Église. Mais, après eux, que sont devenus les princes qui, depuis Constantin, devaient payer de leur auguste protection la grâce de leur vocation chrétienne ? Pour quelques-uns, qui se sont honorés par un pieux concert de leur action avec l'action du sacerdoce, combien ont cédé à la funeste

ambition d'absorber en leur personne tous les pouvoirs? Dogmatisants ridicules, fauteurs de schisme et d'hérésie, bourreaux des patriarches, des évêques, des prêtres et des fidèles, ils ont détaché de la vigne du Christ les belles Églises d'Orient, autrefois si prospères, si glorieuses et si saintes. Mais aussi quelle terrible exécution de la sentence évangélique : — « Dieu fera périr misérablement ces misérables : *Malos male perdet !* » Souvent victimes de leurs mœurs dégradées, plus souvent des révolutions de palais, ils se sont amoindris de jour en jour par de tragiques successions. Les secours qu'ils ont mendiés à l'Occident n'ont pu prévenir la misérable fin de leur empire, aujourd'hui asservi par les mêmes infidèles qui achèvent l'exécution des vengeances divines contre l'ingrate Jérusalem.

Hélas, le sacerdoce ne sut pas toujours résister à ces usurpateurs de son pouvoir sacré. Plat serviteur de leurs caprices dogmatiques, il les suivit docilement sur les chemins de l'hérésie, quand il ne les y engagea pas lui-même, en subtilisant sur les vérités fondamentales du christianisme. C'est lui qui inventa ces pernicieuses erreurs qu'on peut appeler le meurtre intellectuel du Fils de Dieu.

Arianisme, Nestorianisme, Euthychianisme, autant de coups mortels portés au Verbe incarné, puisque ces hérésies aboutissent à la négation de sa divinité : par conséquent autant de crimes semblables à celui des Juifs déicides, autant d'appels aux justes vengeances du ciel. Voyez comme elles sévissent sur les sectes orientales ! Hébétées par une longue et impitoyable oppression, elles ne traînent plus qu'une vie mourante. Leur sacerdoce, ignorant et incapable de toute active et généreuse influence, ne semble plus se perpétuer que par un mouvement automatique. Sans considération, sans honneur, il porte écrit sur son front ces trois mots vengeurs : *Malos male perdet !*

Je pourrais, Messieurs, multiplier ces sinistres exemples, en parcourant l'histoire des nations chrétiennes ; mais il est temps de nous replier sur nous-mêmes, et de demander à notre parabole l'enseignement qui convient à cette portion choisie de la vigne du Seigneur où nous avons été plantés.

Un grave historien a dit de la France « qu'elle a été faite par les évêques. » — Ces vignerons du Christ ont si bien travaillé qu'ils ont formé une nation célèbre, entre toutes les nations chrétiennes, par les fruits de vie que le Père de famille en a

retirés, et par les services qu'il en a obtenus pour son Église. C'est de son origine, sans doute, qu'elle tient ce fort tempérament catholique qui, pendant de longs siècles, a si bien su résister aux envahissements de l'erreur, qu'elle n'a jamais pu, quoiqu'elle fit, devenir nationale. C'est à son origine qu'il faut attribuer ce religieux accord des pouvoirs spirituel et temporel qui, pour avoir été troublé quelquefois par des ambitions particulières, n'a pas laissé que d'être une habitude longtemps propice à la solidité de nos institutions et aux progrès de notre civilisation, non moins qu'au maintien de la foi et au développement de la vie chrétienne.

Nos pères aimaient à récapituler les grands faits religieux qu'ils appelaient : « Les gestes de Dieu par les Francs : *Gesta Dei per Francos ;* » et, entre tous, la robuste protection dont ils ont entouré le Saint-Siège, après avoir assuré son prestige extérieur et son indépendance par la création du pouvoir temporel de la papauté. A ce chapitre des « gestes de Dieu par les Francs, » on peut ajouter le chapitre des « gestes de Dieu pour les Francs : » c'est-à-dire, la récapitulation des singulières bénédictions qui ont multiplié nos gloires

nationales, et des prodiges qui, plus d'une fois, nous ont sauvé d'une ruine imminente.

A ces bénédictions, à ces prodiges se sont mêlées, parfois, de sévères leçons de la justice divine. Un roi superbe, pour avoir souffleté le chef de l'Église par la main de son ambassadeur, mérita de ne laisser après lui qu'une mémoire exécrée, et d'étouffer dans les entrailles de ses trois vigoureux fils la branche directe des Capétiens. Un autre, que les hommes ont appelé sage, pour avoir favorisé le grand schisme d'Occident, prépara les lugubres événements qui eussent fait de la France une province anglaise, si la justice divine n'eut suspendu ses coups, pour laisser à une fille des champs, virginale personnification de la miséricorde, le temps de nous sauver.

Sauver la France! Voilà, Messieurs, le grand geste de Dieu dans notre histoire. Les œuvres de sa justice semblent n'y apparaître qu'à titre d'avertissement; c'est toujours la miséricorde qui a le dernier mot. Il nous le fit bien voir, lorsqu'il nous préserva, contre toute espérance, de la flétrissure d'une domination protestante si fatale à la religion de l'Allemagne et de l'Angleterre. Rien ne rappelle mieux la tendre sollicitude du divin Père de

famille, à l'égard de son peuple élu, que l'ensemble de notre vie nationale. Nous ne sommes point, comme la nation juive, toute la vigne du Seigneur; mais, dans la nouvelle et immense vigne qu'il a plantée par les mains de son Fils et qui couvre aujourd'hui l'univers, nous pouvons nous flatter d'être une portion de choix, un quartier de bénédictions.

Merveilleuse, mais, en même temps, fatale ressemblance! Voilà que nous sommes à la veille de voir se renouveler chez nous le crime de l'ingrate Jérusalem. Des sociétés ténébreuses s'agitent depuis plus d'un siècle dans les entrailles de la nation très chrétienne, préparant ce qu'elles appellent l'avènement au pouvoir de la démocratie. Si elles ne se proposaient qu'un but politique, je n'aurais point à m'en occuper ici, car la chaire sacrée n'est pas une tribune où se doivent traiter les questions profanes; mais personne d'entre nous n'ignore l'infernale conspiration qui menace les plus chers intérêts des âmes et peut faire de nous, si elle réussit, une nation réprouvée.

Mort au Christ! tel est le cri de ralliement de toutes les sectes révolutionnaires. N'ayant pu se maintenir au sommet de notre société qu'elles

avaient escaladé, dans un premier effort, à travers les flots de sang, elles sont parvenues, cependant, à déposséder le Fils de Dieu du pouvoir public qu'il avait acquis sur nous, par la pénétration près de dix fois séculaire de sa doctrine et de sa loi dans nos institutions. La complète sécularisation, je pourrais presque dire l'athéisme officiel, du gouvernement et des lois fut leur premier triomphe. Triomphe incomplet, dont notre robuste tempérament chrétien, aidé des quelques libertés que les événements nous ont permis de moissonner, a retardé, pendant près d'un siècle, le suprême aboutissement ; triomphe funeste cependant, puisqu'il a énervé nos forces religieuses, et permis aux sectaires d'avancer sourdement leur œuvre de destruction.

Où en sont-ils aujourd'hui ? A la veille d'une exécution définitive. Grisés par le pouvoir, que nos infortunes et notre sottise ont mis entre leurs mains, ils ne cachent plus leurs sacrilèges desseins. Sous les hypocrites réticences des temporisateurs, on peut lire cet encouragement que se donnent entre eux les impatients :— « Le Christ est l'héritier, tuons-le, son héritage sera à nous. » — Ils ont diaboliquement raison. Une France qui

cessera d'être chrétienne, avec sa légèreté et ses ardentes passions, ne manquera pas de devenir bientôt le peuple avili qu'ils comptent exploiter.

Donc, plus de Christ dans l'État! plus de Christ dans la loi! c'est déjà fait. Plus de Christ dans l'école! c'est déjà commencé. Son image vénérée vient d'être brutalement arrachée par des mains impies des murailles, où elle semblait dire : « Laissez venir à moi les petits enfants »; bientôt, de par la loi, l'enfant n'entendra plus parler de lui; ceux qui s'obstineront à lui rappeler son nom, son amour et ses bienfaits, seront en butte à de telles vexations, qu'il leur faudra peut-être renoncer à leur religieuse mission. Après cela, ce sera : plus de Christ dans les temples profanés! plus de Christ dans la famille! plus de Christ à la naissance! plus de Christ à la mort! Le crime sera consommé, la portion choisie de la vigne du Seigneur aura passé tout entière aux mains de l'impiété triomphante.

Quels sentiments vous agitent, Messieurs, devant cette perspective? — Vous n'êtes point, vous, de ces conservateurs abjects qui laissent aller les événements et s'imaginent que tout est sauvé s'ils ont pu préserver d'une criminelle atteinte leur caisse

et leur ventre. — Et après ? — Vous croyez d'une foi ferme qu'il n'y a de salut pour nous que dans le Christ qui aime les Francs. — Et après ? — Vous sentez profondément la blessure faite à notre honneur national par la déchristianisation projetée de notre cher pays. — Et après ? — Vous vous indignez, vous en appelez à la justice de Dieu et vous comptez sur l'exécution de cette sentence évangélique : *Malos male perdet.* — Et après ? — Vous invoquez les souvenirs de notre histoire, et vous pensez que Dieu saura intervenir à temps pour nous sauver des désastres religieux dont nous menace l'impiété. — Et après ? — Oui, après ? — Car, dans tout cela, je ne vois que des actes platoniques qui n'aboutissent à rien. Quand Dieu aura fait justice des Balthasars de la démocratie antichrétienne, ne serait-ce qu'en les livrant les uns aux autres pour qu'ils se dévorent, serons-nous bien avancés, s'ils ont perverti l'esprit public au point de nous envelopper tous dans la sentence qui les condamne ? Rappelez-vous ce que je vous disais tout-à-l'heure. Dieu ne nous a point promis, comme à son Église, d'éternels destins. Un quartier de sa vigne peut périr, le monde est assez grand pour qu'il puisse y trouver des compensations. La France infidèle,

aussi bien que les autres nations de l'Europe, peut voir s'accomplir la terrible menace que l'exilé de Pathmos faisait entendre à l'une des église d'Asie : « *Movebo candelabrum*[1], j'emporterai ma lumière. » Le Christ fera luire sa doctrine et sa loi sous d'autres cieux, et ceux qui l'auront répudié retomberont dans les ténèbres de la barbarie.

« *Absit ! Absit !* Qu'il n'en soit pas ainsi, » direz-vous avec les juifs de l'Evangile[2]. Eh bien faites donc ce qu'il faut pour cela. Que cette devise : « *Non est in alio aliquo salus* : Il n'y a de salut que dans le Christ », soit, écrite non seulement dans votre foi, mais dans vos actions.

Priez, comme doivent prier des chrétiens convaincus que la gloire de Dieu et de son Christ est le plus cher de tous les intérêts. Demandez pour les ennemis de votre vie religieuse, non pas des châtiments, mais une lumière qui les éclaire, si c'est possible encore, sur l'injustice de leurs desseins et de leurs agissements et sur le triste sort qu'ils se préparent, en conspirant contre celui dont la justice est d'autant plus sûre et plus impitoyable,

1. Apoc., cap. II, 5.
2. Luc., cap. XX, 16.

que sa bonté a été plus généreuse et plus longanime. Demandez pour vous, pour vos familles, pour vos amis, le courage de tenir tête à l'ennemi et de contrecarrer, par tous les moyens légitimes, ses entreprises dévastatrices.

Faites prier votre vie; mortifiez vos passions, supprimez vos plaisirs; ne donnez pas à l'Eglise étonnée le ridicule spectacle d'un peuple qui s'amuse, en se lamentant sur les malheurs du temps et les périls de l'avenir. Si vous croyez sincèrement qu'il n'y a de salut pour votre pays que dans le Christ, montrez-le, en travaillant mieux que vous ne le faites à votre propre salut.

Si vous savez parler, parlez; si vous savez écrire, écrivez; mais surtout agissez. Faites taire les querelles et les ambitions de parti, pour vous fondre dans une commune action, afin de faire arriver des hommes qui représentent franchement les intérêts catholiques dont il faut assurer le triomphe. Contre cette presse qui se met à la portée de la petite bourse du peuple, pour le démoraliser, créez une presse qui se donne, pour l'éclairer et lui faire comprendre ses véritables intérêts. En présence des écoles sans Dieu, fondez des écoles chrétiennes; dussiez-vous vous imposer pour cela des sacrifices

durs à votre bien-être. Protégez efficacement vos enfants contre cette propagande anti-chrétienne qui sait s'introduire, en rampant, jusqu'à vos foyers domestiques. Agitez-vous, unissez-vous, multipliez-vous, dépensez-vous. Si les événements trahissent vos généreux efforts, vous pourrez dire alors : — « L'heure est à Dieu ; qu'il se lève, et qu'il ait raison lui-même de ses ennemis : *Exurgat Deus, et dissipentur inimici ejus.* »

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni quos prætioso sanguine redemisti.

MESSIEURS,

Par ces paroles de votre cantique d'actions de grâces, vous demandez au sang de Jésus-Christ de vous secourir et de vous protéger. Ce n'est pas à la croix que s'adresse aujourd'hui votre pieuse invocation, mais au sacrement d'amour qui vient de faire passer dans vos âmes le fleuve entier de la rédemption.

Je vous ai parlé des profondeurs sacrées de ce mystère. Sa vertu pénètre l'âme humaine jusqu'en ses replis les plus cachés; elle purifie, elle pré-

serve, elle stimule et accroît notre puissance pour le bien, elle nous configure au Christ rédempteur. En ce moment, vous êtes mieux disposés que jamais à comprendre et à goûter ce sublime enseignement; car c'est par l'Eucharistie que le sacrifice du Sauveur atteint son efficacité suprême. Non seulement sa vertu nous y est appliquée, comme dans les autres sacrements, mais la divine victime nous y est incorporée.

Dans la communion, qui consommait les sacrifices de l'ancienne loi, l'hostie était partagée entre le prêtre et le peuple; l'hostie de la loi nouvelle se livre tout entière à chaque communiant. La communion antique ne donnait qu'une chair morte et sans vertu; la communion nouvelle nous donne une chair vivante, où coule le précieux sang qui a racheté le genre humain.

Ce sang est en vous, Messieurs, invoquez-le. Dites-lui avec toute la ferveur de votre âme : « O sang propice, sang régénérateur, nous avons besoin de toi, en ces tristes jours, pleins de menaces pour notre foi, notre vertu, notre religion, notre vie; viens à notre secours : *Famulis tuis subveni.* »

Lumineuse rosée, pénétrée des splendeurs du

Verbe incarné, descends sur les yeux de notre intelligence ; fais-nous voir clair à travers la sombre nuée d'erreurs et de préjugés qui égare les pas de tant de chrétiens ; montre-nous le droit chemin de la vérité ; préserve-nous des tentations de la fausse science et de tout compromis avec l'esprit du siècle ; donne-nous, dans une foi pure, une conviction si ferme que les triomphes de l'impiété ne puissent jamais nous ébranler, et que nous soyons prêts à mourir, s'il le faut, plutôt que de sacrifier une seule de nos croyances.

Sang du Christ, purifie-nous. Tu as lavé nos péchés, va jusqu'à leur racine maudite, et noie dans tes flots sacrés les convoitises que sollicite le monde par ses honneurs, ses richesses et ses plaisirs. Tu nous a rendu l'indispensable justice sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu, prépare nos âmes à la sainteté, en y étouffant les germes de nos vices. Là où s'épanouissaient les funestes habitudes d'orgueil, d'ambition, d'indépendance, de cupidité, de mollesse, de sensualité qui donnaient aux mondains le droit de suspecter notre foi, fais fleurir les saintes habitudes d'humilité, de modestie, de soumission, de désintéressement, de mortification, de chasteté. Mets notre vie d'accord avec nos croyan-

ces, afin que nous puissions opposer aux excitations impudentes du vice l'énergique et salutaire provocation de nos bons exemples.

Sang du Christ, fortifie-nous. La sainteté doit être le prix de nos combats; mais nous sommes si faibles, que le moindre effort nous épuiserait si nous n'étions soutenus par ta divine vertu. Les athlètes, avant d'entrer dans l'arène, oignaient leurs membres d'huile et de vin pour les assouplir et les rendre plus robustes. Notre huile, notre vin, c'est toi, sang du Sauveur. Pendant que nous te possédons, inonde notre âme, affermis ses puissances; donne-lui, non seulement la solidité de la résistance, mais l'audace de l'attaque. Qu'elle ne se contente pas de repousser les assauts de ses passions, mais qu'elle les poursuive jusqu'en ces mystérieux replis de notre nature où elles se réfugient, après une première défaite, en attendant l'heure du réveil, et qu'elle les y écrase par de généreux sacrifices.

En nous fortifiant contre l'ennemi du dedans, fortifie-nous contre l'ennemi du dehors. Il a publiquement déclaré la guerre à tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ, et il a décidé, en attendant mieux, de troubler leur vie par des vexations bru-

tales ou raffinées. Il chasse de leurs demeures des citoyens sans défense au mépris de la liberté qui les protège. Son infernale malice sait créer des situations perplexes, qui obligent à choisir entre une soumission réprouvée par la conscience et le sacrifice d'une carrière honorée par de loyaux services. Gloire à ceux qui n'ont pas craint de lui répondre par le noble refus de leur complicité, et d'affronter, pour obéir à leur conscience, les incertitudes de l'avenir. Sang du Christ, donne-nous la force d'être de ceux-là. Arme-nous de courage, pour protester pacifiquement, mais énergiquement, contre ceux qui substituent la force au droit, et pour flétrir toute atteinte à la religion, à la justice et à la liberté, par ce cri de l'austère et inflexible Jean-Baptiste : « *Non licet :* cela n'est pas permis[1]. »

Sang du Christ, adore en nous. Comme cette fumée sombre que le prophète voyait sortir du puits de l'abîme, les blasphèmes se condensent et montent vers le ciel pour insulter à la majesté du Très-Haut : blasphèmes de la plume et de la parole, du forum et de la rue, des repus et des affamés. Quel

1. Matth., cap. XIV, 4.

souffle assez puissant pourra dissiper cette nuée obscure et infecte qui cache aux yeux du peuple les clartés du ciel? Quels hommages assez augustes pourront compenser l'outrage dont souffre la gloire de Dieu! Hélas! nos infimes prières ne suffisent pas à une si grande tâche. Encore, si nous étions des saints! Mais le souvenir de nos péchés, à peine effacés, ne nous laisse aucun espoir d'égaler la réparation à l'offense. Viens à notre aide, ô doux Sauveur! Pendant que tu nous possèdes, adore en nous par ton précieux sang. Unis à nos impuissants hommages les humbles et profonds respects de ta douloureuse passion, et fais sortir de nos cœurs, honorés de ta présence, plus de gloire pour ton divin Père qu'il n'y a d'outrages dans tous les blasphèmes de l'impiété.

Sang du Christ, intercède en nous. Tes flots propices ont apaisé la colère du ciel, et nous ont obtenu la grâce du pardon d'où découlent toutes les grâces. Depuis qu'ils ont été recueillis dans une chair glorifiée, ils n'ont point perdu leur divine vertu; car « le Sauveur vit toujours pour intercéder en notre faveur : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis*[1]. » Parle donc dans tes

1. Hebr., cap. VII, 25.

veines sacrées, ô sang miséricordieux! Renforce de ta toute-puissance les prières que notre âme émue et reconnaissante adresse au ciel, en ce moment béni de la communion. Demande à Dieu pardon pour tous ceux qui l'offensent, repousse son bras vengeur, et sois si éloquent qu'il daigne nous épargner les terribles châtiments que nous avons mérités : impies, par nos audaces, chrétiens, par nos lâchetés. Si le pardon nous est refusé, demande pour tous ceux qui croient le courage de traverser, sans peur et sans reproches, l'orage de la tribulation, et d'en sortir affermis dans la foi et plus dispos aux œuvres de la perfection chrétienne.

Sang du Christ, magnifique largesse de l'amour dévoué, tourmente nos cœurs chrétiens du besoin d'aimer et de servir les grandes et saintes causes en péril. Allume en nous le feu sacré du dévouement, et pousse-nous à ces libéralités fécondes de temps, de travaux, de fatigues, d'aumônes, de services qui consolent l'Église persécutée dans ses membres choisis, qui préservent l'enfance et la jeunesse de la corruption d'esprit et de cœur que produirait l'éducation sans Dieu, rêvée par les sectaires, qui sauvent notre cher pays de la honte,

des désastres, de la ruine dont serait châtiée son irréligion, si la révolution triomphante parvenait à la déchristianiser.

Sang du Christ! sang du véritable agneau de Dieu, marque-nous. Avant le passage de l'ange exterminateur chargé de moissonner tous les premiers-nés des Égyptiens, Moïse enjoignit au peuple de Dieu de recueillir le sang de l'agneau pascal, et d'en teindre le seuil de leurs demeures, pour les préserver de la visite du sinistre exécuteur des vengeances divines. Les Hébreux obéirent, et l'ange respecta le sang de l'agneau. Plus respectable est le sang de l'agneau divin, plus énergique sa vertu, pour écarter les flèches ardentes et les vases de mort dont la colère du ciel est armée contre nos péchés. Les Juifs ont dit du Christ, en le condamnant à mort : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! » Leur vœu sacrilège s'est accompli. Ouvriers de mort, ils ont reçu la mort du sang qu'ils ont répandu. Mais, pour nous, le sang du Christ c'est la vie, car nous ne l'invoquons que pour le glorifier. Qu'il soit donc sur nous et sur nos enfants : « *Sanguis ejus super nos et super filios nostros.* » Sang du Christ, marque nos âmes, nos corps, nos familles, nos demeures,

nos biens, et quel que soit l'ange exterminateur que Dieu envoie pour châtier les crimes qui ont réveillé sa justice, dis-lui : « Passe! passe! Il n'y a ici que des enfants de Dieu; il faut en laisser pour régénérer le monde. »

O Sauveur adoré! hôte miséricordieux et bienfaisant de nos âmes chrétiennes, nous n'avons plus d'espoir qu'en toi. « Viens, nous t'en conjurons, viens au secours des pauvres petits serviteurs que tu as rachetés par ton précieux sang : *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos prætioso sanguine redemisti.* »

Messieurs, nous venons de traverser une année honteuse, je ne sais quoi me dit que nous entrons dans une année terrible. L'année honteuse n'a point éclairci vos rangs. Vous êtes venus plus nombreux que jamais aux religieux rendez-vous de cette station. J'espère que l'année terrible vous respectera tous, si vous êtes fidèles aux grâces de cette communion. Gardez dans vos cœurs, emportez dans vos foyers domestiques la toute-puissante vertu du sang de Jésus-Christ. Illuminés, purifiés, fortifiés, divinisés dans vos adorations et vos prières par ce sang adorable, pleins de l'amour dont il est la sublime manifestation et l'inépuisable

source, protégés par son invisible empreinte contre les vengeances du ciel, vous pouvez traverser sans crainte tous les événements. J'ai la confiance de vous retrouver sous les voûtes de ce temple, en présence de cet autel et de ce tabernacle, et nous chanterons ensemble ce cantique de l'Apocalypse : « Ceux qui sont revêtus des blanches robes de la grâce qui sont-ils et d'où viennent-ils ? Ils viennent de traverser la grande tribulation. Ce sont ceux qui ont lavé et blanchi leurs robes dans le sang de l'agneau. Ce sont ceux qui ont vaincu le dragon à cause du sang de l'agneau. Salut à l'agneau! Bénédiction, gloire, sagesse, action de grâces, honneur, puissance, force, à notre Dieu dans les siècles des siècles! Amen! Alleluia[1]! »

1. Illi qui amicti sunt stolis albis, qui sunt? et unde venerunt? — Hi sunt qui venerunt de tribulatione magna, et laverunt stolas suas et dealbaverunt in sanguine Agni. — Et ipsi vicerunt draconem propter sanguinem Agni. — Benedictio, et claritas, et sapientia, et gratiarum actio, honor, et virtus, et fortitudo Deo nostro in sæcula sæculorum. Amen. (Cap. VII, 12, 13, 14; cap. XII, 11.)

SEMAINE SAINTE. — 1882

NOS

DEVOIRS ENVERS L'ÉGLISE

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION

LA MATERNITÉ DE L'ÉGLISE

MESSIEURS,

L'origine divine du pouvoir de l'Église, son admirable constitution, les actes souverains de son gouvernement, son incontestable prééminence sur tous les pouvoirs humains nous la montrent sous un aspect grandiose qui commande notre vénération: C'est une reine. Elle éclipse toutes les majestés de la terre ; cependant elle n'a point l'air fier et hautain de ceux qui exercent ici-bas l'autorité suprême, et, bien loin de nous demander les respects tremblants et les serviles humilia-

tions qui s'agitent autour des trônes, on dirait qu'elle veut nous faire oublier sa royale grandeur, pour que nous ne songions qu'à son amour maternel.

L'apôtre saint Paul nous la représente comme l'épouse du Christ. « Hommes, dit-il, aimez vos épouses comme le Christ a aimé son Église, jusqu'à se sacrifier pour elle ; voulant avoir en cette glorieuse Église, sans tache ni ride, ni rien de ce qui pourrait ternir sa beauté, une épouse sainte et immaculée[1]. » A ce titre, Messieurs, l'Église est la mère visible de la famille chrétienne dont Jésus-Christ est le chef invisible. C'est sous cet aspect que je veux vous faire envisager son autorité; c'est de cette autorité maternelle que je veux déduire, pendant le cours de cette retraite, vos devoirs envers l'Église.

L'Église nous enfante à la vie chrétienne, l'Église fait l'éducation de notre vie chrétienne, l'Église protège avec une maternelle sollicitude

1. Viri diligite uxores vestras, sicut et Christus dilexit Ecclesiam et seipsum tradidit pro ea... Ut exhiberet sibi gloriosam Ecclesiam, non habentem maculam, aut rugam, aut aliquid hujusmodi, sed ut sit sancta et immaculata. (Ephes., cap. v, 25, 27.)

notre vie chrétienne ; voilà les pensées que nous allons méditer aujourd'hui.

I

Lorsque Dieu créa nos premiers parents, il mit en eux le germe des innombrables générations qui devaient jaillir de leur sein, et, pour en assurer la fécondité, il le pénétra de la toute-puissante parole qui venait de faire éclore les merveilles du monde : « Croissez, dit-il, multipliez-vous et remplissez la terre : *Crescite, multiplicamini et replete terram*[1]. » C'est à la vertu de cette parole que nous devons la vie ; le jour où elle cessera d'opérer, l'humanité sera condamnée à s'éteindre.

Un fait analogue à celui des premiers jours s'est produit, dans un ordre plus élevé, aux origines de l'Église. Le même Verbe, par qui toutes choses ont été faites, a mis en elle et fécondé le germe des générations chrétiennes qu'elle devait enfanter. Et comme ce n'était point un acte charnel

1. Gen., cap. I, 28.

qu'il pénétrait de sa vertu, il l'a enveloppé d'une forme nouvelle, appropriée à l'acte intellectuel dont il voulait stimuler et perpétuer la force génératrice : « Allez, dit-il, enseignez et baptisez les nations... qui croira et sera baptisé sera sauvé : *Euntes docete omnes gentes, baptizantes eos*[1]... *Qui crediderit et baptizatus fuerit, salvus erit*[2]. »

Chrétiens, nous sommes les enfants de cette parole. Il est bien d'être reconnaissants à l'amour miséricordieux de Celui qui l'a prononcée, mais notre reconnaissance ne doit point oublier le fidèle et auguste ministère de celle qui l'a reçue, et qui, depuis plus de dix-huit siècles, en développe dans son sein l'inépuisable fécondité.

Là où l'Église n'a point enseignée et baptisé la vie surnaturelle est absente ; les peuples, selon l'énergique expression de l'Écriture, « demeurent assis dans des ombres de mort : *In tenebris et in umbra mortis sedent*[3]. »

Habitués aux enfantements pacifiques de l'Église, fruits de l'un de ces enfantements, nous

1. Matth., cap. XVIII, 19.
2. Marc., cap. XVI, 16.
3. Luc., cap. I, 79.

ne songeons pas assez à l'héroïque mérite de la maternité spirituelle qui a fait de nous un peuple chrétien.

Épousée par un Dieu immolé pour le salut des pécheurs, l'Église, au jour de ses mystérieuses noces, comprit qu'elle devait ressembler à son sanglant époux, et qu'elle ne pouvait donner la vie aux enfants de la rédemption, sans être saisie par la loi terrible que la justice divine a ajoutée aux lois primordiales de la génération. « Tu enfanteras dans la douleur[1]. » Voilà ce que murmurait le Christ martyrisé à l'oreille de la nouvelle mère des vivants, après lui avoir solennellement promis une perpétuelle fécondité.

L'histoire témoigne de l'accomplissement de cette lugubre prophétie. A travers les annales des peuples chrétiens, remontez jusqu'à leurs origines, vous verrez qu'il n'en est pas un seul qui ne soit le fruit d'un douloureux enfantement. Les premiers apôtres des nations ont presque tous scellé de leur sang la parole féconde qui multipliait les enfants de la lumière et de la grâce : et j'entends par là, non seulement les compagnons du

1. In dolore paries filios. (Genes., cap. III, 16.)

Sauveur, héritiers directs de ses promesses et de sa toute puissante vertu, mais tous les hommes héroïques qui leur ont succédé dans les périlleux labeurs de l'apostolat. Autour du Calvaire, où furent fondées les premières Églises, des douleurs et du sang ; à Rome, centre vivant de la foi chrétienne, des douleurs et du sang ; dans toutes les contrées du monde où a retenti la bonne nouvelle, où a coulé l'eau sainte du baptême, des douleurs et du sang. Ces faits sont trop connus, Messieurs, pour que je les détaille. Rappelons-nous, seulement, qu'avant d'être la France de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, notre Gaule avait entendu, mêlé à la prédication de ses apôtres, le doux gémissement de ses martyrs. Ce gémissement nous arrive encore, de temps à autre, des plages lointaines où nos missionnaires évangélisent les infidèles. Il nous rappelle le sanglant mystère de notre berceau et la part que l'Église a prise, partout, aux souffrances de la rédemption, pour donner à son époux immolé des enfants de salut.

Cette douloureuse maternité de l'Église crée, entre elle et nous, des liens si forts qu'on ne peut les rompre que par les plus exécrables violences. Semblable aux mères qui ont beaucoup souffert

pour enfanter, l'Église aime les peuples, qui ont reçu la vie chrétienne de son fécond ministère, en proportion de ce qu'ils lui ont coûté. Elle admire en eux la force héroïque que Dieu lui a donnée, pour braver les persécutions et endurer tous les maux, afin d'être mère ; elle les couve, en quelque sorte, de ses tendres regards, elle les étreint, elle ne veut pas en être séparée ; et les peuples eux-mêmes, se souvenant qu'ils sont les enfants de ses douleurs et de son sang, ne peuvent se défendre de lui demeurer attachés. On peut égarer leur esprit par des calomnies audacieuses et des blasphèmes impunis, mais, pour déraciner de leur cœur ce reste d'amour filial qui, dans l'ordre de la grâce aussi bien que dans l'ordre de la nature, relie toujours les enfants à leur mère, il faut recourir aux persécutions meurtrières qui font disparaître l'Église. Et encore arrive-t-il que la persécution ne produit qu'une absence momentanée, et ne fait que préparer une race nouvelle, plus saine, plus fidèle, plus aimée, plus intimement liée à sa mère par les souvenirs sacrés de la douleur et du sang.

Sainte épouse du Christ, mère des chrétiens, Église de mon Dieu, tu as plus d'une fois pleuré, depuis tes premiers enfantements, les tristes et

éclatantes défections des peuples auxquels tu avais donné la vie ; mais, il te reste encore assez d'enfants pour consoler ton amour maternel ; et l'effort enragé de ceux qui veulent te les ravir, en leur prouvant la solidité des attaches que tes souffrances ont affermies, leur donne à entendre qu'ils auraient tort de compter sur la réalisation stable de leurs rêves impies. Ils prétendent enfanter, dans la joie de leurs convoitises satisfaites, une nouvelle humanité. Ce n'est pas ainsi qu'on enfante. Dans tous les ordres, la loi de la génération demande des douleurs à ceux qui engendrent : *in dolore paries*, et quelquefois du sang. Et parce qu'ils sont avares de ces deux choses, ces modernes générateurs des sociétés humaines, on peut leur promettre un honteux et formidable avortement.

Attendons l'heure de la Providence, Messieurs, et attachons-nous, de plus en plus, à la mère douloureuse qui nous a engendrés à la vie chrétienne. Le bienfait que nous tenons de sa fécondité bénie doit nous être infiniment plus précieux que celui qui nous vient de nos mères selon la nature, car il surpasse tous les dons que la magnificence de Dieu a confiés à ses créatures pour les transmettre. Assurément, c'est un grand bien que la vie de la

chair qui nous introduit en ce monde, mais, puisé à des sources corrompues par le péché, combien il est fragile et peu durable ! Si fortement que nous y soyons attachés, si longtemps que nous le gardions, à travers les carrières tourmentées qu'il nous ouvre ici-bas, il faudra bien qu'un jour nous en soyons dépossédés. La vie que nous donne l'Église, descendue des sources pures de l'éternité, est dans nos âmes un écoulement de la vie même de Dieu. Elle nous incorpore au Christ rédempteur, et soumet notre essence et nos puissances à la bienfaisante action de la grâce dont il est l'universel principe. Elle sanctifie tout en nous : notre esprit auquel elle communique la sainte habitude de la foi, notre cœur dont elle dirige les désirs et les affections vers le souverain bien, nos passions qu'elle discipline et prépare à des services honorables, qui donneront, un jour, à nos convictions religieuses plus de fermeté et de force communicative, à notre amour plus d'ardeur dans le dévouement et le sacrifice, notre chair qu'elle travaille mystérieusement et dont elle marque tous les éléments pour la grande et joyeuse fête de la résurrection. Cette vie, aucune puissance du dehors ne peut nous la ravir. Si nous la perdons c'est que nous le voulons

bien ; et, lorsque nous l'avons perdue, il nous suffit de la redemander à l'Église pour la recouvrer. Heureux qui la possède, heureux qui la conserve au milieu des tentations et des luttes de ce monde! Quand la vie mortelle que nous avons reçue de la génération naturelle sera dissoute, elle s'épanouira dans l'éternelle gloire et l'éternelle béatitude des cieux.

Voilà, Messieurs, le précieux et immense bienfait de l'Église. N'avons-nous pas mille fois raison de l'appeler notre sainte mère l'Église : *Sancta mater Ecclesia*. Mais continuez d'être attentifs ; je veux justifier par d'autres considérations cette appellation si bien méritée.

II

Par notre naissance selon la nature nous sommes munis d'aptitudes et de forces que l'éducation doit développer et ordonner ; il en est de même de notre naissance selon la grâce.

La mère du genre humain, lorsqu'elle eût enfanté son premier-né, le prit entre ses bras et le

montrant au ciel poussa ce cri joyeux que répètent après elle toutes les mères : « *Possedi hominem per Deum*[1], j'ai possédé un homme par Dieu. » L'Église, après nous avoir engendré par le baptême à la vie chrétienne s'écrie : « *Possedi animam per Deum* : j'ai possédé une âme par Dieu. » En effet, toute âme régénérée, fruit de sa fécondité bénie, lui appartient, et, jusqu'au moment où l'éternité doit la saisir, l'Eglise fait valoir sur elle les droits de sa maternité spirituelle.

C'est par l'éducation qu'elle commence : éducation de notre esprit, de notre cœur, de notre volonté. Je n'entrerai point ici dans le détail de cette éducation. Souvenez-vous, je vous prie, de ce que vous avez entendu récemment, lorsque j'ai traité la question du gouvernement des âmes. Je vous ai montré l'Église répondant à notre désir naturel de connaître par la solution claire et précise des questions fondamentales qui intéressent le plus notre existence ; à l'habitude de la foi que nous avons reçue de notre naissance spirituelle, par l'enseignement infaillible des vérités supérieures que la sagesse divine a fait descendre des cieux ; à

1. Gen., cap. IV, 1.

l'inclination native et aux premiers mouvements de notre cœur, par la révélation du souverain bien qui nous appelle et promet de satisfaire éternellement nos plus pures, nos plus profondes, nos plus ardentes affections ; à notre besoin d'être conduits, sur le chemin difficile et périlleux qui aboutit à notre dernier terme, par la promulgation et l'interprétation de la loi de Dieu à laquelle s'ajoutent les prescriptions d'une législation pleine de sagesse et de mesure ; aux infirmités et aux défaillances de notre nature, par l'émulation des grands exemples de ceux dont elle a couronné la sainteté [1].

Cette double action doctrinale et législative commence à l'heure où notre âme s'éveille et prend conscience d'elle-même. L'amour de l'Église s'y trahit, non-seulement par ses nobles et bienveillantes intentions, mais par des condescendances et des délicatesses qu'on ne rencontre que dans le cœur des mères.

La mère se fait petite avec son enfant : elle rampe à ses pieds pour lui apprendre à marcher ; elle bégaie pour lui apprendre à parler. Ainsi fait

1. Cf. *Exposition du dogme catholique*, cinquante-septième conférence : *Le gouvernement des âmes.*

l'Église : elle abaisse au niveau des plus petites intelligences sa sublime science des choses divines ; elle transforme la plus haute théologie en catéchisme. Par des formules simples, qu'elle explique avec une infatigable patience, elle grave les vérités de la foi et les préceptes divins dans les jeunes âmes qui commencent à penser et à vouloir. Elle leur apprend à appeler Dieu : mon Père, et à se mouvoir, par de courtes et touchantes prières, vers les sphères célestes où doit se consommer dans la gloire la vie qu'elles ont commencée dans la grâce.

La mère étudie avec une patiente attention et une tendre sollicitude le progrès des forces dans la vie de son enfant, lui demandant chaque jour un peu plus, sans jamais surcharger sa faiblesse. Ainsi fait l'Église : elle tient compte de l'ignorance et de l'inadvertance du jeune âge, et ne le saisit que petit à petit des obligations qui engagent la conscience ; elle ne lui montre qu'en temps opportun et progressivement les différentes étapes du devoir ; elle ne l'éclaire sur les exigences et les égarements de l'instinct que lorsqu'ils sont visibles aux yeux de la raison, et ne lui demande des actes graves que dans la proportion où s'accroît en lui,

avec la connaissance et l'amour de Dieu, le sentiment de sa responsabilité ; elle le laisse tout à la joie d'être sauvé et sanctifié par la croix, et ne lui parle de la part qu'il doit prendre pratiquement à ce douloureux mystère que lorsqu'il est capable d'en porter le fardeau.

La mère rappelle souvent à son enfant les hauts faits, les vertus et les mérites de ceux qui ont honoré la famille. Ainsi fait l'Église ; de bonne heure, elle nous édifie par le récit de la vie de Celui qui fut le saint par excellence et de ceux qui ont imité sa sainteté ; elle grave leurs noms bénis dans notre jeune mémoire ; elle met sous nos yeux d'enfants leurs pieuses images, les symboles de leurs vertus et les représentations de leurs grandes actions ; elle nous invite à marcher, ne serait-ce que de loin, sur leurs traces ; elle excite nos ardeurs naissantes en nous promettant de partager un jour leur gloire et leur félicité.

Doux mystère de l'éducation chrétienne ! Vous n'en avez pas perdu le souvenir, Messieurs. C'est lui qui soutient ceux d'entre vous dont la foi et l'obéissance chrétiennes n'ont jamais fléchi ; c'est lui qui ramène souvent à la pratique du devoir ceux que leurs passions ont égarés ; c'est lui qui pèse

comme un remords sur le cœur des temporisateurs pusillanimes qui retardent leur conversion; c'est lui quî pénètre les vies coupables, et les préserve de cette extrême corruption où doit se dissoudre le sentiment du juste et de l'honnête. Croyez-le bien, tout ce qu'il y a encore de bon dans une vie d'homme est dû, la plupart du temps, à l'éducation maternelle de l'Église. Ceux qui n'ont point été soumis directement à son action ne peuvent se défendre d'en subir la lointaine influence. C'est cette éducation qui donne aux sociétés chrétiennes ces habitudes de justice, d'honneur et de loyauté, que les plus perverses doctrines et les plus monstrueux désordres ont peine à faire entièrement disparaitre. Comparez ensemble les peuples que l'Église a élevés et ceux qui n'ont jamais entendu sa voix de mère : quelle différence! De côté et d'autre il peut y avoir des erreurs, des vices et des crimes ; mais chez les tristes enfants de la nature corrompue, aucun instinct, aucun sentiment public ne proteste coutre la dégradation des croyances et des mœurs; chez les enfants de l'Église, on entend toujours je ne sais quel sourd gémissement de la conscience tourmentée, on voit sur les fronts je ne sais quel rayonnement de la

pudeur souffrante : signes révélateurs des derniers restes de l'éducation maternelle de celle que nous appelons : *Sancta mater Ecclesia.*

III

L'éducation de nos jeunes années n'est point le dernier acte de la maternité de l'Église. Après avoir imprimé à notre vie chrétienne sa haute direction, présidé à ses premiers développements, affermi ses puissances et réglé ses actes, l'Église l'enveloppe d'une vigilante protection, qui se poursuit au-delà même du tragique événement après lequel les hommes ne peuvent plus rien pour nous. Mères, si ingénieuses et si courageuses, quand il s'agit de protéger les chères existences de ceux à qui vous avez donné votre cœur en même temps que votre sang, vous ne pourrez jamais faire ce que fait l'Église pour protéger ses enfants. A tout ce qui conspire contre leur foi, leur vertu, leur perfection, leur béatitude : à l'erreur, à la tentation, au péché, à la mort, elle oppose les inépuisables ressources d'un amour auquel Dieu a pro-

digué ses dons et qui ne se lasse jamais de les répandre.

Armée de son autorité infaillible, elle monte la garde à la porte de nos âmes pour en écarter les fausses doctrines qui menacent de les envahir; d'une main impitoyable elle déchire les sophismes dont elles se revêtent pour séduire ; elle les convainct de mensonge contre la tradition qui nous a conservé le dépôt des vérités divines, de trahison envers la sagesse éternelle qui a daigné nous les révéler. La force brutale qu'elles appellent à leur secours n'épouvante pas son courage, les menaces des apostats couronnés ne font pas reculer ses anathèmes ; elle est toujours prête à recevoir blessure sur blessure et à verser son sang généreux, pour nous mieux faire comprendre le prix des vérités qu'elle enseigne, et en quelle estime nous devons les tenir.

Sommes-nous enclins à oublier ses vérités? Sommes-nous effrayés des mystérieuses ombres qui nous empêchent de les comprendre ? Sommes-nous hésitants et troublés lorsqu'il s'agit de les appliquer à notre vie pratique? — L'Église met à notre service des apôtres, des docteurs et des directeurs de conscience : des apôtres dont la parole

retentissante réveille notre âme endormie, lui reproche ses langueurs, l'importune de ses instances, et lui impose le souvenir de la sublime et austère doctrine qui alimente notre foi et règle nos mœurs ; des docteurs qui, après avoir sondé les mystères, calment par de savantes explications les frayeurs de notre raison, la disposent à accepter sans trouble l'incompréhensible, et à s'y soumettre sans réticence ; des directeurs de conscience qui encouragent notre faiblesse, dissipent nos illusions, préviennent nos égarements, et nous donnent, en des principes certains, la juste mesure de nos actions.

Certes, Messieurs, la lumière est déjà une grande et salutaire protection pour notre vie chrétienne. Lorsqu'il y a des périls à éviter, des obstacles à franchir, des combats à soutenir, on a besoin de voir clair autour de soi. Mais le tendre amour de notre mère n'est point encore rassuré, lorsqu'elle nous voit enveloppés de clarté ; elle veut nous pénétrer de force.

Les mères les plus fidèles à leur devoir, les plus jalouses de la perfection de leurs enfants ne peuvent les fortifier et les soutenir, dans toutes les luttes de la vie, que par leurs encouragements et leurs pressantes sollicitations ; l'Église dispose de

la plus pénétrante, de la plus active, de la plus triomphante des énergies : la grâce de Dieu. Elle nous apprend à la demander par la prière ; elle met dans notre cœur et sur nos lèvres les accents persuasifs de sa piété et de son autorité d'épouse, à qui l'époux ne peut rien refuser ; elle nous indique les circonstances dans lesquelles nous devons plus particulièrement prier ; elle les fait naître, en instituant des fêtes qui raviventen nos âmes le souvenir des bienfaits de Dieu ; elle multiplie ces fêtes, dit saint Léon, « pour ne pas laisser languir la joie de notre reconnaissance, ni s'attiédir la ferveur de notre foi et de notre confiance en Dieu[1] » ; elle consacre ainsi une partie de notre vie au culte de celui de qui nous attendons la protection, la force et le salut.

Mais il y a plus, Messieurs : l'Église tient entre ses mains les sacrements, vases bénis où la grâce est entassée, foulée, débordante. C'est par un sacrement de régénération qu'elle nous a enfantés à la vie chrétienne ; c'est par un sacrement de force

1. Ut inter cognatarum solemnitatum vicina sacramenta exultationis vigor et fervor fidei non tepescat. (Serm. I, *de Epiphan.*)

qu'elle a couronné notre éducation. L'onction de l'Esprit-Saint et l'effusion de ses dons ont fait de nous des athlètes et des soldats, en mesure de tenir tête aux trois grands ennemis de notre salut : le démon, le monde, les passions. Mais l'âme se fatigue aux combats, et, devant les assauts qui se multiplient, il ne suffit pas de dire : Courage ! courage ! *Euge! Euge!* Il faut renouveler ses forces.

Or, Messieurs, l'Église nous prépare, à cet effet, un pain mystérieux et vivant, qui ne trompe nos sens que pour nous pénétrer jusqu'au plus intime de l'âme, et nous communiquer la toute-puissante vertu d'un Dieu, jaillissant de son corps et de son sang. Fruit des travaux et des sueurs de ceux qui nous ont donné la vie, la nourriture banale dont s'alimente notre chair mérite de notre amour filial le respect et la reconnaissance ; combien plus cette généreuse et divine Eucharistie, que l'Église notre mère crée d'une parole forte comme celle qui féconde le néant, et qu'elle nous invite à venir prendre entre ses mains très saintes. « Mangez, mes amis, nous dit-elle, mangez et buvez; enivrez-vous de force, mes chers enfants : *Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi*[1]. »

1. Cant., cap. v, 1.

Et tous les jours, si tel est notre désir, nous pouvons nous nourrir ce ce pain de vie qui, nous unissant à l'auteur même de la grâce, affermit nos âmes, et « nous rend terribles comme des lions dont l'haleine brûlante tient à distance l'implacable ennemi de notre vie chrétienne : » *Ut leones flammas spirantes, sic ab illa mensa discedimus terribiles effecti diabolo*[1]. »

Fortifiés par la grâce eucharistique nous ne sommes cependant pas impeccables[2], et il peut arriver, trop souvent, même, il arrive qu'un acte pervers de notre volonté déshonore notre vie chrétienne, si laborieusement enfantée, si tendrement protégée, et nous sépare de l'âme sainte de notre mère. L'Église sent plus vivement que nous toute l'horreur de cette séparation, et n'a pas de repos qu'elle ne l'ait fait cesser. Dans un sacrement de guérison, elle nous offre au nom de Dieu le pardon de nos fautes. Unissant à ses miséricordieuses sentences, que ratifie dans le ciel la justice divine, les ten-

1. S. Chrysost., homil. XLV, *in Joan.*

2. Licet hoc sacramentum, quantum est de se habeat virtutem præservativam a peccato, non tamen aufert homini possibilitatem peccandi. (S. Thom., *Summ. Theol.*, III, p. quæst. 79, a. 6, ad. 1.)

dres reproches de son amour et les salutaires conseils de sa sagesse, elle nous refait une vie nouvelle, et se reprend à nous aimer d'un cœur plus ému, plus joyeux et plus fidèle que celui d'une mère qui presserait dans ses bras un enfant ressuscité.

Hélas! tous ne répondent pas aux offres de sa miséricorde. Vous ne le savez que trop, vous qui, depuis longtemps, attendez la conversion d'un pécheur attardé; vous qui, d'année en année, reculez l'heure de votre retour à Dieu; vous qui demeurez ensevelis, sans regrets et sans crainte, dans la mort du péché. Mais ne croyez pas, Messieurs, que l'Eglise ait perdu de vue ceux qui l'ont ainsi abandonnée. Gémir comme Rachel et verser des pleurs désespérés sur ses enfants qui ne sont plus, ce serait trahir la confiance qu'elle doit avoir en la force de son amour. Elle est profondément affligée de notre obstination dans le péché; elle pleure sur ceux qui ignorent le secret de ses larmes[1], mais elle ne cesse pas d'espérer et d'attendre. Elle communique aux pieuses âmes qui nous

1. Plangit eos qui nesciunt cur plangantur. (S. Greg., homil. XXXIX.)

entourent l'ardeur de ses désirs; elle s'en sert comme d'aimables messagères pour assiéger et vaincre notre endurcissement; elle leur met dans le cœur et sur les lèvres les éloquentes supplications de sa tendresse maternelle, et, si elles ne sont pas entendues, elles les fait prier et prie avec elles, ourdissant, près de celui qui touche les cœurs, une mystérieuse conjuration qui souvent ne triomphe qu'à la dernière heure. Mais alors, dès que par un signe nous lui disons : Viens ! Elle accourt pour disputer à l'enfer une proie qu'il croyait assurée; elle se penche sur nos lèvres mourantes, recueille d'une oreille attentive l'aveu de nos cœurs désabusés et contrits, répand à pleines mains, sur ce qui nous reste de vie, le pardon et l'indulgence, et ne nous quitte que lorsqu'elle a pu dire : « *Profisciscere anima christiana :* Pars âme chrétienne ! »

La mort est venue, la mort qui brise et désespère le cœur des mères. Agenouillées sur la froide tombe des enfants qu'elles ont tant aimés, elles n'ont plus, hélas ! à leur service que des regrets et des pleurs stériles, dont finit par se lasser leur amour impuissant. Mais l'amour de notre mère l'Eglise est plus fort que la mort. Elle continue de

protéger les misérables restes de notre chair disparue, et va chercher nos âmes jusqu'aux lieux sombres où elles achèvent de se purifier des souillures qui les ont arrêtées près des portes du ciel. Son encens et ses prières embaument, en quelque sorte, les éléments que la corruption divise, et, si elle ne peut empêcher qu'ils ne s'égarent dans la poussière de ce monde, elle empêchera au moins qu'ils ne se perdent, car elle consacre par ses dernières bénédictions leur droit à la résurrection. En attendant ce suprême miracle de la puissance divine, elle hâte la délivrance de nos âmes captives. Toutes, même les plus oubliées des hommes, sont présentes à sa mémoire. Elle les réunit dans une commune prière ; elle les baigne, mille et mille fois par jour, dans le sang du Christ ; elle les fait participer à ses mérites ; elle ouvre pour elles le trésor de ses indulgences ; elle les retire du purgatoire où elles gémissent, et les fait monter radieuses au séjour de leur bienheureuse éternité. Les anges et les élus viennent à leur rencontre : Salut, disent-ils, chères compagnes de notre gloire et de notre bonheur ! Qui vous envoie vers nous ? — Et les âmes répondent : — Notre sainte mère l'Eglise : *Sancta Mater Ecclesia.*

Je vous laisse, Messieurs, sur ce dernier acte de la maternité de l'Eglise, vous priant de tirer vous-mêmes aujourd'hui les conclusions pratiques des considérations que vous venez d'entendre. Méditez-les avec votre cœur, et demandez-vous à vous-mêmes ce que vous devez à celle dont l'amour se manifeste par tant de bienfaits. Je suis sûr que demain vous vous rencontrerez avec moi, lorsque je vous parlerai de vos devoirs envers l'Eglise. .

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION

AIMER L'ÉGLISE DE TOUT SON ESPRIT

MESSIEURS,

L'autorité de l'Église est une autorité maternelle ; vous avez pu vous en convaincre par les considérations qui l'ont mise en regard des phases diverses de notre vie chrétienne. Ces considérations, je vous ai invité à les méditer avec votre cœur et à m'en apporter, aujourd'hui, la conclusion pratique.

Quelle est-elle ? Pour le moins, l'application de ce précepte divin : « *Honora matrem tuam* : Honore ta mère, » lequel précepte résume, en un

seul mot, les trois chapitres de nos devoirs envers les auteurs, les éducateurs, les protecteurs de notre vie humaine : le respect, l'obéissance, le service. Je pourrais m'en tenir à cette application. Mais il me semble que nous pouvons élever davantage l'idée de nos devoirs envers l'Église, si, après l'avoir rapprochée par une comparaison des autorités de la terre, nous la considérons dans ses rapports avec la source même de toute autorité.

L'Église, en effet, est directement issue de Dieu, et reçoit de lui sa fécondité et ses pouvoirs. Ce n'est point comme simple mandataire qu'elle préside à la famille chrétienne, mais comme épouse de Celui dont nous sommes la race sainte, notre divin Sauveur Jésus-Christ. Résolu à disparaître, après son rapide passage en ce monde, et les noces sanglantes qui ont fécondé à perpétuité la mère des chrétiens, il l'a investie de son autorité suprême et de ses droits.

L'Église est donc une mère divine. A ce titre, elle mérite plus que les honneurs qui sont dus à nos mères selon la nature. Je ne crois pas exagérer en cherchant la règle de nos devoirs envers elle dans le précepte divin que Jésus appelle le

premier et le plus grand des commandements[1]. Il est écrit : « Tu aimeras le Seigneur de tout esprit, de toute ta volonté, de tout ton cœur, de toutes tes forces. » Voilà notre loi. Puisque notre mère l'Église est l'épouse du Seigneur, investie de son autorité et de ses droits, nous devons l'aimer de tout notre esprit, de toute notre volonté, de tout notre cœur et de toutes nos forces.

Expliquons, dans cette instruction notre première obligation d'aimer l'Église de tout notre esprit: ce qui veut dire — que nous devons reconnaître et estimer à sa juste valeur l'autorité de son enseignement ; que nous devons recevoir avec respect et sincérité tout cet enseignement ; que nous devons soumettre toute notre vie intellectuelle à la direction de cet enseignement.

1. Matth., cap. XXII, 38.

I

Il y a, vous le savez, Messieurs, des ingrats dans toutes les familles ; cette plaie n'a point été épargnée à la famiile chrétienne. L'amour maternel et l'amour filial y ont été, de tout temps, outragés, non seulement par les désertions capricieuses des prodigues qui oublient leurs devoirs pendant de longues années, mais par des apostasies qui se transforment en haines impies. Après avoir reçu de l'Église les premiers bienfaits d'une nouvelle naissance et d'une religieuse éducation, de misérables chrétiens brisent violemment les liens de parenté spirituelle qui les unissent à leur divine mère, et se font gloire de n'avoir plus rien de commun avec elle. S'ils pouvaient effacer les invisibles vestiges du sacrement qui les a régénérés et incorporés à la famille chrétienne, ils le feraient ; mais, si monstrueuse que soit leur ingratitude elle n'est point à la hauteur d'un pareil crime. Quoi qu'il arrive, il leur reste toujours du chrétien un mystérieux et ineffaçable caractère, qui les fera

reconnaître au jugement de Dieu. Ce caractère se cache dans le fond le plus intime de l'âme ; au dehors, plus rien que la profession publique d'une haine acharnée contre tout ce que l'Église institue, contre tout ce qu'elle commande, et surtout contre tout ce qu'elle enseigne, parce que son enseignement est la solennelle justification, en même temps que la première manifestation de ses droits. L'Église n'a pas de pires ennemis que ces apostats.

Je ne les maudis point, Messieurs, puisque je parle au nom de leur mère. Si, par hasard, il s'en trouve un seul égaré parmi vous, je demande à Dieu pour lui une grâce qui touche son cœur. C'est tout ce que je puis faire pour le moment, car j'ai hâte de vous instruire de vos devoirs.

Vous êtes tous, je l'espère, des amis de l'Église ; mais êtes-vous tous des amis éclairés et fidèles aux premières lois d'amour filial qui doivent régler vos jugements à l'égard de l'autorité de votre mère ? C'est ce que nous allons savoir, si vous voulez bien me permettre de sonder pendant quelques instants vos dispositions d'esprit.

J'ai connu, et je connais encore un certain nombre d'hommes excellents, qui considèrent l'Église comme une société infiniment recommandable. Ils

admirent sa haute sagesse et ses vertus, l'élévation de sa doctrine et la perfection de sa morale, la grandeur et la majesté de son culte; ils rendent hommage à son action bienfaisante sur l'humanité, et s'intéressent, jusqu'à les défendre, aux institutions par lesquelles s'exerce cette action; ils professent, en tout temps et en toute occasion, un affectueux respect, se soumettent même à certaines pratiques extérieures qui donnent à leur vie une physionomie chrétienne; mais c'est tout. Vous chercherez en vain dans leur âme une croyance bien définie; ils gardent sur ce point leur indépendance, et ne se font pas scrupule d'allier aux bons sentiments qu'ils professent les errements de leur jugement propre, et les préjugés d'une raison qui se croit complètement maîtresse de fabriquer un *credo* dont on ne doit compte à personne.

D'autres, moins jaloux de leur indépendance et moins confiants en eux-mêmes, acceptent, sans trop de réflexion, la plupart des vérités, peut-être même toutes les vérités que l'Église enseigne; mais leur foi informe ne va pas chercher son motif plus loin que dans la nature. Dans le fait, ils subissent l'influence d'un esprit supérieur, qui a étudié et possède mieux qu'eux des questions auxquelles

ils ne peuvent pas rester étrangers. L'Église est pour eux une école de religion, qui répond à l'un de nos plus impérieux besoins, au plus grave de nos intérêts. Ils reçoivent toute faite la religion qu'elle leur donne, parce qu'il faut en avoir une, parce qu'ils ont celle-là sous la main, peut-être, même, parce qu'elle leur paraît, entre toutes, la plus conforme au bon sens, la plus en harmonie avec une certaine poésie de leur imagination, une certaine élévation de leurs sentiments, bien qu'elle ne soit pas la plus commode.

Et maintenant, Messieurs, demandez aux uns et aux autres s'ils sont amis de l'Église, ils vous répondront : — Certainement. J'ai le regret d'être obligé de leur dire qu'ils ne sont que des amis bien imparfaits, et que cela tient à ce qu'ils ne considèrent pas l'Église sous son véritable aspect.

Il n'est pas défendu, certes, d'apprécier les hautes qualités et les incomparables bienfaits de l'Église, même lorsqu'on ne les envisage qu'à un point de vue purement humain. Croire qu'elle est entre toutes les sociétés religieuses la plus sage, la plus vertueuse, la plus salutaire, ce n'est que trop juste; mais la reconnaissance et l'amour filial de-

mandent de nous plus que ces bienveillantes dispositions.

L'Église, nous l'avons vu, n'est point une institution humaine. Les preuves que j'ai données de sa divine origine sont encore présentes à votre mémoire[1], il suffira, je pense, de vous en rappeler ici la conclusion : L'Église a été créée par Dieu pour représenter auprès de l'humanité son autorité souveraine[2]. Lorsqu'elle enseigne, ce n'est point l'intelligence, la raison, le génie de l'homme, renforcé par l'association, c'est la sagesse éternelle, le maître suprême, la source de toute vérité qui parle. L'autorité divine: voilà ce que ses enfants doivent, avant tout, admirer et aimer en elle; car c'est par là qu'elle est vraiment grande, par là qu'elle nous est souverainement bienfaisante. L'auréole de lumière, dont son front auguste est couronné, attire à elle tout esprit désireux de s'instruire des choses divines, et son infaillible science nous donne l'assurance qu'elle nous apprendra tout ce qu'il nous est nécessaire de connaître pour

1. Cf. *Exposition du dogme catholique*, cinquante et unième conférence et suivantes.

2. Cf. *Ibid*, cinquante-cinquième conférence : *L'autorité de l'Eglise.*

atteindre le but de notre vie, la félicité éternelle, et que nous n'avons point à craindre d'être jamais trompés par son enseignement.

Dès lors, Messieurs, plus de droit à l'indépendance d'esprit, plus de confiance orgueilleuse dans notre jugement propre, plus de prétention de la raison à se faire un *credo* intime, qu'on accommodera, tant bien que mal, avec une affectueuse estime et certaines pratiques extérieures qui, dans la communauté chrétienne, donneront à notre vie un air de famille ; plus de ces croyances irréfléchies qui ne sont fondées que sur des considérations purement naturelles, et qui, tout en s'appuyant sur l'Eglise comme sur la meilleure école de religion, laissent à supposer qu'il peut y en avoir d'autres que Dieu agrée, ouvrent ainsi la voie à une tolérance doctrinale que Dieu réprouve, et consacrent le principe d'une promiscuité religieuse outrageante pour la vraie foi. L'autorité de l'Eglise s'impose divinement, et notre esprit chrétien doit être heureux qu'il en soit ainsi, puisqu'en écoutant son enseignement, c'est Dieu qu'il écoute ; en étudiant la vérité enseignée, c'est le secret de la sagesse divine qu'il approfondit ; en se soumettant au joug de la foi, c'est à Dieu qu'il se soumet.

Voilà le devoir de l'amour filial, Messieurs : reconnaître que l'autorité enseignante de l'Eglise est une autorité divine, qu'il n'y a pas d'autre école de religion que la sienne, que nous devons en être les disciples affectueux, humbles et soumis, afin de communier par l'esprit de notre sainte mère au Verbe divin qui l'illumine et devenir ainsi un même esprit avec Dieu.

II

De l'obligation de nous soumettre humblement et affectueusement à l'autorité divine de l'Église enseignante, il résulte logiquement que nous devons recevoir avec respect et sincérité tout son enseignement. S'il était permis à notre raison de faire des réserves, nous deviendrions bientôt semblabes à ces enfants superbes, qui, du haut de leur intelligence émancipée, regardent leur mère avec une sorte de commisération, et se permettent de penser qu'elle déraisonne, lorsqu'elle n'est pas de leur avis, s'ils n'osent le lui dire ouvertement. Malheureusement, ils peuvent quelquefois

n'avoir pas tort, car les meilleures mères n'ont pas toujours une raison aussi forte que leur cœur est généreux et tendre. Mais ce disparate n'est point à craindre chez notre mère l'Église. Le même Dieu, qui échauffe et dilate son cœur, illumine et fait resplendir son esprit. Elle domine de toute la hauteur du ciel, où elle puise sa science, nos intelligences condamnées à ne recevoir la lumière, en ce bas monde, que des pâles reflets dont Dieu a enveloppé ses créatures. Dussions-nous concentrer en nos âmes toutes ces clartés d'emprunt, nous n'égalerons jamais la science de notre mère; et, si grand que soit notre génie, elle le tiendra toujours sous sa dépendance, quand il s'agira de connaître les profonds et sublimes secrets de la sagesse éternelle. Tout dans son enseignement est marqué au coin de cette sagesse, bien que tout ne soit pas enseigné avec la même solennité ; c'est dire assez que tout mérite nos respects.

Cependant, Messieurs, il y a des réserves faites par certains esprits trop préoccupés de leurs vues personnelles. Permettez-moi, d'abord, de vous signaler un phénomène étrange, que j'ai rencontré plus d'une fois dans mon ministère. En interrogeant sur leur foi des chrétiens pratiquants, ani-

més des meilleurs sentiments envers l'Église, dont ils vénéraient la sainte maternité, il m'est arrivé de les surprendre taillant en plein dogme, sans se douter qu'ils professaient les plus monstrueuses hérésies. Sous prétexte que la foi doit être raisonnable, ils écartaient du symbole, ou interprétaient à leur manière ce qui dépassait leur compréhension, ou, comme ils le disaient naïvement, ce qui leur paraissait trop fort. Pour les uns, par exemple, le mystère de la Trinité se transformait en une sorte de kaléidoscope, dans lequel l'infini nous montrait divers aspects de ses perfections ; de la pluralité et de la distinction des personnes divines il ne fallait pas tenir compte. Pour les autres, véritables Nestoriens, Jésus-Christ n'était qu'une personne humaine, plus favorisée qu'aucun des mortels des communications de la divinité ; ils ne paraissaient pas se douter du grand fait de l'Incarnation. Ceux-ci appelaient, avec une pieuse admiration, l'Eucharistie un magnifique symbole, sans soupçonner la présence réelle; ceux-là prétendaient que le dogme de l'Immaculée Conception n'était enseigné que pour l'édification des jeunes filles ; je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. J'ai même entendu des admirateurs exagérés de la bonté de

Dieu faire bon marché de l'enfer et de ses peines éternelles, et m'insinuer que nous n'enseignions ces vérités que pour faire peur aux natures grossières dont le sens moral est émoussé, et sur lesquelles la beauté du devoir n'a pas de prise. Tout cela sans malice, avec les meilleures intentions du monde, par pure ignorance, légèreté et inconsidération. Je n'avais qu'une chose à faire : prier ces honnêtes gens de mieux s'instruire, et leur rappeler que l'enseignement de l'Église, étant un enseignement divin, il ne s'agit pas de l'accommoder aux fantaisies de notre esprit, mais d'y conformer notre raison. Dieu merci, j'ai la plupart du temps rencontré chez eux une bonne volonté qui m'a complètement rassuré sur la sincérité de leur amour filial.

Il y a des esprits plus élevés, mieux insfruits et plus réfléchis, qu'il est moins facile d'amener à composition. Ils croient ne pas sortir des termes d'une rigoureuse orthodoxie, en faisant le partage des vérités que l'Église enseigne. Ils mettent d'un côté celles qui ont été définies, et auxquelles ils ne marchandent pas leur religieux acquiescement, d'un autre côté celles qui n'ont pas encore été proposées, par une définition, à la foi du monde chré-

tien, et contre lesquelles ils s'estiment parfaitement libres de se prononcer.

Ce partage, Messieurs, est injurieux pour l'autorité doctrinale de l'Église, téméraire et plein de périls pour la foi. Sans doute, toutes les opinions de ceux qui enseignent dans l'Église ne sont pas la doctrine de l'Église, et nous avons le droit de les contrôler; mais il y a des vérités sur lesquelles l'accord des théologiens est si universel et si constant, sur lesquelles l'autorité suprême a exprimé, à plusieurs reprises et si clairement, son sentiment, qu'il est impossible de n'en pas tenir compte, sans blesser profondément le sens chrétien. Du reste, l'Église s'est prononcée, plus d'une fois, sur l'attitude de notre esprit à leur endroit, et nous refuse de les discuter[1]. Passer outre, c'est se conduire

1. Dans sa lettre à l'archevêque de Munich : *Tuas libenter* (21 décembre 1863), Pie IX condamne cette proposition : « *Obligatio, qua catholici magistri et scriptores omnino adstringuntur, coarctatur in tantum iis, quæ infaillibili Ecclesiæ judicio, veluti fidei dogmata, ab omnibus credenda proponuntur.* Le devoir des professeurs et des écrivains catholiques se borne à enseigner les dogmes que le jugement infaillible de l'Eglise propose à la croyance de tous les fidèles. »

Dans la même lettre, il enseigne qu'il faut étendre notre soumission « à tout ce que les théologiens catholiques,

comme les enfants superbes dont je parlais tout à l'heure, et méconnaître la divine sagesse de celle que le Christ a préposée à l'instruction de la grande famille chrétienne. On professe à son égard un filial respect, et cependant on arrive à se persuader que son esprit est en retard sur le mouvement de la jeune humanité ; qu'elle s'attache trop obstinément à des théories surannées ; qu'elle pourrait, par exemple, supprimer certains principes de son droit public, ou du moins en tempérer la rigueur, pour les mettre en harmonie avec les conquêtes de l'esprit moderne ; qu'elle a, enfin, besoin de se réconcilier avec la civilisation et le progrès, comme si elle était complice du divorce qui s'accentue, par notre faute, entre sa divine sagesse et les folies de notre orgueil.

Je n'accuse point, Messieurs, la bonne foi de ces donneurs de conseils, je rends justice à la droiture

d'un consentement universel et constant, regardent comme appartenant à la foi. » Et plus loin : « aux points de doctrine qui, d'un consentement commun et constant, sont tenus dans l'Eglise comme des vérités et des conclusions théologiques tellement certaines, que les opinions opposées, bien qu'elles ne puissent être qualifiées d'hérésies, méritent cependant quelque autre note théologique. »

de leurs intentions, et leur suis profondément reconnaissant des marques d'affection et de dévouement qu'ils ont données, en plus d'une circonstance, à leur mère l'Église ; mais je me permets de leur faire remarquer que leur amour filial serait beaucoup plus parfait, s'ils avaient moins d'inclination à préférer leurs vues personnelles à certains points de doctrine qui, pour n'être point définis, n'en sont pas moins des vérités qu'il faut croire ; s'ils avaient assez d'humilité pour se persuader que l'assistance de l'Esprit-Saint vaut bien les inspirations de l'esprit propre.

En regard de ces enfants avares de leur acquiescement à la doctrine totale de l'Église, je dois mettre ceux qui semblent n'avoir jamais assez de matière pour leurs croyances. Non-seulement ils pressent de leurs vœux indiscrets la définition des vérités certaines, mais ils transformeraient volontiers de simples opinions en articles de foi. Parce qu'ils sont convaincus de ceci ou de cela, ils s'imaginent que c'est pour tous un devoir de l'être. Impatients d'enrichir le *credo*, ils s'irritent presque des sages et prudentes lenteurs de l'Église ; s'ils osaient, ils la gourmanderaient. Pour se soulager, ils devancent ses décisions, et prodiguent à

ceux qui les reprennent de leur bouillante ardeur des notes qu'il n'est permis qu'à l'autorité suprême d'infliger. Trop de zèle! Messieurs, trop de zèle! Si nous devons accepter avec respect tout l'enseignement de l'Église, il est irrespectueux de l'exagérer. A ceux-là, comme aux autres, je rappelle ces graves paroles du sage : « Je ne suis qu'un tout petit enfant en présence de ma mère. Et voici ce qu'elle me dit : — Mon fils ouvre ton cœur à ma parole et tu vivras. Apprends de moi la sagesse et aussi la prudence. N'oublie aucun de mes enseignements et ne t'en écarte jamais[1]. »

III

Après avoir reçu avec respect et sincérité tout l'enseignement de l'Église, quelle place lui donnerons-nous dans notre vie intellectuelle? — La

1. Ego fui... tenellus, et unigenitus coram matre mea : Et docebat me atque dicebat : Suscipiat verba mea cor tuum et vives. Posside sapientiam, posside prudentiam ; ne obliviscaris, neque declines a verbis oris mei. (Prov., cap. IV, 3, 4, 5.)

première, Messieurs, parce que l'Église, en vertu de son autorité maternelle et divine, possède le droit de gouverner l'esprit humain, de régler ses mouvements, et d'ordonner les vérités qu'il peut acquérir aux vérités supérieures dont dépend notre salut éternel.

Et d'abord, c'est sa mission et son devoir de protéger ces vérités contre le contact et les envahissements de l'erreur. De là, ces sages prohibitions qui nous interdisent certains commerces et certaines lectures, où notre foi pourrait rencontrer des contradictions dont le choc lui serait funeste. « Que celui qui se croit debout prenne garde de tomber, dit l'Apôtre : *Qui existimat se stare videat ne cadat*[1]. » Hélas, il suffit d'une imprudence pour renverser le laborieux édifice de notre éducation religieuse ! Combien plus, lorsque cette imprudence se complique d'une sacrilège témérité, qui va jusqu'au mépris des prudentes interdictions de notre mère l'Église ! On les considère comme d'étroites et puériles précautions, qui compriment l'expansion de nos facultés et la noble avidité du savoir ; on se croit assez fort pour af-

1. I Cor., cap x, 12.

fronter les brutales aggressions du blasphème et les passes déloyales du sophisme et du mensonge ; on cède aux attraits d'une curiosité malsaine, qui veut savoir comment l'erreur s'y prend pour combattre la vérité ; et, par un juste châtiment de tant de suffisance, on devient la misérable victime des esprits pervers, contre lesquels on ourdissait, en imagination, de triomphantes réfutations. « Les sots méprisent la sagesse, » dit le livre des Proverbes : « *Sapientiam stulti despiciunt*[1]. » Si vous êtes sincères avec vous-mêmes, Messieurs, vous avouerez que tels doutes qui agitent votre esprit et troublent votre foi ; que tels vides, qui se sont faits dans vos croyances et ont complètement désorganisés votre vie chrétienne, datent du jour où, méprisant la sagesse de votre mère, vous avez enfreint ses défenses et voulu faire connaissance avec les erreurs qu'elle proscrivait. Comme si ce n'était pas assez que l'Église vous signalât les écueils, sans qu'il fût besoin de tourner sottement vers eux le cap de votre intelligence, pour vous assurer qu'ils étaient vraiment dangereux.

Isoler, dans notre esprit, l'enseignement de

1. Prov., cap. I, 7.

l'Église du contact interdit de l'erreur, ce n'est que le côté négatif de notre devoir d'amour filial ; nous devons, je l'ai déjà dit, soumettre toute notre vie intellectuelle à la direction de cet enseignement.

C'est une erreur grossière et périlleuse de croire que notre intelligence peut se partager en deux régions : une région supérieure où l'on parque les vérités religieuses, une région inférieure où notre activité peut se livrer, sans frein et sans contrôle, à la recherche des vérités naturelles et scientifiques, et ne se point préoccuper de l'accord de ces vérités avec celles que l'Église enseigne. Cette sorte de séparation de l'Église et de l'État, dans notre personne, nous expose à des étonnements et à des tentations dont notre foi doit nécessairement pâtir, à moins que nous ne nous résignions à cette absurdité pratique : de donner dans notre esprit l'hospitalité à des croyances contradictoires. Absurdité, en effet, car, s'il y a des vérités de différents ordres, il n'y a en somme qu'une seule vérité. De deux choses qui se contredisent, dès que l'une est vraie, l'autre est fatalement fausse. Or, Messieurs, la doctrine de l'Église émanant de Dieu, la vérité même, ne peut jamais être fausse ; donc tout ce qui la contredit est erreur et mensonge.

Dans ces conditions, vous comprenez qu'il est impossible de la tenir à l'écart, elle déborde la région supérieure de l'intelligence où nous voudrions l'emprisonner, et s'impose à toutes nos connaissances pour les contrôler et les ordonner.

Ne m'imputez pas, je vous prie, une niaiserie qu'on nous reproche injustement : à savoir, qu'il faut se défier de la science, ou la forcer de conclure, malgré les données de l'expérience, en faveur du dogme inflexible. Ce n'est point ce que nous prétendons, lorsque nous réclamons la souveraine direction de l'enseignement de l'Église. Autant, et plus que qui que ce soit, nous sommes ennemis de ce zèle intempérant qui précipite, entre l'enseignement de l'Eglise et nos connaissances naturelles, un accord antiscientifique, plus préjudiciable qu'utile à la vraie foi. Nous savons qu'il y a des vérités de sens commun et d'expérience dont on ne peut nier l'évidence. Si quelqu'une de ces vérités vous paraît en désaccord avec la doctrine que l'Église enseigne, c'est que vous entendez mal cette doctrine. Dans ce cas, vous devez vous la faire expliquer ; vous rencontrerez toujours un homme instruit qui vous rendra ce service. Mais, sachez bien qu'aucun dogme clairement défini et bien

compris ne peut contredire une vérité certaine. Dès qu'il y a désaccord entre ce dogme et une de vos connaissances acquises, tenez pour certain que cette connaissance est mal formée ou incomplète, et qu'il faut la modifier ou la perfectionner. Dans cette occurence, l'enseignement de l'Église, bien loin de nuire à notre savoir, en devient le régulateur. Si vous avez fouillé dans la nature, interrogé l'histoire, ausculté l'opinion, fouillez, interrogez, auscultez encore, jusqu'à ce que vous ayez établi dans votre vie intellectuelle une parfaite harmonie, et remerciez l'Église de vous avoir préservé, par sa divine doctrine, des tentations que suscitent en nos âmes les séductions de la science, le prestige de la critique et la tyrannie de l'opinion.

Et puis, Messieurs, n'est-il pas évident que cette suprême direction de l'enseignement de l'Église purifie, élève, sanctifie toutes les opérations de notre vie intellectuelle ? Soumis avec conviction à l'autorité infaillible de Dieu, respectueusement et sincèrement attachés à toutes les vérités qu'il nous a enseignées par la bouche de l'Église, pénétrant de l'influence de ces vérités toutes les connaissances dont s'enrichit notre intelli-

gence, ce n'est pas le triomphe de notre vanité et de notre orgueil que nous cherchons dans le savoir, mais l'unique gloire du Père des lumières. Nous avons atteint une des fins de l'amour filial, car l'amour tend à l'union, et nous devenons tous un seul et même esprit avec celle qui nous a tous engendrés par le même baptême : *Unus spiritus unum baptisma*. Enfin, nous pouvons nous flatter de posséder ce *sens du Christ* dont se glorifiait l'apôtre saint Paul[1] et que je vous souhaite de tout mon cœur. Ainsi soit-il.

1. Nos autem sensum Christi habemus. (I Cor., II, 16.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION

AIMER L'ÉGLISE DE TOUTE SA VOLONTÉ

MESSIEURS,

Notre-Seigneur, après avoir rappelé à ses disciples le grand précepte de l'amour, leur indiquait le moyen d'en reconnaître la pratique vraie et sincère : « Celui qui m'aime, disait-il, observe mes commandements[1]. » — Le propre de l'amour, en effet, est de nous rendre chère la volonté de ceux que nous aimons, et de nous soumettre non seulement à leurs ordres, mais à leurs moindres désirs. Vous connaissez trop bien, hélas! cette loi

1. Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me. (Joan., cap. XIV, 21.)

des affections humaines, et je ne crois pas trahir un secret en vous disant que vous vous êtes laissé tyranniser, en plus d'une occasion, par des volontés capricieuses et perverses, qui abusaient d'un amour faible jusqu'à la lâcheté, parce qu'il était coupable. Cet esclavage va quelquefois jusqu'au déshonneur, jusqu'à l'infamie, jusqu'à la ruine. Je plains ses tristes victimes.

Mais s'il y a des volontés qui humilient et dégradent, il en est qui élèvent et perfectionnent : telle est la volonté de notre sainte mère l'Église, qui vient vous dire aujourd'hui avec son divin époux : « Mes enfants, si vous m'aimez, gardez mes commandements : *Si diligitis me, mandata mea servate*[1]. »

Il n'est pas besoin, Messieurs, de prouver ici le pouvoir législatif de l'Église; c'est une chose faite. Je n'ai qu'à vous inviter à tirer une nouvelle conclusion pratique des principes que vous connaissez.

L'Église est votre divine mère. A ce titre, elle vous a demandé la soumission de votre esprit à son enseignement, achevez de lui donner votre

1. Joan., cap. XIV, 15.

âme en soumettant votre volonté à ses commandements.

Pour vous aider en l'accomplissement de ce devoir d'amour filial, je vais vous expliquer rapidement la portée des commandements de l'Église, et vous faire faire, en leur présence, un examen de conscience.

I

Le pouvoir législatif de l'Église émane de Dieu. Nous avons remarqué, en traitant du gouvernement des âmes, qu'elle l'exerce de deux manières. Ou bien elle promulgue et interprète les lois de Dieu, pour mettre notre vie pratique d'accord avec notre foi et nos espérances ; ou bien elle édicte elle-même des lois qui ont pour but de rendre plus facile et plus parfaite l'observation des préceptes divins.

Bien que marquées au coin de la même autorité et tendant au même but, les lois que l'Église promulgue et interprète et celles qu'elle édicte n'ont point le même caractère. Les commandements de

Dieu sont immuables; l'Église ne peut ni les réformer, ni nous dispenser de leur observation, tandis que, maîtresse absolue de sa propre législation, elle peut y apporter les modifications qu'elle juge convenables, et en alléger le fardeau par des dispenses miséricordieuses qu'elle proportionne à nos besoins et à notre faiblesse.

Mais cela ne veut pas dire, Messieurs, qu'on peut ne pas prendre la législation de l'Église au sérieux, et n'y voir que des indications bienveillantes qu'on est libre de suivre ou de négliger. C'est l'erreur d'un assez grand nombre de chrétiens, qu'on étonnerait beaucoup si on leur disait qu'ils ne sont, dans la pratique, que d'honnêtes protestants. Ils croient toutes les vérités enseignées par l'Église; ils professent à son égard l'estime, le respect, l'amour même; mais il leur semble que toutes les dispositions législatives qu'elle a prises, pour régler notre vie chrétienne, s'adressent ou à ceux qui ont le temps et la facilité de s'y conformer, ou à ceux qui éprouvent le besoin, dont ils ne sont nullement tourmentés, pour ce qui les regarde, d'ajouter au nécessaire de la vie chrétienne certaines œuvres de surérogation, ou à ceux qui se sentent incapables de suivre, sans cette direction,

les grandes lignes de la religion. Quant à eux, ils marchent, de plein pied et tout droit, sur ces grandes lignes, fidèles à ces maximes : que l'excès en tout est un défaut, et que le sage doit mesurer sa vie de manière à ce qu'il n'y ait, même en fait de religion, ni trop ni pas assez. Avec cela, ils sont tranquilles. Leur âme se met en rapport avec Dieu un peu comme elle l'entend, cela dépend des dispositions du moment; ils espèrent bien ne pas quitter ce monde sans avoir fait tout ce qui est nécessaire pour être sauvés.

Ils se trompent, Messieurs; la vie chrétienne ainsi entendue n'est point une marche ferme et directe, mais un voyage en zigzag où l'on risque fort d'être égaré par la fantaisie. Quand il serait vrai qu'il n'y a, dans ce que nous appelons les commandements de l'Église, que des indications maternelles propres à diriger pratiquement l'accomplissement de nos devoirs de chrétiens, nous devrions en tenir compte, et craindre de nous exposer, en les négligeant, à transgresser les lois divines, dans lesquelles il est impossible de ne pas voir ces fameuses grandes lignes de la religion qu'on ne voudrait pas abandonner.

La législation de l'Église, en effet, est tellement

liée à la législation de Dieu, tellement pénétrée de l'esprit et adaptée aux exigences de cette législation, qu'elle semble, lorsqu'on examine les choses de près, ne faire qu'un seul corps de droit avec elle.

Nous devons aimer Dieu par-dessus toutes choses et le servir saintement, afin d'obtenir la vie éternelle qu'il nous a promise. Mais, n'est-il pas évident que demeurer, volontairement et pendant de longues années, dans l'état de péché, qui l'outrage, être privé de la grâce, qui fait de nous ses amis et vivifie nos œuvres, ne lui offrir que des actions sans mérite, c'est se mettre dans l'impuissance d'accomplir le premier devoir de toute vie chrétienne, je dis plus, de toute vie d'homme? Et, lorsque l'Église nous demande de nous purifier chaque année du péché par un aveu sincère, suivi du pardon de Dieu, fait-elle autre chose que d'assurer l'exécution du plus grand des commandements de la loi divine?

Nous devons à Dieu le religieux hommage de notre âme, de notre corps, de toute notre personne, de toute notre vie, par l'adoration de sa très sainte majesté, par la reconnaissance et l'action de grâce pour tous ses bienfaits, par les humbles supplica-

tions qui implorent de sa paternité les grâces spirituelles et temporelles dont nous avons besoin. Mais, que d'oublis de notre légèreté et de notre indifférence à cet égard! Et, quand bien même nous serions fidèles au devoir de la prière quotidienne, combien notre faiblesse isolée est peu de chose en regard de si graves et de si hautes obligatíons! L'ingénieuse bonté de notre mère l'Église a tout prévu. Elle prévient nos oublis par le retour périodique de ses dimanches et de ses fêtes, qui nous rappellent les droits de Dieu et ses bienfaits; elle vient au secours de notre faiblesse, en nous conviant à l'auguste sacrifice de la messe, pendant lequel nous pouvons unir nos sentiments et nos actes religieux à ceux de toute la communauté chrétienne, et faire adorer, remercier, intercéder pour nous le grand priant de l'humanité, Notre-Seigneur Jésus-Christ, prêtre et victime, qui parle à son Père par toutes les plaies de son corps immolé et toutes les gouttes de son sang divin, égale ses hommages à la majesté suprême qu'il adore, ses actions de grâces à l'amour infini auquel nous sommes redevables de tant de biens, et ouvre, en maître, les portes miséricordieuses par où toutes les grâces s'échappent du sein de Dieu.

Ce n'était pas assez pour ce doux Sauveur de nous délivrer du péché et de se substituer à notre misère infirme et suppliante; il a voulu mettre le comble à son amour par l'union intime de sa personne adorable avec nos âmes. A cet effet, il a institué le mystérieux et ineffable sacrement de son corps et de son sang, et il nous a dit : Prenez et mangez. Mangez, c'est l'extension de mon incarnation qui se fait en vous; mangez, c'est l'aliment de la vie chrétienne qui doit réparer vos forces épuisées dans le combat, relever votre courage et donner à votre amour de nouvelles ardeurs; mangez, c'est le pain des anges et le gage de l'éternelle félicité qui vous est promise; mangez, c'est le ferment sacré qui prépare en votre chair corruptible le grand travail de la résurrection. « Prenez et mangez : *Accipite et comedite*[1]. » — « Mais quand faudra-t-il obéir à ce commandement du Sauveur? Si ce n'est le profond sentiment de notre indignité qui nous éloigne de l'Eucharistie, ne sera-ce pas cette funeste lâcheté qui nous empêche d'amender notre vie pour la préparer à la visite intime de Dieu? Calme tes frayeurs,

1. Matth., cap. XXVI, 26.

nous dit l'Église, aie le courage de purifier ton âme. C'est tous les ans, au moins, qu'il faut t'approcher de la table sainte. Un plus long retard prolongerait tes défaillances et les rendrait incurables; un plus long retard serait un outrage à la bonté de ton Dieu, qui ne veut pas qu'on méprise ainsi le plus grand de ses dons.

Encore un mot, Messieurs, pour achever le parallèle harmonique de la législation divine et de la législation ecclésiastique. Jésus-Christ a commencé sa prédication par la promulgation d'une loi austère qui n'excepte personne. « Faites pénitence, a-t-il dit : *Pœnitentiam agite*[1]. » La pénitence, expiation du péché, est une dette sacrée qu'il faut payer en ce monde ou en l'autre. Si nous étions bien avisés, nous irions au-devant des œuvres afflictives, qui, unies aux souffrances et aux mérites du Sauveur, peuvent satisfaire à la justice de Dieu; mais notre nature, amoureuse de son bien-être et de ses aises, répugne au douloureux travail de l'expiation et tarderait indéfiniment à s'y décider, si l'Eglise n'intervenait pour lui indiquer ce qu'il faut faire et quand il faut le faire.

1. Matth., cap, IV, 17.

Les jeûnes et les abstinences qu'elle nous impose nous mettent en mesure d'accomplir la loi évangélique, de payer nos redevances expiatoires, et de faire honneur à notre condition de disciples d'un Dieu pénitent.

Vous le voyez, Messieurs, notre mère l'Eglise est d'accord, par tous les chapitres de sa législation, avec le divin chef de la famille chrétienne. C'est à l'exécution de la volonté de Dieu qu'elle tend par ses diverses prescriptions : ce qui leur donne, si je ne me trompe, la plus haute portée. Quand bien même on n'y devrait voir que des indications bienveillantes, ce serait imprudence, témérité, ingratitude manifestes de n'en pas tenir compte, puisqu'on se priverait, par là, d'un secours toujours utile, souvent nécessaire, pour accomplir les devoirs fondamentaux de la vie chrétienne. Mais il n'en va pas ainsi. Les commandements de l'Eglise sont de vrais commandements, c'est-à-dire des actes d'autorité par lesquels elle prétend lier notre conscience comme elle est liée par les commandements de Dieu, prétention parfaitement légitime, car c'est un Dieu qui lui a dit : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me mé-

prise [1]. — Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel [2]. » N'espérez donc pas suivre, d'un pas tranquille et sûr, ce que vous appelez les grandes lignes de la religion, si vous refusez de soumettre votre volonté aux ordres de l'Eglise votre mère. Toute transgression délibérée et sans raison d'un de ses commandements, en matière grave, est une faute grave, disons le mot, un péché mortel qui pèse sur votre conscience. N'en auriez-vous pas d'autres, ce serait assez pour compromettre votre salut. L'intérêt capital de notre vie est donc engagé dans l'observation des commandements de l'Eglise, cela mérite réflexion, Messieurs; c'est pourquoi je vous invite à faire avec moi, sur ce devoir peut-être trop négligé de votre vie chrétienne, un sérieux examen.

1. Qui vos audit me audit, qui vos spernit me spernit. (Luc, cap. x, 16.)

2. Quæcumque alligaveritis super terram erunt ligata et in cœlo. (Matth., cap. XVIII, 18.)

II

Vous n'êtes point, je le suppose, de ceux dont je viens de parler, qui font peu de cas de l'autorité législative de l'Église ou s'aveuglent absolument sur la portée de ses commandements. Vous croyez qu'elle a reçu de Dieu le pouvoir de lier vos consciences, et vous ne songez nullement à mépriser, de front, une si grande prérogative. Mais ne l'outragez-vous pas par de fausses interprétations, sur lesquelles il vous serait facile de vous éclairer; par une foule de transgressions que vous vous permettez sans consulter personne? Par exemple, ne vous arrive-t-il pas de faire un choix parmi les actes que l'Église vous prescrit; de considérer ceux-ci comme nécessaires à l'honneur et au bon état de votre vie chrétienne, ceux-là comme des actes de moindre importance dont l'omission ne peut vous être préjudiciable? Théologiens sans science, canonistes sans autorité, vous mutilez, sans scrupule, une législation dont tous les cha-

pitres portent l'empreinte de la même souveraineté, — la souveraineté divine de l'Église, — tendent au même but, — l'exécution de la volonté de Dieu, — engagent la conscience de la même manière, sous peine de faute grave. Je voudrais bien savoir qui vous a donné le droit d'agir ainsi.

Êtes-vous moins audacieux ? Vous trouverez encore le moyen d'être aussi coupables. Juges dans votre propre cause, vous vous accorderez des dispenses que rien ne justifie : retardant, atténuant, supprimant au gré de vos caprices. Bien plus, vous vous érigerez en pontifes domestiques et distribuerez vos faveurs à qui bon vous semblera : dispensant vos femmes, vos enfants, vos serviteurs, comme si vous aviez fait vous-mêmes les lois qui les obligent. Et vous n'aurez peut-être pas la délicatesse de soumettre cette usurpation d'autorité à l'appréciation de ceux à qui vous auriez dû recourir pour être dispensés vous-mêmes.

Mais entrons dans le détail. C'est un examen de conscience que nous faisons, et, dans un examen de conscience, il faut voir les choses de près et distinctement.

L'Église nous ordonne de confesser nos péchés une fois l'an, afin de purifier nos âmes pour les

rendre dignes de recevoir la sainte Eucharistie[1]. — Êtes-vous fidèles observateurs de ces deux commandements? — Il va sans dire que je ne parle pas pour ces pécheurs obstinés qui, connaissant parfaitement leur devoir, refusent de l'accomplir, parce qu'il faudrait renoncer à des attachements criminels. Ceux-là ont besoin d'une parole plus puissante que la mienne pour toucher leur cœur; je prie Dieu de la leur faire entendre. En ce moment, je m'adresse aux âmes honnêtes, qui ont rompu avec un passé regrettable et sincèrement regretté, se sont mises en règle avec les commandements de Dieu, et pratiquent tous les devoirs de la vie chrétienne, hormis ceux de la confession annuelle et de la communion pascale. Qu'attendent-elles pour s'y décider? — D'être instruites de leurs obligations? — Mais elles ne peuvent pas les ignorer. Depuis longtemps, la parole et l'exemple importunent leur indolence, et les pressent de mettre

1. Omnis utriusque sexus fidelis, postquam ad annos discretionis pervenerit, omnia sua peccata solus confiteatur fideliter, saltem semel in anno, proprio sacerdoti. (Conc. Lat. IV, can. 21.) Si quis negaverit omnes fideles teneri singulis annis, saltem in Paschale, ad communicandum, juxta præceptum matris Ecclesiæ, anathema sit. (Conc. Trid., sess. XIII, can. 9.)

fin à leurs hésitations. Plus elles retardent, plus elles aggravent la situation fausse où elles vivent. Le passé qu'elles regrettent n'est point encore effacé du livre vengeur où la justice divine inscrit nos fautes, et elles y ajoutent, chaque année, les graves désobéissances dont elles se rendent coupables. C'est en vain qu'elles s'autorisent de leurs prières et autres œuvres chrétiennes pour se persuader qu'elles sont rentrées, tout à fait, dans le giron de l'Église, puisqu'elles refusent à leur mère un acte de soumission qu'elle réclame impérieusement comme témoignage de leur amour filial.

Près de ces abstentionnistes, j'aperçois les intermittents. Ce sont des chrétiens qui ne refusent pas d'obéir à l'Église. Deux ou trois années de suite, on les voit se conformer fidèlement à ses prescriptions. Tout à coup, ils disparaissent. Qu'est-il arrivé? Une catastrophe morale, qui leur rend odieuse l'humiliation d'un aveu? — Moins que cela : une affaire importante et difficile les a tellement absorbés, un gros chagrin les a tellement abattus, qu'ils n'ont eu ni le loisir ni le courage de remplir leur devoir pascal. C'était cependant le moment de se rapprocher de Dieu pour lui demander lumière et force. Ils n'ont pas compris

cela, et ils s'imaginent, les braves gens, que la fête passée a emporté avec elle leurs obligations.

Profonde erreur, Messieurs. Si vous n'avez pas payé vos impôts dans les délais fixés par la loi, le fisc ne renonce pas à ses droits, vous le savez bien. Ses réclamations pressantes talonnent votre négligence, et vous seriez mal venus d'y répondre par cette seule promesse : à l'année prochaine! Il en est de même pour les actes religieux que vous demande l'Église. Ne les avoir pas accomplis ne vous exempte nullement de l'obligation de les accomplir. Cette obligation vous poursuit d'une Pâque à l'autre Pâque, et vous êtes d'autant plus coupables que vous retardez davantage.

J'en dis autant des profanateurs, c'est-à-dire de ceux qui, obéissant à des considérations humaines, ne se soumettent aux lois de l'Eglise que pour les outrager par le sacrilège. Ce sont des actes saint que recommande notre mère ; il ne faut pas croire que des actes criminels puissent satisfaire ses légitimes exigences. On ne paie pas ses dettes avec de la fausse monnaie, et quand on le fait sciemment, on encourt les peines destinées aux faussaires. Abominable aux yeux de Dieu dont

il profane les sacrements, le sacrilège reste débiteur envers l'Église des actes dont il a perverti la nature. L'obligation lui demeure de s'en acquitter, avec d'autant plus de promptitude et de ferveur, qu'il ne s'agit plus seulement d'obéir, mais de réparer un crime.

Intermittents et profanateurs, ce n'est qu'une minorité dans le nombre de ceux qui accomplissent leur devoir pascal ; la majorité se compose (vous me permettrez, Messieurs, de vous dire cette vérité peu agréable, puisque nous faisons un examen de conscience), la majorité, dis-je, se compose de routiniers : Chrétiens sans ardeur, qui obéissent machinalement à la force de l'habitude, bien plus qu'au généreux élan d'une conviction religieuse, et croient avoir fait tout le bien qu'on attend d'eux, lorsqu'ils ont rempli leur devoir comme on s'acquitte d'une corvée, à la hâte, tout juste, et vaille que vaille. Si leur confession et leur communion ne sont pas des actes absolument nuls qu'il faut recommencer, ils en retirent un si maigre profit que leur vie terne et sans vigueur n'en est aucunement changée, et que leur âme, facile aux rechutes, succombe à la première occasion. L'Église voulait qu'ils prissent des forces pour

toute l'année ; ils en ont à peine pour quinze jours. Sans doute, ils ont obéi à la lettre de la loi, mais ils n'en ont pas compris l'esprit. Leur volonté ne s'est pas refusée au commandement, mais, sourde aux inspirations de la piété filiale, elle ne s'y est pas donnée tout entière.

Voilà déjà, Messieurs, un certain nombre de cas de conscience qui demandent à être médités. Nous n'avons pas fini. Passons à un autre chapitre de la législation ecclésiastique.

Notre mère l'Église nous ordonne de sanctifier les dimanches et les fêtes, et nous prescrit l'œuvre sainte par laquelle nous devons satisfaire à cette obligation, c'est-à-dire l'assistance au sacrifice de la messe[1].

J'entends d'ici certains chrétiens, qui n'aiment pas qu'on les dérange, me dire qu'ils prient mieux à la maison qu'à l'église. Cette superbe confiance

1. Jus can. in variis locis præsertim. C. *Missæ*. 64, *de consecratione*, dist. I. Ex decret. III, p. Dist. I, can. 62.

Urbain VIII, dans sa Constitution *Universa*, supprima plusieurs fêtes et dressa un catalogue nouveau de trente-quatre fêtes chômées, plus les dimanches. Clément XI, Const. *Commissi nobis*, y ajouta l'Immaculée-Conception. Pie VII supprima les fêtes des apôtres, (excepté

dans la vertu des oraisons domestiques pourrait bien n'être qu'un masque sous lequel on dissimule l'absence de toute prière. Mais, quand il serait vrai que le secret de nos demeures est plus propice que le temple de Dieu aux effusions de notre piété, il ne s'agit pas de cela, Messieurs. L'acte que l'Église demande de nous nous appelle au pied des autels, c'est là qu'il faut aller. Vous êtes trop intelligents pour ne pas comprendre que le culte privé ne peut suppléer le culte public, quand ce dernier est rigoureusement exigé par la loi. Mais, dans la pratique, quel cas faites-vous de cette loi ? — Je vais vous le dire.

Ceux-ci, parfaitement au courant de leur devoir, trouvent, dans leur ingénieuse paresse, mainte raison de s'en dispenser. C'est une affaire qui ne perdrait rien pour attendre une pauvre petite heure ; c'est un voyage qu'on aurait pu remet-

celles de saint Pierre et de saint Paul), l'invention de la sainte Croix, saint Laurent, saint Étienne, saint Jean-Baptiste, les Innocents, saint Sylvestre, saint Michel, saint Joseph. Ces deux dernières ont été rétablies depuis. En France, depuis le concordat de 1802, il ne reste que quatre fêtes chômées : Noël, l'Ascension, l'Assomption, la Toussaint; les autres sont renvoyées au Dimanche.

tre ou organiser de manière à être libre assez longtemps pour assister à l'office divin; c'est une marche modérée, qu'on ferait volontiers pour prendre de l'exercice, mais qui paraît écrasante parce que le service de Dieu est au bout; c'est une partie de plaisir qu'on ne veut pas manquer, comme si l'Église avait dit : « Amusez-vous d'abord, le reste ensuite s'il y a lieu ; » c'est une infirmité minuscule que l'on dorlotte avec tendresse; c'est une goutte de pluie, un chemin malpropre, un courant d'air que l'on craint; bref, une foule de raisons sans raison, qui seraient incapables, en toute autre occurence, de nous empêcher de faire ce dont nous aurions bien envie.

Ceux-là, moins enclins à la dispense, trouvent cependant moyen d'enfreindre, presque chaque dimanche, la loi qu'ils se piquent d'observer. Leur diligence est en retard plus encore que leur horloge. Ils ne sont jamais prêts quand il faudrait être rendu; et leur conscience facile s'arrange, sans scrupule, d'une messe tronquée qu'ils ne pourront, par leur faute, remplacer par une autre ou compléter dans les parties essentielles auxquelles ils n'ont pas assisté.

D'autres arrivent quand il faut, mais leur âme

distraite, vagabonde sciemment et de plein gré loin de la grande action à laquelle ils sont présents de corps. Affaires, plaisirs, salamalecs, conversations, regards curieux, tout les préoccupe beaucoup plus que ce qui se passe à l'autel. Tout est fini avant qu'ils aient commencé à se recueillir, et ils s'en vont avec la satisfaction d'un devoir accompli, sans paraître se douter que la présence physique est insuffisante et presque dérisoire, si elle n'est accompagnée de la présence morale.

Dieu veuille, Messieurs, qu'il n'y ait pas parmi vous de ces misérables pour qui l'Église est un lieu de rendez-vous criminel! Hôtes sacrilèges, dont l'âme se souille et s'avilit quand elle devrait se purifier dans le sang du Christ, et s'élever, sur les ailes de la prière, vers Celui qui attend, dans les cieux, l'hommage de ses créatures uni aux hommages du divin intercesseur.

Que de fautes à inscrire dans votre examen de conscience! Et, parce qu'il s'agit de préceptes dont la matière est grave, que de fautes graves dont vous n'avez pas assez tenu compte jusqu'ici!

En voici d'autres. — L'Église, pour appliquer la loi évangélique de la pénitence, vient à certains

jours et à certaines époques de l'année présider notre table et nous prescrire le jeûne et l'abstinence[1]. Que d'infractions à cette loi! On invoque contre elle l'Évangile, dont elle n'est qu'une légitime et bénigne interprétation, et l'on croit triompher lorsqu'on a dit avec le Sauveur : « L'âme n'est pas souillée par ce qui entre dans le corps. » Eh ! mon Dieu, nous le savons tout aussi bien que vous. Un bon aliment fortifie le corps en quelque temps qu'il soit pris, ce qui n'empêche pas l'âme d'être souillée par sa désobéissance, quand elle permet au corps de se nourrir au mépris d'une loi qui oblige sous peine de péché grave.

On fait appel à la bonté de l'Église, qui ne peut vouloir l'extermination de nos pauvres santés.

1. Les préceptes de l'abstinence et du jeûne se trouvent dans diverses Constitutions des Souverains Pontifes, dans tous les rituels et catéchismes autorisés par l'Église.

Le précepte de l'abstinence oblige sous peine de péché grave : c'est le sentiment commun des théologiens, Quant au jeûne, Alexandre VII a condamné ceux qui prétendaient qu'on pouvait le rompre sans péché grave, si ce n'est par mépris. Voici la proposition condamnée : *Frangens jejunium Ecclesiæ ad quod tenetur, nec peccat mortaliter, nisi ex contemptu, vel inobedientia faciat, puta, quia non vult se subjicere præcepto.*

Soyez tranquilles, Messieurs, ceux que l'Église tue par ses lois pénitentiaires meurent habituellement d'autre chose. Le jeûne et l'abstinence vous fatiguent peut-être? Je serais étonné qu'il en fût autrement; car je n'ai jamais ouï dire que la pénitence pût être un réconfort et un régal pour la chair qu'elle doit dompter. Du reste, vous avez mauvaise grâce d'en appeler à la bonté de l'Église, comme si elle méconnaissait nos faiblesses et nos infirmités. Chaque jour, nous la voyons atténuer ses lois pénitentiaires, pour les mettre à la mesure de nos natures amoindries.

Mais cette charitable condescendance ne nous touche pas. Nous continuons de nous plaindre et, pour ne pas être atteints par les saintes flèches de la pénitence, nous nous cuirassons de dispenses que nous prenons insolemment, que nous mendions sans pudeur, que nous extorquons par des prétextes qui frisent le mensonge. Ah! j'ai des trésors d'indulgence plein le cœur, et des dispenses plein les mains pour la pauvreté, la gêne, le travail pénible, l'infirmité sérieuse! Mais comment ne pas m'indigner contre ces riches presque oisifs, qui ont une tête d'airain pour supporter l'écrasante fatigue d'une longue veille de plaisirs, un

estomac de fer pour digérer de bons repas, des jarrets d'acier pour mener au loin leurs chasses ou enlever d'interminables danses, et qui se plaignent de nausées, de vertiges, de défaillances, dès qu'on leur parle de jeûne et d'abstinence. Je sais qu'ils ont l'appui des ordonnances de la Faculté, mais je sais aussi que la Faculté manque souvent de théologie, quand elle ne manque pas tout à fait de religion ; je sais que les médecins les plus consciencieux peuvent être trompés comme nous, et qu'il leur est difficile de ne pas dire à un homme qui se plaint : — Nourrissez-vous solidement, — quand ils voient dans ses yeux qu'il brûle du désir de n'être pas gêné dans ses appétits. Vous consultez les médecins, moi aussi, et je leur ai toujours entendu dire que la gourmandise et la sensualité sont plus fécondes en infirmités que la pénitence, fille austère de la sobriété et de la tempérance.

Encore, si on faisait toujours un essai loyal des prescriptions de l'Église ? Mais non. Il arrive souvent qu'on se fait dispenser préventivement, en donnant pour raison non les souffrances qu'on éprouve, mais le malaise dont on a peur.

Petite lâcheté, cependant, si on la compare à celle du respect humain qui nous fait transgresser

les lois de l'Église parce que nous n'osons pas refuser une invitation, ni affronter le regard railleur de ceux qui, peut-être, admireraient notre courage si nous savions tirer en public les conséquences pratiques de nos convictions. J'ai lu quelque part qu'un vieux général, aussi bon chrétien que vaillant homme, fut invité un vendredi à la table d'un roi, dont je ne dirai pas le nom, car il ne faut pas plus médire des morts que des absents. Ce roi suivait, sans doute, comme ceux dont nous avons parlé plus haut, les grandes lignes de la religion, mais, à coup sûr, il s'inquiétait fort peu des lois de l'Église. Ses repas du vendredi ressemblaient à ceux des autres jours. Après tout, comme il faut être charitable, il avait peut-être un indult dont il ne devait compte à personne. Le général ignorait cela, et après avoir attaqué bravement quelques hors-d'œuvres, il mordillait son pain sec, cherchant à détourner l'attention de son couvert par les vivacités de sa conversation. Il ne réussit pas à tromper la reine, près de laquelle il était placé, et qui lui dit : « Général, vous n'avez donc point d'appétit, que vous refusez tout ce qui passe ? — Pardon, Madame, répond le brave soldat, mon appétit est excellent, mais j'ai une mère que je respecte et que

j'aime, et qui m'a défendu de manger de la viande le vendredi. Je vous assure qu'elle ne badine pas, car c'est sous peine de péché mortel. » La reine comprit, rougit et, bien loin de s'offenser de cette franche déclaration de principes, elle eut soin que le général fut désormais servi à la chrétienne.

Mais, je veux, Messieurs, que vous soyez au-dessus des méprisables faiblesses du respect humain, et que vous ayez toutes sortes de bonnes raisons pour être dispensés des lois de l'Église. Au moins devriez-vous, pour compenser les œuvres afflictives qu'elles prescrivent, vous pénétrer de l'esprit de ces lois, et vous abstenir des plaisirs qu'elles réprouvent implicitement. Le jeûne et l'abstinence sont comme des signaux sacrés dressés sur certaines époques de l'année, pour avertir la nature qu'elle doit faire trève aux jouissances qui la dissipent, l'énervent et quelquefois la corrompent. Mais vos cœurs, qui se disent chrétiens, ne comprennent rien à ces signaux. Repas somptueux, bals, soirées, concerts, spectacles, tout suit son cours sans respect pour la sainteté des temps. L'Église, dans ses psaumes, ses hymnes, ses antiennes, ses oraisons, nous rappelle les austérités de la loi évangélique. Peine perdue! la fumée de nos

festins, les rires et les trépignements de nos joies mondaines, le bruit et la dissolution de nos fêtes semblent se moquer de sa divine mélancolie et lui dire ironiquement : — Pauvre vieille mère ! tes lois et tes désirs retardent sur les besoins du siècle. Tu as beau prêcher la pénitence, tu n'empêchera pas le monde de s'amuser.

Votre examen de conscience est fait, Messieurs. Maintenant, soyez sincères avec vous-mêmes, et voyez si vous pouvez dire encore que vous aimez l'Église. Hélas ! j'ai bien peur que les émotions qui vous agitent en face de ses épreuves ne soient que l'effet d'un sentiment qui n'a rien de religieux ; j'ai bien peur que l'Église ne soit obligée de répondre à toutes vos protestations d'amour filial : « Si vous m'aimez, gardez donc mes commandements : *Si diligitis me mandata mea servate.* »

Le vrai chrétien, le fidèle enfant de l'Église, non content de ne pas marchander la soumission de sa volonté aux volontés de sa mère, s'applique à deviner ses intentions et à prévenir ses désirs. L'appel qu'elle lui fait chaque année veut dire pour lui qu'on ne doit pas laisser séjourner le péché dans une âme chrétienne, et qu'il est à propos de venir

chercher le plus souvent possible, aux pieds du prêtre, le pardon de ses fautes, à la table sainte, le pain de vie qui ranime notre piété fatiguée et nos forces défaillantes. La loi qui lui prescrit de sanctifier les dimanches et les fêtes l'invite à contribuer par sa présence et son recueillement à la splendeur de toutes les solennités chrétiennes. Le jeûne et l'abstinence s'imposent non seulement à son corps, mais à son âme pleine d'un saint mépris pour les plaisirs mondains. Après avoir observé la lettre de la loi, il en traduit l'esprit dans sa vie religieuse et mortifiée, et l'Église peut lui dire avec une maternelle tendresse : « Le voilà celui qui m'aime. Il a gravé mes commandements dans son cœur et les observe fidèlement : *Qui habet mandata mea et servat ea, ille est qui diligit me.* »

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION

AIMER L'ÉGLISE DE TOUT SON COEUR ET DE TOUTES SES FORCES

MESSIEURS,

Après avoir déduit de la sainte maternité de l'Église ses droits à votre amour filial, je vous ai demandé des preuves de cet amour dans le parfait acquiescement de votre esprit à l'enseignement de votre mère, et dans la soumission plénière de votre volonté à ses commandements. Ces preuves vous ne me les refuserez pas, et vous y ajouterez, je l'espère, les actes de générosité et de dévouement que je viens vous demander aujourd'hui, en faisant appel à vos cœurs.

Je ne vous ai point dit encore tout ce que doit être votre amour pour l'Église. « Aimer, dit saint Thomas, c'est vouloir du bien à ceux qu'on aime : *Amare est velle bonum alicujus*[1]. » Or, si je ne me trompe, c'est déjà vouloir du bien à votre sainte mère que d'assurer, par vos respects et votre obéissance, le triomphe de son autorité doctrinale et législative. Mais vous pouvez et devez faire davantage. Il est dans notre âme un sanctuaire mystérieux et vénérable où l'amour se forme, réside, se passionne, prend l'empire de tous nos sentiments et vouloirs, se gonfle de désirs impatients, tout prêts à se traduire par de nobles et généreuses actions : c'est le cœur.

Vous devez, Messieurs, aimer l'Eglise de tout votre cœur ; et parce que le cœur serait impuissant s'il n'avait à son service les forces qui le mettent à même de réaliser ce qu'il désire, vous devez aimer l'Église de toutes vos forces. J'espère vous faire comprendre l'importance et l'étendue de ce devoir, en vous montrant que l'amour de tout votre cœur et de toutes vos forces doit être un amour consolateur, un amour vengeur, un amour conquérant.

1. *Summ. Theol.*, I p., quæst. 20, a. 1 et 2.

I

Le prophète Jérémie, personnifiant son infortunée patrie, s'écriait : « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne[1]. » Jérusalem c'est l'Église, mère désolée, qui se plaint de la guerre opiniâtre et déloyale que lui font ses enfants, et nous montre les meurtrissures et les plaies qu'elle reçoit de leurs blasphèmes, de leurs injustices et de leurs violences.

Ce n'est pas la lutte qui l'afflige. Elle n'ignore pas qu'elle est née pour combattre, et a prouvé plus d'une fois au monde qu'elle savait porter avec gloire son beau nom de militante. Persécutée par les infidèles, elle présentait à leurs coups sa noble et vaillante poitrine, et, ivre d'une sainte joie, leur disait : — Frappez ! les blessures que vous ferez à mon corps n'en chasseront pas la vie divine qui

1. O vos omnes, qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus. (Jerem., *Thren.*, cap. I, 12.)

l'anime, et le sang que vous répandrez deviendra une semence de chrétiens. — Mais, quand ce sont des chrétiens qui, après avoir renié leur mère, méconnu ses bienfaits, oublié ses tendresses, se substituent à l'odieuse phalange des persécuteurs, l'Église peut-elle triompher encore? Hélas! son cœur maternel est navré jusqu'à mourir s'il n'était immortel, et je comprends, sur ses lèvres plaintives, cette exclamation du prophète : « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne!

C'est à nous, Messieurs, que l'Église s'adresse, parce qu'elle compte sur notre amour fidèle pour être consolée. Empressons-nous donc autour d'elle, comme, au foyer domestique, s'empressent autour de leur mère les enfants qui veulent lui faire oublier quelque grande ingratitude et quelque grand crime, et disons-lui : — Mère, nous voici! détournez un instant vos regards des fils coupables qui ont outragé votre amour et blessé votre cœur, et ne voyez que notre sympathique tristesse, nos efforts pour vous plaire, notre union, nos espérances et nos prières!

L'indifférence est cruelle à ceux qui souffrent; leur douleur, au contraire, se soulage de la part

qu'en prend notre cœur. Une sincère et pieuse compassion est la première consolation des affligés : celle que l'Église demande à notre amour. Vous entendez bien, Messieurs, je dis une sincère et pieuse compassion, et non pas ces émotions passagères, cette tristesse de commande que prodiguent, en certaines occasions, les gens bien élevés à l'affliction de leurs amis et connaissances. Comédie de quelques heures, réglée par les convenances, à laquelle succède bientôt l'oubli, et, peut-être, les joies insolentes de notre légèreté. Je crains que quelques-uns d'entre vous n'aient à se reprocher cette comédie ; je crains que ceux qui se sont émus des derniers coups portés à l'Église, et ont fait montre de sympathie et de douloureuse indignation, à l'endroit des persécutés, n'aient trop promptement oublié qu'ils étaient chrétiens, pour se souvenir qu'ils étaient mondains. Cette observation délicate, et peut-être blessante pour certains amour-propre, vous a déjà été faite ; les vérités que je traite présentement me donnent le droit et m'imposent le devoir d'y insister. Eh bien oui, notre sainte mère l'Église a eu la douleur, ajoutée aux douleurs de la persécution, de voir les enfants qui semblaient compâtir à ses maux

passer, comme en un clin d'œil, d'une affliction qui n'était qu'à la surface de leur vie chrétienne aux plaisirs bruyants et aux joies intempérantes de la vie mondaine. Quelques rares familles ont compris la réserve qui leur était imposée par les événements; mais le reste a-t-il moins festiné, moins chanté, moins ri, moins joué, moins couru, moins dansé ? — Non. — Les ennemis narquois, qui surveillent de près l'attitude des catholiques en ces tristes temps, ont remarqué cela, et n'ont pas manqué de nous accuser d'avoir exploité une situation douloureuse, pour faire au nom de la religion des démonstrations de partis. Je ne crois pas à cette hypocrisie, Messieurs, mais je crois à la légèreté de vos cœurs, et je ne puis m'empêcher de vous dire : Ce n'est pas ainsi qu'on aime.

Vous avez entendu parler de ces grands deuils de vêtements que prennent certains peuples pour pleurer les désastres et l'oppression de leur patrie. Je ne vous demande point cela, mais plus de modération dans vos plaisirs, plus de gravité dans vos relations et dans votre vie extérieure, tout un ensemble de privations et de religieuse retenue, qui témoigne du deuil de votre cœur, et console votre mère l'Église, en lui montrant que vous savez com-

pâtir sincèrement et pieusement à ses tristesses et à ses souffrances.

Sa consolation sera plus profonde et plus douce, si vous ajoutez aux témoignages de votre compassion de généreux efforts pour compenser, par la perfection de votre vie chrétienne, les défections qui affligent son cœur maternel ; si elle vous voit plus fermes dans la foi, parce qu'on blasphème avec plus d'audace les vérités qu'elle enseigne; plus soumis à ses commandements, parce qu'on méprise son autorité souveraine ; plus empressés à lui demander le secours de la grâce, parce qu'on invoque contre elle l'affranchissement de la nature ; plus humbles, plus tempérants, plus chastes, plus désintéressés, plus charitables, plus dévoués, parce que l'orgueil, l'ambition, la sensualité, la luxure, la cupidité et la haine, obéissant à des excitations impies, étendent dans les âmes leurs envahissements; plus spirituels, parce que le siècle devient chaque jour plus charnel; plus unis, parce que l'ennemi cherche à nous diviser.

L'union, Messieurs, est en tout temps la force des familles et des sociétés, mais c'est dans l'épreuve qu'elles en ressentent plus vivement le besoin. Mère éprouvée de la famille chrétienne, l'Église

apprécie plus que qui que ce soit le grand bien de l'union. Notre compassion et nos efforts pour lui plaire ne la consoleront pas de ses peines, si nous ne sommes tous, comme aux débuts de sa vie publique, « *cor unum et anima una*[1] : un seul cœur et une seule âme, » mus par la même pensée, la même affection, le même désir de faire triompher la sainte cause du Christ contre les entreprises haineuses de l'impiété. Gardons-nous, grand Dieu, de ces préoccupations, de ces ambitions, de ces entêtements d'opinion et de partis qui désagrègent les forces et paralysent l'action des mieux intentionnés. Ces dispositions, si funestes aux intérêts conservateurs des sociétés humaines, seraient le fléau de notre divine famille et ne feraient qu'ajouter aux épreuves et aux tristesses de l'Église. Il faut que l'amour filial étouffe en nos cœurs toute passion trop humaine, et que nous puissions nous lever tous comme un seul homme, lorsque l'Église nous crie : A moi mes enfants!

Comme la mère se sent plus forte et plus vaillante, lorsque tous les enfants qui lui sont restés fidèles se pressent autour d'elle ! Mais encore faut-il

1. Act., cap. IV, 32.

que ce soit pour lui prêter leur appui, et non pour faire peser sur son cœur leur découragement. Une compassion craintive, s'exprimant par un concert de lamentations, n'est point le fait de l'amour consolateur que nous devons à notre sainte mère. Je sais bien que l'Église est prémunie par l'esprit de Dieu contre cette horrible défaillance d'âme qu'on appelle le désespoir. Quoi qu'il arrive, elle a confiance en celui qui lui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles. Jamais nous ne troublerons cette confiance, mais nous blesserions le cœur maternel qu'elle réconforte, si nous nous laissions abattre, jusqu'à croire que tout est perdu, parce que Dieu permet aux forces insolentes de l'enfer de triompher un instant. Donc, point de ces terreurs exagérées qui naissent parfois d'oracles sans autorité, point de ces sombres prévisions qui donnent au mal une puissance absolue qu'il ne peut avoir, point de ces cris de détresse qui énervent les courages, point de ces affaissements qui nous exposent à l'odieuse tentation de laisser tout faire sans résistance, et peut-être de devenir, par des concessions imprudentes, les complices de l'iniquité. C'est bien assez que l'Église souffre de la guerre qu'on lui fait, sans qu'elle ait

encore à se préoccuper et à gémir de nos lâchetés. Nous ne serons ses dignes enfants qu'à la condition de partager ses indéfectibles espérances et de dire avec elle : « J'attends le Seigneur. » Nous ne la soutiendrons efficacement dans la lutte qu'en sommant Dieu par la prière de faire honneur à sa parole.

La prière ! c'est la suprême et toute-puissante ressource de notre amour filial, pour consoler l'Église. Elle attend de Dieu qui l'éprouve la victoire sur ses ennemis et la lui demande chaque jour dans les admirables oraisons de sa liturgie. Mais ses supplications, plus énergiques et plus pressantes, hâteront l'heure de son triomphe et de sa délivrance, si toute la famille chrétienne unit ses voix à la sienne. Un peuple en prières est plus fort qu'un peuple en armes. Prions donc, Messieurs, et que ce grand acte de la communion des saints, dont je vous exposais dernièrement les lois et les merveilles[1], émeuve le ciel, et détermine l'écoulement de ses grâces. Prions avec un cœur pur et fervent, prions sans relâche, et faisons prier avec nous les élus que l'Église a sauvés, les saints qu'elle

1. Cf. *Exposition du Dogme catholique,* soixantième Conférence, *la Communion des Saints*..

a glorifiés, la très pure Vierge qu'elle a exaltée, les plaies, le sang, le cœur adorable du Sauveur qui l'a enfantée et épousée dans la douleur. Mêlés à cette foule d'illustres intercesseurs, allons avec confiance jusqu'au trône de Dieu et disons-lui : « Seigneur, que votre cœur apaisé daigne recevoir avec bonté les prières de l'Église, épouse bénie de votre fils et notre chère mère. Mettez fin à la guerre qu'on lui fait et à toutes les erreurs qui l'affligent, afin qu'elle vous serve avec cette douce tranquillité que donne la liberté. Avec la liberté, accordez votre paix à nos malheureux temps[1]. » Le concert de nos suppliantes clameurs étouffera le bruit des blasphèmes, des injures et des menaces qui affligent notre mère. Fortifiée par le concours de notre piété, elle bénira Dieu de ses maux, chantant avec le Psalmiste : « *Virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt*[2]. Seigneur, tes saintes rigueurs me consolent, » puisqu'elles me révèlent le cœur de mes enfants.

1. Ecclesiæ tuæ quæsumus, Domine, preces placatus admitte, ut, destructis adversitatibus et erroribus universis, secura tibi serviat libertate, et pacem tuam nostris concede temporibus. *(Oraison liturgique.)*

2. Psalm. XXII.

II

Messieurs, l'amour de tout notre cœur et de toutes nos forces, en se faisant consolateur, n'a accompli qu'une partie de sa tâche envers l'Église; après avoir consolé, il doit procéder à la vengeance.

Ne vous étonnez pas de ce mot; il n'a point dans mon cœur de prêtre et d'apôtre le sens que lui donnent les passions humaines. Les enfants du siècle vengent leur mère outragée par la haine et la violence; les enfants de l'Église ignorent cette sorte de vengeance. Saint Thomas a bien dit : « La haine vient de l'amour : *Omne odium ex amore causatur*[1]. » Plus on aime quelqu'un, plus on est disposé à haïr ceux qui le font souffrir. Toutefois, ce dur axiome, qui exprime au naturel la génération de nos passions, s'adoucit dès qu'il passe dans un cœur où règne la charité chrétienne. Le chrétien hait l'injustice, mais il ne doit pas cesser d'aimer

1. *Summ Theol.*, quæst. 29, a. 2.

ceux qui la commettent. Ce ne sont pas les hommes, c'est un Dieu qui lui a enseigné cette sublime et héroïque distinction, en pardonnant aux bourreaux qui, après l'avoir crucifié, insultaient encore à ses dernières douleurs.

Veillez donc sur vos sentiments, Messieurs, et quand je vous demande pour l'Église un amour vengeur, ne croyez pas que j'autorise ces imprécations haineuses, ces désirs impatients et cruels qui tendent à l'extermination complète et instantanée des ennemis du Christ et de son Église. A défaut des armes humaines, pour en finir avec eux, on fait appel à la justice de Dieu. S'il devait nous prendre au mot, il n'aurait pas assez de tonnerres entre ses mains pour satisfaire nos passions vindicatives. A ceux que tourmentent ces fureurs sacrées, je répondrai comme le Christ à ses disciples, lorsqu'ils lui demandaient de faire descendre le feu du ciel sur les villes ingrates et railleuses qui avaient refusé de reconnaître leur mission : « Vous ne savez pas de quel esprit vous êtes : *Nescitis cujus spiritus estis*[1]. »

Notre esprit, chrétiens, est un esprit de mansué-

1. Luc, cap. IX, 52.

tude et de charité, qui ne nous permet pas de rendre le mal pour le mal. Laissons à Dieu, qui a proclamé son droit unique à la vengeance, le soin de punir quand il voudra et comme il l'entend les ennemis de son Église, sans nous ingérer par des désirs inhumains et des prières indiscrètes dans l'action providentielle de sa justice. Si nous lui demandons, avec la sainte liturgie, de les humilier, que ce soit pour éclairer leur aveuglement, et les convaincre de l'impuissance de leurs desseins et de leurs violences contre une institution que Dieu a promis de soutenir à perpétuité.

Il ne faut pourtant pas que notre douceur et notre charité dégénèrent en faiblesse, et que, sous prétexte de tout pardonner, nous oubliions l'injure faite à notre mère, jusqu'à traiter ses persécuteurs à l'égal de ses enfants. Fuir leur intimité, mépriser leurs faveurs, leur refuser l'estime, les suffrages, les respects, les honneurs, les services dont ils sont indignes, c'est justice, et le seul moyen de leur faire sentir les effets de l'excommunication que l'Église, en d'autres temps, eût prononcée contre eux. Mais en tout cela, pas de haine, pas d'esprit de basse vengeance. Notre amour filial doit prendre pour devise cette belle et

noble parole de saint Paul : « *Noli vinci a malo, sed vince in bono malum*[1]. Ne te laisse pas vaincre par le mal, mais efforce-toi de vaincre le mal par le bien. »

Nous vengerons l'Église, en consacrant notre science et notre talent à faire prévaloir, dans l'opinion publique, l'apologie éloquente et convaincue de ses bienfaits et de ses vertus, contre les injures et les calomnies qui la déconsidèrent ; en publiant hautement que nous sommes glorieux d'être ses enfants, de croire tout ce qu'elle enseigne et d'obéir à ses saintes volontés ; en soutenant ses droits, sans en rien céder à l'esprit du siècle ; en montrant à ce siècle sceptique et railleur notre ferme et vigoureuse confiance dans les éternelles destinées de notre mère ; en lui disant, à cette mère humiliée, bien haut, de manière à ce que tout le monde l'entende : Mère, te voilà comme le Christ, ton époux et ton maître, sur le chemin du Calvaire, condamnée par les pouvoirs, outragée par la foule, couverte de plaies, de boue et de crachats, abreuvée d'ignominie ; mais notre foi ne faiblit pas devant un si grand scandale, et, sous le voile de tant d'op-

1. Rom., cap. XII, 21.

probres, nous voyons encore, nous admirons encore, nous adorons encore la divine auréole dont ton front est couronné !

Nous vengerons l'Église, en professant une plus profonde estime pour ceux de ses ministres qui ont porté les premiers coups de la persécution, et pour les hommes courageux qui se sont compromis dans leur cause, en leur donnant publiquement des témoignages de notre pieux respect, en venant au secours de leur détresse. Napoléon, entouré de son état-major, voyant passer, sur le champ de bataille où il avait triomphé, un convoi de blessés ennemis, se découvrit respectueusement devant eux et s'écria : « Honneur au courage malheureux ! » Ce ne sont pas des ennemis, Messieurs, ce sont des amis malheureux que vous voyez passer sous le froc béni que le cloître ne peut plus abriter. Ne craignez pas de les reconnaître au milieu de la foule indifférente ou hostile qu'ils traversent, et saluez-les de ce cri vengeur ? « Honneur à l'innocence proscrite ! honneur à la vertu persécutée ! »

Nous vengerons l'Église, en soutenant par notre travail, par le sacrifice de notre temps et de nos deniers, les œuvres d'éducation et de bienfaisance

qu'on prétend soustraire à sa religieuse influence; en préférant, malgré promesses et menaces, les écoles où elle enseigne à celles d'où elle est bannie; en créant, par tous les moyens possibles, des institutions libres de toute attache officielle, où il sera permis à l'enfance d'apprendre à accomplir ses devoirs envers Dieu et à être fidèle aux promesses de son baptême; en élevant ainsi des générations chrétiennes qui feront rougir ceux qui rêvent des générations sans Dieu, et les obligeront peut-être de confesser qu'ils se sont trompés. Oh! la belle et sainte vengeance que celle-là! Daigne le ciel nous l'accorder avant que les entreprises de l'impiété aient porté leurs tristes fruits! Puisse le mal être vaincu par le bien que nous ferons, avant qu'il soit devenu assez puissant pour enfanter de honteuses et sanglantes catastrophes! Mais quels que soient ses progrès, Messieurs, ne nous laissons pas vaincre par lui : « *Noli vinci a malo.* » Tôt ou tard, si nous sommes persévérants dans la lutte du bien, cette devise de notre amour vengeur aura raison : « *Vince in bono malum* : triomphe du mal par le bien. »

III

J'ai encore à vous faire une demande, Messieurs : Si vous aimez l'Église de tout votre cœur et de toutes vos forces, vous devez épouser ses saintes ambitions, et l'aider à étendre les conquêtes qui augmentent le nombre de ses enfants, et accroissent, de toutes les âmes régénérées par sa doctrine et ses sacrements, la richesse et la gloire de la famille chrétienne.

On lui prête, dans un certain monde, des avidités de pouvoir contre lesquelles on ne saurait prendre, dit-on, trop de garanties. Ses prétentions et ses empiètements, s'il faut en croire les gens effarés qui l'accusent, tendent à éliminer toutes les autorités et à confisquer toutes les libertés. Je me suis expliqué sur ce point en traitant des rapports de l'Église avec les sociétés humaines, et je crois avoir fait équitablement la part qui revient à chacun. Je n'y reviendrai pas, si ce n'est pour affirmer, encore une fois, que l'Église n'a nullement l'intention de sortir de son domaine spirituel, et

qu'elle est toujours prête à dire aux pouvoirs qui respectent ses intentions : « *Da mihi animas cætera tolle tibi*[1] : Laissez-moi les âmes et prenez le reste. »

Les âmes! Dieu les lui a données, et, je ne le cache pas, elle voudrait les avoir toutes. C'est son plus grand amour, c'est sa suprême passion : parce que c'est le bien légitimement acquis de l'époux divin, qui les a payées de ses douleurs et de son sang. Elle n'a rien tant à cœur que de faire valoir ses droits, car en les faisant valoir, elle donne satisfaction à sa maternelle tendresse, qui veut le salut et le bonheur éternel du genre humain. Donc, depuis le jour où les disciples du Sauveur se sont élancés à la conquête du monde, jusqu'en ce siècle qui a vu naître l'œuvre sublime et touchante de la propagation de la foi, l'Église n'a pas cessé un seul instant de crier : Des âmes! des âmes!

Vous ne seriez pas les enfants de cette mère inépuisablement féconde, si votre cœur ne désirait avec le sien l'extension indéfinie de la famille chrétienne, si vous n'aviez comme elle la sainte

1. Gen., cap. XIV, 21.

passion des âmes. — L'avez-vous cette sainte passion des âmes? — Hélas! vous ne donnez peut-être les vôtres qu'avec mille réserves égoïstes; indifférents à tout le reste, vous vous contentez de faire chichement votre salut, sans vous inquiéter du grand nombre de ceux qui se perdent. Votre cœur ne bat pas à l'unisson du cœur de votre mère; vos forces n'imitent pas la généreuse expansion de ses forces; vous n'aimez pas l'Église de tout votre cœur et de toutes vos forces.

Je vous prie en grâce, Messieurs, de bien sonder vos dispositions sur ce chapitre de vos devoirs, le plus noble de tous. Si vous y voyez de la mollesse, laissez-vous convaincre par le pressant appel que je vous adresse, à cette heure, au nom de votre mère, et comprenez que pour mettre le sceau à votre amour filial, vous devez vous associer par le cœur et par l'action à la conquête des âmes.

Et d'abord, vous devez désirer cette conquête et vous en réjouir comme du plus grand des honneurs et du plus grand des biens. Un citoyen qui aime sa patrie se montre jaloux de ses agrandissements, et triomphe quand il apprend que ses frontières se sont dilatées pour enclore de nouvelles

provinces. Mais provinces, royaumes de la terre, univers entier, qu'est-ce que cela? Misère et vileté, en comparaison d'une âme rachetée au prix du sang de Jésus-Christ, d'une âme qui passe des régions ténébreuses de l'erreur et du péché au lumineux royaume de la vérité et de la grâce. L'Église, croyez-le bien, est plus heureuse et plus fière d'engendrer une âme et de la faire entrer dans la famille chrétienne, que les peuples ne sont heureux et fiers d'avoir conquis un empire. Si vous l'aimez de tout votre cœur, Messieurs, partagez son bonheur et sa gloire, après avoir partagé son ambition; soyez plus touchés de la conversion d'une âme que de l'acquisition de tous les biens de la terre. J'ai vu dans des cœurs chrétiens ces saintes émotions, j'ai vu de douces larmes répandues par des hommes, qui pourtant n'étaient pas faciles à l'attendrissement, lorsqu'ils apprenaient la conversion d'un pécheur, d'un hérétique, d'un infidèle, et je me disais : Ceux-là aiment l'Église.

Le sentiment est bon, Messieurs, l'action vaut mieux. Il est, dans le voisinage de votre vie, sous le rayon de votre influence, des âmes que nous pouvons difficilement atteindre, parce que notre approche les effarouche. Travaillez à les donner à

votre mère. Exercez auprès d'elles cet apostolat aimable et discret qui s'insinue par de charitables avertissements, par de sages conseils, par de pacifiques et loyales discussions, par de nobles et saints exemples et triomphe par la tendresse. Là où votre parole est sans puissance, votre exemple sans autorité, votre tendresse sans pénétration, ourdissez la mystérieuse conspiration de la prière et obtenez de Dieu ce que ne peut conquérir votre zèle.

Allez plus loin ; après avoir fécondé l'Église dans vos familles, dans le cercle de vos amitiés et de vos relations, étendez votre ambition au monde entier, et faites agir jusqu'aux extrémités de la terre votre amour conquérant. Je ne vous demande pas de quitter vos foyers et votre patrie pour vous condamner au noble et laborieux exil de nos missionnaires, mais qui vous empêche de coopérer par l'aumône et la prière à l'œuvre grandiose de la propagation de la foi ? Un sou par semaine, un *Pater* et un *Ave*, c'est assez pour faire de vous des apôtres, au service de la généreuse et sainte ambition que le Christ a mise au cœur de son Église en décrétant son universalité. Car, pendant que vous restez à vos affaires, à vos intérêts, à vos affec-

tions, votre aumône et votre prière s'incarnent, et deviennent un de ces courageux adolescents qui n'attendent qu'un signe pour s'élancer à la conquête des âmes. Ils partent, après avoir dit adieu à tout ce qui leur est cher ; le vaisseau qui les emporte, à travers mille périls, va les déposer sur les glaces du pôle ou sous les feux de l'équateur... et c'est vous, Messieurs, que les peuples saluent lorsqu'ils s'écrient avec le prophète : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui nous annoncent la paix du ciel et nous apportent le grand bien du salut, de ceux qui viennent nous dire de la part du Seigneur : Votre Dieu va régner[1]. »

Mais voyez jusqu'où va mon audace ! Je ne me contente pas de vos aumônes et de vos prières. J'ose vous demander un tribut d'amour bien autrement cher à l'Église : tout votre cœur et toutes vos forces dans le tribut de votre sang. Non pas du sang de vos veines, celui-là gardez-le pour les jours sinistres, s'ils arrivent, où vous serez obligés de confesser votre foi, mais du sang que vous

1. Quam pulchri sunt... pedes annuntiantis et prædicantis pacem : annuntiantis bonum, prædicantis salutem, dicentis Sion : Regnabit Deus tuus. (Isaï., cap. LII, 7.)

avez donné aux jeunes fils sur la tête desquels reposent vos espérances. Hommes du monde! ces jeunes fils que vous ne savez pas disputer aux passions qui les rongent, aux plaisirs qui les usent et les avilissent, n'est-il pas vrai que vous les disputez, ou que vous êtes tout prêts à les disputer à la vie religieuse, au sacerdoce, à l'Église qui les réclament? Vos pères ne se montraient pas si difficiles à l'endroit des vocations, lorsqu'il y avait à moissonner dans l'Église des richesses et des honneurs. Mais, aujourd'hui, plus rien qui flatte l'orgueil et la cupidité; plus rien que les sombres perspectives du sacrifice, dont s'épouvante votre amour paternel. Faut-il que je désespère de votre générosité ? — Non, je ne le veux pas. Vous êtes chrétiens, et j'ai confiance que vous le serez jusqu'à trouver doux et glorieux de briser vos espérances mondaines et d'immoler votre tendresse, afin de prouver à l'Église que vous l'aimez de tout votre cœur et de toutes vos forces, en respectant la volonté de Dieu qui demande pour elle le tribut de votre sang.

Saint amour de l'Église! Amour consolateur, amour vengeur, amour conquérant, je te livre cette grande assemblée. Empare-toi de tous les

cœurs et règne sans souci des reproches que t'adresse l'impiété. A l'en croire, on ne peut aimer l'Église sans déplacer les légitimes affections de la nature, et, surtout, sans faire tort à l'amour sacré de la patrie. Ah! qu'il me serait facile de lui jeter sa honte à la face! Je n'ai, pour cela qu'à lui rappeler que, dans la patrie envahie par l'étranger, ce sont les ennemis de l'Église qui fuient les rencontres périlleuses en se retranchant dans des postes lucratifs, tandis que les défenseurs de l'Église se font tuer sur les champs de bataille. Mais jetons un voile sur cette triste page de notre histoire contemporaine et plongeons un regard dans le passé de la France. Que nous dit-il? — Il nous dit que la gloire de notre pays est intimement liée à la gloire de l'Église; que jamais la France n'a été plus digne de l'admiration des peuples que lorsqu'elle a servi l'Église et mérité par là son nom de très-chrétienne; que dans toutes les parties du monde, en Orient surtout, ses services sont gravés dans la mémoire des nations à ce point que les noms de Franc et de chrétien se confondent; qu'aimer l'Église c'est aimer la France dans la plus universelle et la plus pure de ses gloires; par conséquent, que nous pouvons prendre comme

devise de nos plus grands amours ces trois mots sacrés : Dieu, Église et France.

Je termine, Messieurs, par les belles paroles de saint Augustin, qui résument tout l'enseignement de cette retraite : « Aimez l'Église, cette mère si grande ; aimez-la, puisqu'elle vous aime tant. Aimez-la, car l'esprit de Dieu se donne aux enfants du Christ selon la mesure de leur amour pour la sainte Église[1]. »

1. Amate tantam matrem ; amate amantem. *(De Symb. ad Cathec.)* Accipimus ergo et nos Spiritum sanctium, si amamus Ecclesiam... Credamus fratres; quantum quisque amat Ecclesiam Dei, tantum habet Spiritum sanctum. (Tract. XXXII, *in Joan.*)

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION

PARAPHRASE DU PSAUME III

Domine quid multiplicati sunt

CANTIQUE DE L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE

EMINENTISSIME SEIGNEUR, MONSEIGNEUR[1],
MESSIEURS,

Le saint roi David, persécuté par l'orgueilleux Absalon, s'enfuyait devant ce fils ingrat, dont Israël avait épousé la rébellion. Le soir d'une longue journée de marche et de fatigue, l'infortuné père, retiré dans un lieu désert, leva les yeux

1. Étaient présents Son Éminence le cardinal Guibert, archevêque de Paris, et Mgr Richard, archevêque de Larisse, coadjuteur.

au ciel, et son âme prophétique, soudainement saisie par l'Esprit de Dieu, exhala sa plainte et sa confiance en ces termes :

« Seigneur, pourquoi ceux qui m'affligent se sont-ils multipliés ? beaucoup se soulèvent contre moi. »

« De nombreuses voix disent à mon âme : Il n'y a plus de salut pour lui dans son Dieu. »

« Mensonge ! Tu es toujours mon protecteur, ô Jéhovah ! Tu es ma gloire et tu relèves ma tête humiliée et endolorie. »

« J'ai élevé ma voix vers le Seigneur, j'ai crié et il m'a exaucé du haut de sa montagne sainte. »

« Mon épreuve n'est qu'un sommeil, qu'un assoupissement. Je vais me relever, car le Seigneur m'a pris entre ses bras. »

« Que le peuple m'entoure par milliers, je ne le craindrai pas. Lève-toi, mon Dieu, sauve-moi ! »

« C'est fait ! Tu as frappé ceux qui me persécutaient sans raison ; tu as brisé les dents des pécheurs. »

« C'est de toi, Seigneur, que vient le salut, ta bénédiction est sur ton peuple. »

Messieurs, cet hymne de David est doublement prophétique. Si vous voulez prêter l'oreille aux

voix plaintives qui retentissent aujourd'hui sur le Calvaire, vous l'entendrez tomber des lèvres du Christ et des lèvres de sa royale et sainte épouse l'Église. Le Voyant, accablé par l'épreuve et relevé par la confiance, contemplait, dans l'avenir, les deux majestés humiliées dont il n'était que la figure et chantait pour elles.

Oublions le roi-prophète. Que notre bien-aimé Sauveur, lui-même, nous permette d'adorer le mystère du Calvaire dans celle dont la vie pleine de tourments est l'image fidèle et le prolongement mystérieux de sa passion. Après avoir rendu nos hommages à la croix, méditons auprès d'elle chaque strophe du cantique de l'Église persécutée. L'amoureuse plainte, la sublime confiance de notre mère feront vibrer dans nos cœurs les cordes sacrées de l'amour filial, et, en la voyant si semblable à celui qui nous a enfantés à la vie chrétienne par ses douleurs glorifiées, nous nous sentirons plus généreux et plus fervents dans l'accomplissement des devoirs que nous impose sa divine maternité.

I

« *Domine quid multiplicati sunt qui tribulant me?*

« Seigneur, pourquoi ceux qui m'affligent se sont-ils multipliés? »

L'Église se plaint! mais sa plainte va droit à celui qui a promis aux âmes angoissées un refuge dans son sein miséricordieux. Les natures vulgaires s'épanchent auprès des créatures, et mendient à leur impuissante compassion des remèdes aux maux qu'elles ne peuvent soulager. Les grandes natures s'élèvent, comme d'instinct, vers le maître suprême des biens et des maux, persuadées qu'elles ne peuvent trouver qu'auprès de lui la solution des douloureuses questions qui les tourmentent.

Près de chaque douleur se place un *pourquoi?* Ce *pourquoi*, auquel les hommes les plus expérimentés et les plus sages ne peuvent répondre qu'en balbutiant, s'élance de la terre au ciel et va interroger les infinies perfections de Dieu. Tous n'y mettent pas les mêmes exigences ni les mêmes

sentiments. Le pécheur superbe, renversant les rôles, traite la Providence en accusée, lui demandant des réponses qui contentent sa raison, et ne laissent plus aucune obscurité autour du grand problème de la douleur : son *pourquoi* est une insolence. Le juste, humblement soumis aux décrets divins, consent à n'en pas pénétrer le mystère : son *pourquoi* est le gémissement d'une âme résignée, ne demandant au ciel qu'une goutte de consolation, pour l'aider à ne rien perdre des grâces qui font mériter jusqu'au bout la souffrance.

Quand le roi des justes, l'âme étreinte par une suprême angoisse, disait à son Père : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné ? » il n'oubliait pas le sublime acquiescement qu'il avait donné à toutes les volontés du ciel pendant son agonie ; mais sa miséricorde indiquait aux douleurs humaines le lieu sacré où elles doivent se réfugier, lorsque la nature, trop accablée, se sent impuissante à les supporter. Personne n'a mieux compris cette invitation du Christ que sa sainte épouse l'Église ; c'est dans l'esprit et avec les sentiments du divin crucifié qu'elle s'écrie : « *Domine quid multiplicati sunt qui tribulant me?* »

La consolation ne se fait pas attendre, et la ré-

ponse du ciel, sans lui promettre encore la fin de ses maux, soutient son courage et l'enivre de joie. — Ma fille, dit le Seigneur, tu me demandes pourquoi ceux qui t'affligent se sont multipliés : Écoute, je vais te le dire. Tu vois sur la croix le fils bien-aimé en qui j'ai mis mes complaisances. Il ne méritait que des joies, et voilà qu'il est plongé dans une mer d'afflictions. Tout conspire contre lui : les prêtres, les docteurs de la Loi, les princes du peuple, le peuple lui-même et, jusque dans son intimité, les traîtres, les parjures et les lâches. Pourquoi ? puisqu'il est la sainteté même et qu'il a passé en faisant le bien. Mais j'avais besoin d'une victime pure pour la rédemption du genre humain, et j'ai permis qu'il fut haï sans raison par les méchants, abandonné par les ingrats, immolé par les aveugles qui n'ont rien vu au grand mystère de sa justice. C'est lui qui est cause de tes tribulations. Il t'a enfantée dans le sang, épousée dans la douleur, revêtue de sa majesté humiliée ; tu le représentes auprès de l'humanité, depuis qu'il a vaincu la mort, il faut que tu continues son œuvre rédemptrice, et que tu sois marquée comme lui du signe de la douleur imméritée. Les menteurs qui te persécutent inventent mille prétextes odieux

pour justifier leur haine et leurs violences. Entretenir systématiquement l'ignorance, convoiter la domination, séduire les simples, tyranniser les faibles; voilà les crimes dont ils t'accusent! Mais moi, qui vois le fond de leurs pensées et sonde les mystères de leurs cœurs, je sais qu'ils ne te sont contraires que parce que ton incorruptible doctrine confond l'orgueil de leur raison, parce que ta sainteté condamne la corruption de leurs passions, parce qu'ils voient en toi un Dieu ennemi de leurs erreurs et de leurs vices. Ma fille, ceux qui t'affligent se sont multipliés parce que tu es la divine épouse de mon Christ, la divine mère du monde pécheur qu'il faut enfanter à la grâce par la douleur. La haine qui te poursuit ne sera donc jamais complètement apaisée. S'il y a des jours de repos dans ta vie souffrante, attends-toi toujours à de cruels lendemains! »

Jusques à quand, Messieurs, l'épouse du Christ doit-elle attendre ces lendemains? — Je n'en sais rien. Mais, si je remonte à travers les âges, de l'épreuve actuelle à celles qui affligèrent le cœur de l'Église naissante, j'entends à chaque instant retentir ce cri plaintif :

« *Multi insurgent adversum me :*

Beaucoup se soulèvent contre moi. »

Semblables aux vagues furieuses que pousse, l'une après l'autre, le vent d'orage contre la roche immobile qui protège les rivages de l'Océan, les ennemis de l'Église se succèdent de près, et montent à l'assaut de son immuable vie. C'est d'abord la synagogue, honteuse de son forfait, alarmée des progrès de la prédication évangélique qui défend, sous peine de mort, d'annoncer le nom et la doctrine de Jésus-Christ. — Ce sont les faux prophètes et les apostats qui, après avoir quitté la voie droite, s'appliquent à séduire les âmes instables. « Fontaines sans eau, dit l'Apôtre, nuages ténébreux que secouent les tourbillons. Par leurs discours superbes, ils s'efforcent d'attirer aux passions charnelles et impures ceux qu'ils voient s'écarter de l'erreur pour les y conduire plus tard. Esclaves de la corruption, ils osent promettre la liberté, la liberté du chien qui retourne à son vomissement[1]. » — Ce sont les hérétiques subtils qu'en-

1. Hi sunt fontes sine aqua, et nebulæ turbinibus exagitatæ, quibus caligo tenebrarum reservatur. — Superba enim vanitatis loquentes pelliciunt in desideriis carnis luxuriæ eos, qui paululum effugiunt, qui in errore con-

fle la fausse science, et dont l'orgueilleuse raison se révolte contre les miséricordieux abaissements de l'Incarnation. Leur bouche sacrilège déchire impudemment la personne sacrée du Sauveur : les uns niant la réalité de sa chair adorable, les autres sa divinité. — Ce sont les Césars payens, ennemis acharnés du nom chrétien, qui ne respectent ni l'âge, ni la faiblesse, ni la science, ni la vertu, ni les services rendus : sauvages moissonneurs dont la sanglante épée fauche, pendant près de trois siècles, des millions de martyrs. — Ce sont les Grecs ergoteurs, Sabelliens, Ariens, Nestoriens, Eutichiens, Monothélites, aidés des empereurs dogmatisants, qui dévastent le champ de la doctrine sainte : jetant la confusion dans la nature et les personnes divines, abaissant le Verbe de Dieu au rang des créatures, divisant la personne du Christ, mêlant ses natures et ses volontés, lui enlevant le mérite de ses actes, bouleversant, compromettant, détruisant l'œuvre de la rédemption ; c'est le naturaliste Pélage, qui s'en prend

versantur : libertatem illis promittentes, cum ipsi servi sint corruptionis. — Contigit enim eis illud veri proverbii : Canis reversus ad suum vomitum. (II Pet., cap. II, 17.)

à l'homme et le diminue de la vie divine que Dieu lui a communiquée, en coupant les canaux de la grâce. — Ce sont les barbares, qui envahissent et désolent les chrétientés florissantes, menaçant de les étouffer sans retour sous le poids de leur paganisme grossier ou de leurs stupides hérésies. — C'est le mahométisme, qui, petit à petit, couvre l'Orient comme d'une lèpre, et pousse sur l'Occident d'ardentes chevauchées dont le bruit intermittent, semblable à celui des trombes, arrache aux gardiens de la foi et des mœurs chrétiennes de puissants cris d'alarmes. — Ce sont les églises grecques que dévore le schisme, et qui tombent comme des fruits pourris entre les mains de Satan. — Ce sont les abominables désordres du sanctuaire souillé par des compétitions sanglantes, des trafics honteux, des outrages publics à la délicate vertu qui doit être l'auréole du prêtre de Jésus-Christ. — Ce sont les empereurs et les rois chrétiens, infidèles à leurs serments, usurpateurs du sacerdoce, patrons des antipapes, violateurs impudents des droits conférés par le Christ à sa sainte monarchie. — C'est le protestantisme, sinistre précurseur de toutes les revendications impies de la raison, résolu à briser la chaîne des traditions

chrétiennes. — C'est la suprême explosion de l'antichristianisme, enrôlé sous l'étendard de la révolution, et menaçant de substituer partout au règne de Dieu le règne de Satan, caché sous des masques prétentieux et souriants qu'on appelle la science positive et concrète, le progrès, l'esprit moderne, l'humanité affranchie.

Épouse du Christ, regarde autour de toi. As-tu jamais vu un pareil soulèvement d'hostilités? As-tu jamais entendu crier, avec autant de haine et d'entêtement féroce : *Nolumus hunc regnare super nos* : Nous ne voulons plus qu'elle règne sur nous? Ta doctrine, tes droits, tes institutions, tes pontifes, tes prêtres, tes religieux, tes temples : tout est méprisé, injurié, confisqué, persécuté ou du moins menacé. La peur et l'intérêt sordide conspirent avec la haine, pour t'isoler du peuple vers lequel le Christ t'a envoyée, et pour soustraire à ton enseignement les jeunes générations en qui tu jetais au moins les premières semences de vérité. On veut qu'elles deviennent athées, pour qu'il soit plus certain qu'elles ne seront plus chrétiennes. Exhale vers le ciel les plaintes de ton cœur brisé, douloureuse héritière du crucifié, car te voilà, comme lui, aux grands jours de ta passion. Hommes de pou-

voir, prêtres infidèles, Pilate, Hérode, Judas, traîtres, parjures, apostats, lâches, ingrats : toute la tourbe ennemie qui tourmenta le Sauveur, s'agite autour de toi ; le peuple lui-même y est, le peuple tout prêt à prêter son bras à ton supplice, après avoir prêté au triomphe de tes persécuteurs ses votes égarés par le mensonge. Ah ! plus qu'en aucun temps de ta vie, si pleine d'épreuves et de souffrances, tu peux crier aujourd'hui : « *Multi insurgunt adversum me.* Beaucoup se soulèvent contre moi. »

Cependant, Messieurs, l'Église est moins affligée des coups qu'elle reçoit, des blasphèmes, des imprécations, des menaces qui retentissent autour d'elle que du cri de découragement qui se fait entendre près de son âme sainte.

« *Multi dicunt animæ meæ : non est salus ipsi in Deo ejus* :

Il n'y a plus de salut pour elle dans son Dieu, disent des voix nombreuses. »

Si ces voix n'étaient que celles des impies, pour qui la Providence n'est qu'un mot, l'Église n'en serait point émue ; mais ce sont aussi les voix des chrétiens, dont la foi sans énergie ne sait plus

compter sur la fermeté des desseins de Dieu, ni sur la fidélité de ses promesses. Au lieu de prêter l'oreille à cette parole du Christ : « Ayez confiance, j'ai vaincu le monde, » ils n'ont d'attention que pour les cris des méchants et les progrès de leurs entreprises. Au lieu de se presser avec amour autour de leur mère pour la consoler, ils s'en écartent avec tremblement, tant ils ont peur de souffrir avec elle.

Les uns se laissent choir misérablement sur les pentes de l'apostasie. Leur lâcheté les a tellement convaincus que le Dieu de l'Église ne peut plus rien pour elle, qu'ils se retournent vers le dieu du jour, et que, non contents d'immoler sur son autel des opinions respectables, ils lui sacrifient leurs convictions religieuses. S'ils ne les renient pas totalement, ils n'osent plus les montrer, pour ne pas nuire aux situations qu'ils possèdent ou aux faveurs qu'ils mendient.

Les autres, sans tomber aussi bas, se répandent en lamentations désespérées. A les entendre, on dirait que Dieu a renoncé à ses desseins et oublié ses promesses, et que l'édifice qu'il a si solidement construit sur la pierre éternelle va s'écrouler comme une maison vulgaire, sous l'effort des puis-

sances d'enfer. Leur âme timorée ne voudrait pas offenser la foi, mais leur découragement, qu'ils ne savent pas vaincre, les pousse à ce blasphème inconscient : — Tout est perdu même du côté de Dieu : *Non est salus ipsi in Deo ejus.*

Les moins coupables croient que les destinées de l'Église sont achevées, et, sur la foi de je ne sais quelles prophéties, qu'ils interrogent avec une maladive curiosité, ils prédisent et attendent, à bref délai, l'effondrement général de l'humanité.

Hommes de peu de foi, pourquoi ajoutez-vous ainsi aux tristesses de votre mère ? Son cœur se plaint à Dieu de vos infidélités et de vos doutes : « *Multi dicunt animæ meæ non est salus ipsi in Deo ejus.* » Mais écoutez la fin de son cantique, et laissez-vous relever par sa sublime confiance.

II

Messieurs, l'Église affligée n'est point abattue. Elle regarde le ciel, elle écoute ce qui se dit aux profondeurs de son âme sainte, et ce cri de la confiance succède à son amoureuse plainte :

« *Tu autem, Domine, susceptor meus es, gloria mea, et exaltans caput meum :*

O Dieu, tu es mon protecteur et ma gloire, tu relèves ma tête humiliée et endolorie. »

Dieu s'est fait appeler « le protecteur de tous ceux qui espèrent en lui : *Protector est omnium sperantium in se.* » Mais, parmi ceux qui espèrent, il en est avec qui il s'est engagé plus solennellement et plus étroitement à des actes sauveurs. Son Église tient la tête de ces privilégiés. Il l'a avertie des maux qui devaient fondre sur elle; il lui a promis la haine du monde et la persécution des méchants. En même temps, il lui a donné l'assurance d'une perpétuelle protection, contre laquelle aucune force ne peut prévaloir. Le langage biblique appelle cette protection « un boucier : *clypeus meus.* » Ce bouclier, trempé dans le sang d'un Dieu, participe de sa toute-puissance et protège si bien les parties vitales de l'Église qu'aucun trait ne peut les atteindre. Les membres les plus nobles seront blessés dans la lutte, le foyer de la vie est à l'abri de tous les coups. C'est là que se fait sentir la douce, consolante et efficace présence de celui qui a dit « Voici que je suis avec

toi jusqu'à la consommation des siècles. » Et alors, qu'importent les humiliations et les opprobres ! Avoir Dieu avec soi et en soi : un Dieu de lumière, un Dieu de force, un Dieu de sainteté, n'est-ce pas la plus grande des gloires ? O Christ, Époux bien-aimé, hôte de mon âme, s'écrie l'Église, « tu es ma gloire : *Tu gloria mea !* » Ma gloire, c'est d'être préservée de toute erreur par ton infaillible assistance, pendant que les fils des hommes mutilent et diminuent toute vérité ! Ma gloire, c'est d'être pénétrée de ta divine grâce et de toujours produire des saints, pendant que le monde est en proie à la corruption de ses passions ! Ma gloire, c'est de toujours t'embrasser, mon grand Dieu, pendant que les enfants de perdition se vautrent aux pieds des idoles d'or, d'argent, de chair, de boue qui ont séduit leur cœur. Ah ! quoi qu'il arrive, et quand je serais mille fois plus éprouvée que je ne le suis, j'ai toujours le droit d'être fière, toujours le pouvoir d'être heureuse, dans l'assurance de ta protection et la joie de tes perpétuels embrassements. Non, je ne laisserai pas tomber, comme les désespérés, ma tête humiliée et endolorie, car ton bras la relève au-dessus de tous les géants d'iniquité qui croient me dominer par leur

superbe et triomphante arrogance : « *Tu gloria mea et exaltans caput meum.* »

Les promesses du Christ, le sentiment de sa perpétuelle présence, c'étaient, Messieurs, les premiers motifs de confiance qui soutenaient l'Église, lorsqu'elle entrait, toute jeune, dans la carrière où tant d'ennemis devaient l'assaillir. Mais, aujourd'hui, son cœur est plus affermi que jamais par le souvenir d'un glorieux passé rempli des témoignages de la fidélité de Dieu à sa parole.

« *Voce mea ad Dominum clamavi, et exaudivit me de monte sancto suo* :

J'ai élevé ma voix, j'ai crié vers le Seigneur et il m'a exaucée du haut de sa montagne sainte. »

Les hommes peuvent remplir d'épouvante et de désordre la triste vallée que traversent nos âmes voyageuses ; leur audace sacrilège, leurs colères impies ne montent point jusqu'aux sommets sacrés où siège la sereine majesté du roi des rois. De là, il contemple sa chère Église, de là il lui envoie ses secours en réponse aux appels de son âme désolée. Chaque époque de sa vie tourmentée témoigne de l'efficacité de sa prière et de la miséricordieuse tendresse de l'époux qu'elle implore, chaque

époque voit se renouveler en elle le prodige de sa résurrection, que chantait le prophète au nom du Christ immolé.

« *Ego dormivi, et soporatus sum, et exurrexi, quia Dominus suscepit me :*

J'ai sommeillé, je me suis assoupi et je me suis levé, car le Seigneur m'a pris entre ses bras. »

Quand la chair inanimée du Sauveur fut descendue de la croix et mise au tombeau, ses ennemis croyaient étouffer son œuvre avec lui sous la froide pierre qu'ils munissaient du sceau de la synagogue. Mais, bientôt la voix des anges chanta près de la pierre renversée et du sépulcre vide : « *Surrexit non est hic* : Le Christ n'est plus ici, il est ressuscité. » Vivante image, sublime prophétie des destinées de l'Église. Dans tous les tombeaux, où l'on croyait l'avoir couchée pour jamais, elle n'a eu que des assoupissements dont elle s'est relevée plus vigoureuse et plus confiante en l'avenir, grâce à la secourable intervention de Dieu : « *Ego dormivi et soporatus sum et exurrexi quia Dominus suscepit me.* » Sinistres fauchées des persécuteurs, vie tremblante des catacombes : assoupissement ! Fécondité du sang des

martyrs, capitulation et baptême des Césars : résurrection! — Envahissement des restes de la corruption payenne dans les mœurs chrétiennes, relâchement des fidèles délivrés des menaces de mort qui pesaient sur leur vie persécutée : assoupissement! Prodiges de pénitence, fleurs de sainteté s'épanouissant par milliers dans les déserts de la Thébaïde : résurrection! — Lugubre travail des hérésies, défection des âmes empoisonnées par l'erreur : assoupissement! Solennelles manifestations des Conciles, explosion de la foi plus respendissante dans la clarté des définitions : résurrection! — Triomphes des barbares, dévastation des églises, angoisses des pasteurs et de leurs troupeaux : assoupissement! Victoire de l'Évangile sur les sauvages natures que l'Église prosterne aux pieds du Christ : résurrection! — Ignorance et corruption du clergé, désordres et cruautés des siècles de fer : assoupissement! Réveil de la science théologique, opulente germination des vertus héroïques et des œuvres saintes, pénétration profonde de l'influence de l'Église dans les sociétés humaines, grandiose expression de la foi dans les institutions publiques et les chefs-d'œuvre de l'art, splendeurs du moyen âge : résurrection! — Appel à la révolte,

progrès du protestantisme, défection des peuples européens : asssoupissement ! Universelle et admirable réforme de Trente, lointaines conquêtes de l'Évangile dans l'Inde, la Chine, le Japon, le Nouveau Monde : résurrection ! — Invasion de la philosophie antichrétienne, proscription du catholicisme par la plus impie et la plus sanglante des révolutions : assoupissement ! Réouverture des temples fermés, rétablissement de la hiérarchie démembrée, glorieux pontificats, immenses et sublimes manifestations du monde catholique dans la personne de ses pontifes, solennelles affirmations de la vérité, magnifique expansion du zèle apostolique dans la propagation de la foi : résurrection !

Ces providentielles successions d'assoupissements et de résurrections, où la protection de Dieu est si évidente, augmentent, à mesure que les siècles s'avancent, l'intrépide confiance de l'Église. Au lendemain de la Pentecôte, elle pouvait déjà dire avec le Psalmiste : « Je n'ai pas peur : *Non timebo !* » Aujourd'hui ce cri s'échappe plus puissant et plus fier de son cœur aguerri par la lutte et consolé par la victoire :

Non timebo !

Épouse du Christ, as-tu bien vu toute la profondeur des haines qui conspirent contre tes divines destinées; toute la noirceur des desseins, toute la violence des passions qui préparent dans ta chute l'écroulement de toute religion ? Regarde : le bataillon sacré des âmes que tu as enrôlées sous l'étendard de la perfection est déjà entamé, bientôt sa dispersion, que demandent à grands cris les prôneurs sycophantes de la liberté, sera universellement consommée. — Eh bien ! la main des impies a plus d'une fois dévasté les cloîtres, mais les fleurs que l'on fauche reparaissent au renouveau : Je n'ai pas peur : *Non timebo !* — Tes prêtres, eux-mêmes, sont menacés ; une législation, sans respect pour les nobles services qu'ils rendent à la société, peut demain les arracher du sanctuaire et compromettre leur sainte vocation. — Satan a mis en œuvre de plus terribles et plus honteux moyens pour déshonorer et détruire le sacerdoce à qui mon époux et mon maître a promis l'immortalité : Je n'ai pas peur : *Non timebo !* — On convoite tes temples, on te dispute la maigre compensation du brigandage officiel dont tu fus victime, on espère en finir avec toi par l'éviction et

la famine. — J'ai vu les catacombes, j'ai déjà mendié mon pain : Je n'ai pas peur : *Non timebo!* — Si tu pouvais compter sur les générations innocentes qui prendront dans quelque temps possession de la vie publique ! Mais non : Des lois meurtrières t'isolent de leur âme que vont corrompre une science et une morale sans Dieu. Pour elles, tu ne seras jamais qu'une étrangère, si tu n'es pas une ennemie. — Julien l'apostat a fait jadis le métier de corrupteur, et le Galiléen qu'il abhorrait l'a couché dans un cercueil où ses desseins ont péri avec lui : Je n'ai pas peur : *Non timebo!* — Écoute donc, l'impiété n'attendra pas que l'enfance pervertie se retourne contre toi. Ses calomnies te rendent chaque jour plus odieuse au peuple qu'elle trompe par parole et par écrits, et qu'elle pousse à des actes odieux et sauvages. Aujourd'hui ce sont les individus qui t'injurient et te maltraitent, demain ce sera la foule, la foule aveugle et brutale qui se ruera aux sacrilèges et sanglantes exécutions. — Le peuple, je l'ai vu, aveugle et bestial, inonder les gradins des amphithéâtres et applaudir aux souffrances et à la mort des martyrs dont il a depuis vénéré les saintes reliques.

« *Non timebo millia populi circumdantis me :*

Qu'il m'entoure par milliers : je n'ai pas peur. »

Non, je n'ai pas peur. Ma confiance dans le bras de Celui qui m'a tant de fois assistée est d'autant plus ferme que la malice des hommes s'en prend à sa souveraine majesté. Il est donc prouvé qu'on ne me marche sur le corps que pour l'atteindre et qu'en lui demandant son secours c'est sa gloire autant que ma vie que je veux sauver.

« *Exurge, Domine, salvum me fac, Deus meus :*

Lève-toi donc, Seigneur, il est temps; sauve-moi, mon Dieu. »

Encore un miracle de ta protection ; il ne coûtera pas à ta toute-puissance.

« N'est-ce pas toi qui a frappé ceux qui me persécutaient sans raison, toi qui a brisé les dents des pécheurs?

Quoniam tu percussisti omnes adversantes mihi sine causa, dentes peccatorum contrivisti. »

J'ai marché depuis dix-huit siècles sur les tom-

bes déshonorées de tous mes ennemis; j'ai ramassé sur mon chemin les dents brisées qui déchiraient mes vêtements sans jamais entamer mon immortelle vie. Brisées, les dents subtiles de l'hérésie et de la fausse science! Brisées, les dents sordides de l'immoralité corruptrice! Brisées, les dents ensanglantées des persécuteurs! Brisées, les dents voraces des usurpateurs de mes droits!

Molosses enragés de la révolution et de la libre pensée, chiens hargneux et lascifs de la critique et de la pornographie, mordez, mordez; vous déchirerez la robe de l'Église, vous ensanglanterez ses membres, mais vous n'aurez point à vous repaître de cet inexterminable cœur où le Christ a concentré toute la vertu de sa résurrection! Aboyez, aboyez à la curée sacrilège que convoitent vos passions; vos aboiements, aujourd'hui formidables, ne seront plus, dans quelques années, que le bruit ridicule d'une bouche édentée : Dieu aura brisé les dents des pécheurs : *Dentes peccatum contrivisti.*

« *Domini est salus et super populum tuum benedictio tua :*

Mon salut est en toi, Seigneur, et ta bénédiction va descendre sur ton peuple. »

Vous entendez, Messieurs, ce dernier cri de votre mère. Puisse-t-il pénétrer vos âmes de confiance, vous consoler de vos tristesses et dissiper vos appréhensions. En voyant se briser contre le parti pris de l'impiété les généreux efforts des hommes qui lui disputent, article par article, ses projets de déchristianisation du peuple et d'athéisme social, vous êtes tentés de croire que nous serons obligés d'en subir toutes les hontes et qu'aucun acte sauveur ne pourra nous en préserver. Vous oubliez que Dieu veille et que le salut vient de lui : *Domini est salus*. Tant mieux, s'il vient de lui seul. Tant mieux, si quelque homme, trop persuadé qu'il a sauvé l'Église et la société d'un grand péril, ne nous fait pas payer l'honneur d'avoir été l'instrument de Dieu par ses altières et despotiques exigences. Il est bon que les impuissances humaines se révèlent. Plus elles seront évidentes dans l'excès du mal, plus nous serons persuadés que le salut vient d'en haut. Et alors, nous n'aurons point à craindre la vaine gloire des sauveurs humains ; mais, pieusement prosternés devant la miséricorde

de Dieu, nous ouvrirons nos âmes reconnaissantes à ses bénédictions.

Demandons-les aujourd'hui ces bénédictions. Prosternés avec l'Église au pied de la croix, exhalons nos plaintes, exprimons notre confiance.

Dieu crucifié ! c'est pour bénir que tes deux bras sont étendus. Je t'en conjure, ne nous laisse pas attendre. Tu vois nos maux, tu entends notre prière du haut de la montagne sainte où tu es mort pour le salut du genre humain. Puisque tu nous a promis ton assistance, renouvelle sur notre triste génération le miracle sauveur qui a tant de fois consolé ton Église affligée. Prends-la entre tes bras, protège sa vie menacée, réveille sa gloire assoupie, écarte ses ennemis, brise les dents des pécheurs. Les hommes nous manquent, mais tu es là. Relève nos âmes découragées et laisse-nous emporter des embrassements de ta croix la ferme confiance que le salut viendra bientôt de toi, et que ta bénédiction va descendre sur ton peuple.

« *Domini est salus, et super populum tuum protectio tua.* »

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION

Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.

MESSIEURS,

Nous nous sommes quittés, il y a huit jours, sur ces paroles que j'empruntais au Psalmiste : « L'Église, semblable aux cieux, publie la gloire de Dieu. » C'est à peu près la même chose que vous venez de chanter tout à l'heure.

La mission de l'Église, dont nous avons étudié ensemble les diverses applications, peut se résumer en ces deux mots : Confesser Dieu, c'est-à-dire affirmer son existence, manifester ses perfections, le faire connaître, aimer, bénir, glorifier

par toutes les créatures. Confession solennelle et plus nécessaire que jamais, en nos temps où la ténébreuse église de Satan conspire, non seulement contre l'œuvre de Jésus-Christ, mais contre tout e religion.

Quel doit être, dans le monde, l'aboutissement du grand travail d'iniquité entrepris par la libre pensée ? Elle ne s'en cache pas : C'est la négation doctrinale et pratique de Dieu, l'athéisme social. Les âmes honnêtes se révoltent contre ce lugubre résultat des blasphèmes et des efforts de l'impiété, et demandent, à grands cris, qu'on laisse subsister dans les institutions publiques le dogme fondamental sans lequel il ne peut y avoir de vie morale pour l'individu, de garantie d'ordre pour la société ; mais leur confession incomplète ne saurait arrêter l'effroyable débordement d'athéisme qui menace de tout envahir.

Il n'y a que la confession de l'Église qui puisse résister à ce débordement, parce que, ne se laissant point emprisonner par les réserves d'un spiritualisme timide, elle seule rend à Dieu toute la gloire qui lui est due.

Vous le disiez bien tout à l'heure, Messieurs : « La sainte Église, d'un bout du monde à l'autre

confesse Dieu : *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.* Elle le confesse tel qu'il est, dans la grandeur de sa nature, les splendeurs de sa vie, la perfection des œuvres : Père d'immense majesté : *Patrem immensæ majestatis.* Fils véritable, unique, vénérable comme son Père : *Venerandum tuum verum et unicum Filium*, Esprit Saint, consolateur des âmes : *Sanctum quoque Paraclitum Spiritum.* »

L'Église confesse Dieu par son existence même, en laquelle s'accomplissent les oracles qui lui ont promis l'immortalité, malgré les incessantes conjurations des forces ennemies de son impérissable vie : manifestation prodigieuse et permanente d'une toute-puissance que ne peuvent vaincre ni le temps, ni l'erreur, ni les passions, ni la violence, ni la mort.

L'Église confesse Dieu par ses divins caractères : d'unité, où se révèle l'autorité souveraine et la perpétuelle assistance du maître infaillible de toute vérité; de sainteté, où l'on voit resplendir la très pure lumière des perfections infinies communiquées à l'homme fragile par le Verbe incarné ; de catholicité, où l'on admire un droit de possession et une force d'expansion qui ne peuvent venir que

de Celui qui a reçu, avec l'héritage des nations, la royale puissance de les soumettre à son joug ; d'apostolicité, où l'on peut suivre la transmission continue des pouvoirs que Dieu lui-même a donnés à son Fils.

L'Église confesse Dieu par sa sainte hiérarchie, dont l'ordre magnifique et inébranlable ne pourrait subsister sans la miraculeuse intervention du Roi éternel et invisible, qui a promis d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles.

L'Église confesse Dieu par sa doctrine, sublime et populaire, progressive et inaltérable, donnant aux esprits qu'elle illumine confiance et sécurité dans la possession du vrai : lumineuse réponse aux importantes questions que s'adresse notre âme avide de savoir ce qu'elle est, d'où elle vient, où elle va ; révélation splendide qui ne nous laisse rien ignorer de ce que nous devons connaître, croire et confesser, pour nous préparer à la vision des choses éternelles ; miroir limpide, où nous contemplons, autant que notre faible intelligence en est capable en cette vie mortelle, les beautés de notre nature transformée par la grâce, les splendeurs de l'être divin, ses perfections, sa vie, ses œuvres, ses admirables condescendances, ses bien-

faits, et les grands biens qu'il nous promet pour un monde meilleur.

L'Église confesse Dieu par les nobles efforts de son zèle à arracher nos âmes aux étreintes des créatures et à les diriger vers le souverain bien, sur les voies lumineuses du devoir et de la perfection; par la fécondité de son gouvernement, qui remplit le monde des grandes œuvres de justice et d'amour, et enfante ces prodiges de vertus qu'on appelle *les saints*.

L'Église confesse Dieu par le soin jaloux avec lequel elle préserve nos âmes des atteintes de l'erreur et des vices, et par la pénétration d'une miséricorde inconnue à toutes les justices humaines dans les saintes rigueurs de la répression.

L'Église confesse Dieu par la constante dignité avec laquelle elle revendique l'indépendance que lui assure sa divine constitution, et par l'invincible courage qu'elle déploie dans la haute direction que Dieu lui a confiée sur les nations, pour les empêcher d'oublier, dans la poursuite d'une félicité qui passe, la fin suprême et éternelle à laquelle doit être ordonné le bien public de toutes les sociétés.

Oui, Messieurs, à l'heure où tant de voix sacrilèges font retentir le monde du blasphème que le

Psalmiste reprochait aux impies corrompus et abominables : « *Non est Deus :* Il n'y a pas de Dieu, » l'Église, orgue immense, fait entendre à l'univers entier, dans la puissante harmonie de sa constitution et de son gouvernement, ce cri vengeur : « Dieu ! Voici Dieu ! *Deus ! Ecce Deus !* Encore une fois, vous avez bien dit : *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.* »

Mais, dans l'universelle confession de l'Église, Dieu et le monde entendent aujourd'hui une strophe éloquente entre toutes. Cette strophe, c'est vous qui la chantez, Messieurs, vous, l'élite d'un grand peuple, réunis en ce temple, pour donner à Dieu un éclatant témoignage de respect et d'amour. Votre nombre, votre piété, l'acte auguste que vous venez de faire, c'est une confession. Un grotesque, comme il y en a tant parmi les apôtres de l'athéisme, a proposé dernièrement de choisir le jour de Pâques pour faire le recensement des fidèles sur lesquels Dieu peut compter encore. Eh bien ! qu'il vienne ! La chrétienne assemblée de Notre-Dame l'attend pour lui prouver que la foule grossière et pervertie, à laquelle on arrache des manifestations d'athéisme, ne compte pas devant son intelligente et noble confession. La chrétienne assemblée de

Notre-Dame est prête à répondre à ceux qui blasphèment son Dieu : « *Te Deum laudamus, te Dominum confitemur.* »

Oui, mon Dieu, nous te confessons ! Non pas comme les rationalistes timides qui se cachent pour adorer ta lointaine majesté, mais publiquement, tous ensemble et à pleine voix. Nous te confessons dans les splendeurs de ton inaccessible nature et dans la majesté humiliée de ton Fils, dans les perfections que nous révèle notre raison et dans les profonds mystères que nous enseigne l'Église. Nous te confessons comme créateur de toutes choses, comme Sauveur de nos âmes pécheresses que tu lavais hier dans le précieux sang répandu sur le Calvaire, comme aliment de notre vie surnaturelle que tu nourris aujourd'hui de la chair et du sang de ton Christ. On veut te chasser du monde, nous t'attirons en nous ; nous sommes unis à toi plus intimement qu'aucun ami ne peut être uni à son ami, et, dans la communion eucharistique où tu te donnes tout entier, nous rapprochons de ta vie divine tout ce qui nous est cher. Aux voix insolentes qui crient : « *Non est Deus* » notre âme honorée de ta sainte présence, enivrée de ton saint amour, répond avec transport : « *Deus ! Ecce Deus !* »

Oh! la magnifique confession, Messieurs! Ne durera-t-elle qu'une matinée? — Non, nous la prolongerons par des œuvres dignes de la religieuse manifestation à laquelle vous venez de prendre part. Vous veillerez à ce qu'il n'y ait désormais plus rien dans votre vie qui soit en contradiction avec les témoignages de respect et d'amour que vous venez de donner à votre Dieu, plus rien qui mérite ce reproche attristé qu'il pourrait adresser à tant de chrétiens, qui le confessent de bouche et le renient par leurs mœurs : « Vous me déshonorez : *Vos inhonorastis me.* » Vous travaillerez, sans relâche et de tout cœur, au triomphe de sa gloire outragée. Vous soutiendrez ses droits et les vôtres. Vous résisterez aux criminelles tentatives de ceux qui veulent lui arracher vos enfants. Vous direz intrépidement à l'athéisme légal : — « Tu ne nous prendras pas notre Dieu; » et à ce Dieu que l'on veut chasser : « Reste avec nous : *Mane nobiscum Domine.* » Grand Dieu! Oublie ceux qui te renient, et n'écoute que la sainte Eglise qui te confesse : *Te per orbem terram sancta confitetur Ecclesia.*

TABLE

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

RETRAITE 1881

Paraboles du Salut

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LE BON GRAIN ET L'IVRAIE. — Dans l'étude de l'œuvre de Jésus-Christ, les questions générales qui intéressent notre foi se complètent par des questions personnelles qui intéressent notre vie pratique. — Ces questions sont traitées dans les paraboles qu'on peut appeler *paraboles du salut*. — Exposition de la parabole *du bon grain et de l'ivraie*. — Trois choses à considérer dans cette parabole. 1° Le semeur; — 2° Le champ; — 3° La moisson. — I. *Le semeur*, c'est le Fils de l'homme qui sème le bon grain, — c'est Satan qui sème l'ivraie. — II. *Le champ* c'est le monde : *Ager est mundus*. — Le Fils de l'homme sème dans le monde la vérité; — Satan sème l'erreur. — Le Fils de l'homme sème dans le monde les bonnes et

saintes affections ; —Satan sème les affections déréglées et les désirs égoïstes. — Le Fils de l'homme sème dans le monde les éléments de légitimes jouissances; — Satan sème les inassouvissables appétits des sens et leur exécrable tyrannie. — Le Fils de l'homme sème dans le monde tous les éléments de progrès ; — Satan les éléments de décadence et d'abjections.—Le Fils de l'homme sème dans le monde le talent et le génie ;—Satan les dépravе.— Le Fils de l'homm sème dans le monde le pouvoir et la force; —Satan les pousse à l'excès et à l'abus. —A perte de vue le champ de Dieu est couvert d'ivraie. — III. Faut-il arracher l'ivraie? — Dieu veut qu'on attende. — Ne pas se méprendre sur le sens de son invitation à la patience. — Droits de la vérité et de la justice. — Quand l'envahissement de l'ivraie est un fait accompli, Dieu nous invite à la patience. — Quelles sont ses raisons? — Elles sont toutes marquées au coin d'une haute sagesse et d'une tendre miséricorde. — Attendons l'heure de la moisson. — Quand et comment se fera-t-elle? Comment devons-nous nous y préparer?

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — LES TRAVAILLEURS. — Exposition de la parabole. — Elle a été appliquée, par les Saints Pères, au temps qui s'est écoulé depuis la création du monde jusqu'à la rédemption du genre humain. — Nous l'appliquons à notre vie chrétienne. — Quatre questions : 1° Quelle est la vigne, quels sont les travailleurs? — 2° Comment se font entendre les appels de Dieu? — 3° Quel travail demande-t-il de

nous? — 4° Quelle sera la récompense de ce travail? — I. La vigne du Seigneur est notre âme. — Ce que Dieu a fait pour elle. — Nous devons concourir à l'action de Dieu par le travail des vertus et des œuvres chrétiennes. — II. Dieu nous appelle au travail; son appel se fait entendre dans tous les âges de la vie humaine. — Comparaison de ces âges avec les heures de la journée dont il est parlé dans la parabole : — Matin, enfance; — Troisième heure, adolescence; — Sixième heure, la jeunesse; — Neuvième heure, la maturité; — Onzième heure, la vieillesse. — Si nous n'écoutons pas les appels de Dieu, nous méritons ses reproches. — III. *Quid hic statis tota die otiosi?*—A qui peut s'adresser ce reproche d'oisiveté? — Oisiveté du péché. — Oisiveté des œuvres toutes naturelles. — Tout ce qui n'est pas œuvre divine est œuvre oiseuse. — Quel est le travail suréminent qui nous met à l'abri de tout reproche, prime tous les autres travaux, et dans lequel doit venir finalement se résoudre toute œuvre humaine? — Travail de la vie chrétienne. — IV. Le travail de la vie chrétienne mérite la récompense promise dans l'Évangile aux ouvriers de toutes les heures. — Murmures au sujet de cette récompense. — Explication de cette parole : *Multi sunt vocati pauci vero electi.* — Les privilégiés de la gloire céleste. — La récompense ordinaire, le dernier de tous. — La tendre miséricorde avec laquelle il est promis est un encouragement pour tous les attardés dans l'œuvre du salut. — A l'ouvrage! — L'interprétation de la parabole est complétée par une considération qui convient à nos jours d'épreuve et de persécution.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — LES SERVITEURS VIGILANTS. — Exposé de la parabole. — Elle doit corriger les fausses interprétations de celle qui a précédé. — Deux choses à considérer : 1° La sage conduite des serviteurs vigilants qui attendent la suprême visite du Maître ; — 2° La folie des chrétiens négligents qui, comptant se réveiller au dernier moment, s'exposent à être surpris dans le sommeil du péché ! — I. Dernière visite de Dieu, visite de justice qui décidera de notre sort éternel. — Le chrétien s'y prépare. 1° La vie est un voyage, — un travail, — un combat. — Voyageur, travailleur, soldat, le chrétien obéit au commandement de Jésus-Christ : *Ceignez vos reins* : Ceintures de la mortification, de la patience, de la grâce. 2° Le chrétien, pour voyager, travailler et combattre, a besoin de voir clair. — Ses lumières : raison, conscience, foi, loi de Dieu, prières. — Toutes ces lampes sont allumées quand le Christ vient chercher le chrétien pour les noces éternelles. — Quelles sont ces noces ? — Repos et bonheur qui y attendent le chrétien. — II. Les dormeurs où sont-ils ? — Grand nombre de ceux qui, endormis dans le péché, n'attendent personne et remettent leur conversion à *plus tard*. — Leur calcul pour s'affranchir du labeur de la vigilance chrétienne. — Comment ils se trompent. — Quand bien même on leur accorderait les délais qu'ils désirent, ils ne peuvent se convertir que si Dieu les y aide par sa grâce. — Raisons que Dieu a de leur refuser cette grâce. — Il peut ne pas attendre jusqu'à la dernière veille. — Surprises de la maladie. — Conversion imparfaite. — L'avertis-

sement de la maladie, à supposer qu'elle puisse être l'occasion d'une conversion sincère, n'est pas toujours compris. — Conspiration contre le mourant. — Comment, après les phases miséricordieuses d'une longue maladie, on peut mourir en réalité de mort subite. — Surprise de la mort. — Conclusion : *Et vos estote parati.*

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — LE MAUVAIS RICHE. — Exposition de la parabole. — Le châtiment que devront subir ceux qui, par mauvais vouloir ou lâcheté, se seront trouvés à l'écart du grand bienfait de la rédemption, n'est qu'indiqué dans la parabole précédente. Dans la parabole du *mauvais riche*, il est décrit d'une manière terrible. — Trois choses à considérer : 1° L'abus que nous faisons des dons de Dieu ; — 2° Un premier châtiment de cet abus dans la mort ; — 3° Un plus terrible dans la seconde mort, l'enfer. — I. Qu'est-ce que le mauvais riche ? — Combien les mauvais riches, c'est-à-dire ceux qui abusent des bienfaits de la Providence, sont nombreux. — Près d'eux les déshérités, les Lazare. — II. *Mortuus est dives.* — Comment la fragilité des biens qui nous enivrent en ce monde nous est rappelée avec une puissante et implacable ironie par ce mot vengeur : *Mortuus est.* — Richesse, — plaisirs, — force, — beauté, — esprit, — science, — honneur, — pouvoir, — affections : — tout au pouvoir de la mort. — Développements. — Un seul bien pouvait devenir éternel, il a été dissipé. — Après la mort plus de grâce ; le vide est complet. — III. *Et sepultus est in inferno.*

— Le dissipateur des biens de Dieu dans l'enfer : Son supplice. — 1° La privation de Dieu, le souverain bien. — 2° Le feu. — 3° Une effroyable jalousie. — 4° Une écrasante conviction de la justice de Dieu. — Ce qu'il faut penser de la prospérité temporelle. — *Bona recepisti in vita tua.* — 5° Le désespoir, — l'éternité. — Prière que l'Évangile met dans la bouche du riche. — Comment il faut l'entendre. — C'est une réponse imagée aux ridicules prétextes que l'on met en avant pour écarter la vérité des peines éternelles.—Un damné viendrait raconter ses tourments que les impies ne croiraient pas, parce qu'ils résistent actuellement aux plus puissants motifs de croire.— Laissons-nous convaincre et laissons-nous racheter.

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — LES VIGNERONS INFIDÈLES. — Exposition de la parabole. — Elle est une prophétie du mystère d'iniquité que l'Église pleure en ce jour, et du mystère de justice qui en fut, dans l'histoire, le lugubre corollaire. Nous pouvons y trouver, pour notre usage particulier, plus d'un enseignement. — Enseignement général. — 1° Application au peuple juif. — 2° Application aux nations chrétiennes, héritières de l'élection d'Israël. — I. Election du peuple juif. — Il est la vigne du Seigneur. — Ce que Jéhova fait pour sa vigne. — Il en confie la culture aux prêtres, aux docteurs, aux anciens, aux juges et aux rois. — Ils sont infidèles à leur mission. — Dieu envoie ses serviteurs les prophètes. — Les prophètes se succèdent et sont méprisés et maltraités. — Dieu envoie

son propre Fils. — Si Jérusalem avait voulu ! — Le Fils de Dieu n'est pas plus respecté que les serviteurs ; il est victime d'un crime aggravé par d'abominables cruautés. — Accomplissement de la sentence : *Malos male perdet*, sur la synagogue et le peuple juif. — II. Le crime est châtié, mais la vigne du Seigneur n'a pas péri. — L'Église vigne du Seigneur. — Dans son ensemble elle est indestructible, mais les quartiers déshonorés où se renouvellera le crime des Juifs ne sont pas à l'abri des vengeances du ciel. — Sacerdoce et pouvoir temporel vignerons du Seigneur. — Punition de leur infidélité dans l'histoire. — Coup d'œil sur l'Orient : l'empire et le sacerdoce : *Malos male perdet*. — Un regard sur la portion choisie de la vigne du Seigneur où nous avons été plantés. — *Gesta Dei per Francos* ; la réciproque est vraie. — Comment nous sommes à la veille de voir se renouveler chez nous le crime de l'ingrate Jérusalem. — Projet de déchristianiser la France ; son commencement d'exécution. — Ce qu'il faut faire pour empêcher la consommation de ce crime.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE, sur ces paroles : *Te ergo, quæsumus, famulis tuis subveni, quos prætioso sanguine redemisti.*

RETRAITE 1882

Nos devoirs envers l'Église

LUNDI SAINT

PREMIÈRE INSTRUCTION. — LA MATERNITÉ DE L'ÉGLISE. — Considérer l'Eglise comme l'épouse du Christ et la mère visible de la famille chrétienne, déduire de cette maternité nos devoirs envers l'Eglise, c'est l'objet de notre retraite. — Maternité de l'Eglise, sujet de la première instruction. — 1° L'Eglise nous enfante à la vie chrétienne. — 2° L'Eglise fait l'éducation de notre vie chrétienne. — 3° L'Eglise protège avec une maternelle sollicitude notre vie chrétienne. — I. *Enfantement.*—Comment le Verbe de Dieu a fécondé le germe des générations que l'Eglise devait enfanter à la vie chrétienne. — Douleurs de cet enfantement ; quels liens elles créent entre nous et l'Eglise.—Bienfaits de notre enfantement surnaturel par l'Eglise. — II. *Education.* — Par la naissance, selon la nature, nous sommes munis d'habitudes et de forces que l'éducation doit développer et ordonner ; il en est de même de notre naissance selon la grâce. — Education par l'Eglise de notre esprit, de notre cœur et de notre volonté. — Comparaison de l'Eglise et de la mère dans notre éducation spirituelle.— Fruits de cette éducation.— III. *Protection.* — Comment l'Eglise armée de son autorité infaillible monte la garde à la porte de nos âmes ; —

Comment elle met à notre service des apôtres, des docteurs et des directeurs de conscience ; — Comment elle dispose pour nous de la plus pénétrante, de la plus active, de la plus triomphante des énergies : la grâce de Dieu. — Elle renouvelle nos forces : — Elle nous refait une vie nouvelle. — Ses instances auprès des pécheurs. — Avec quel empressement elle accourt à la dernière heure pour disputer à l'enfer une proie assurée. — Ce qu'elle fait pour nous après la mort. — La considération de la maternité de l'Eglise doit nous disposer à accomplir tous nos devoirs envers elle.

MARDI SAINT

DEUXIÈME INSTRUCTION. — AIMER L'ÉGLISE DE TOUT SON ESPRIT. — Notre sainte mère l'Eglise doit être non seulement honorée, mais aimée. — Mère divine, nous pouvons lui appliquer le précepte que Notre-Seigneur appelle le plus grand des commandements : *Tu aimeras*, etc. — Première obligation, *aimer de tout son esprit*, c'est-à-dire : — 1° Reconnaître et estimer à sa juste valeur l'autorité de l'enseignement de l'Eglise ; — 2° Recevoir avec respect et sincérité tout cet enseignement ; — 3° Soumettre toute notre vie intellectuelle à la direction de cet enseignement. — I. Les ingrats de la famille chrétienne : l'Eglise n'a pas de pires ennemis que les apostats. — Quels sont ses amis ? — Les amis imparfaits qui ne considèrent pas l'Eglise sous son véritable aspect. — Les amis sincères et fidèles qui admirent et aiment en elle l'autorité divine et s'y soumettent comme à Dieu lui-même. —

II. De l'obligation de se soumettre humblement et affectueusement à l'autorité de l'Eglise, il résulte logiquement que nous devons recevoir avec respect et sincérité *tout* son enseignement. — Réserves faites par certains esprits trop préoccupés de leurs vues personnelles. — Hérétiques inconscients. — Partage des vérités définies et non définies, injurieux pour l'autorité doctrinale de l'Eglise, téméraire et plein de périls pour la foi. — Les indiscrets et les trop zélés. — III. Après avoir reçu avec respect et sincérité *tout* l'enseignement de l'Eglise, quelle place lui donner dans notre vie intellectuelle? — La première. — Comment l'Eglise protège la vérité ; — Le cas que nous devons faire de cette protection. — Ne pas partager l'intelligence en deux régions. — Dans la recherche des vérités naturelles et scientifiques se préoccuper de l'accord de ces vérités avec celles que l'Eglise enseigne. — L'enseignement de l'Eglise, bien loin de nuire à notre savoir, en devient le régulateur. — L'amour filial tend à l'unité d'esprit : *Unus spiritus*.

MERCREDI SAINT

TROISIÈME INSTRUCTION. — AIMER L'ÉGLISE DE TOUTE SA VOLONTÉ. — Le propre de l'amour est de nous rendre chère la volonté de ceux que nous aimons. — L'Eglise peut nous dire comme son divin époux : « *Si vous m'aimez, gardez mes commandements.* » — Pour nous aider dans l'accomplissement de ce devoir filial : 1° Etudier la portée des commandements de l'Eglise.

— 2° Faire en leur présence un examen de conscience. I. L'autorité législative de l'Eglise émane de Dieu, toutefois ses commandements n'ont pas le même caractère que les préceptes divins. — On doit cependant les prendre au sérieux et se garder de n'y voir que des indications bienveillantes qu'on peut suivre ou négliger. — Ceux qui prétendent s'en tenir aux grandes lignes de la religion. — Qu'on s'expose à abandonner ces grandes lignes quand on méprise les lois de l'Eglise. — Rapports de ces lois avec les commandements de Dieu. — L'amour de Dieu, — le culte, — les sacrements, — la pénitence. — L'Eglise est d'accord, par tous les chapitres de sa législation, avec le divin chef de la famille chrétienne. — Il faut obéir, car Dieu a dit: *Qui vous écoute*, etc.; — *Tout ce que vous lierez*, etc. II. Fausses interprétations des lois de l'Eglise. — Dispenses illégitimes. — Examen détaillé. — 1° La confession annuelle et les Pâques; — les abstentionnistes; les intermittents ; — les profanateurs; — les routiniers. 2° Sanctification du dimanche et des fêtes. — La messe. — Ceux qui y manquent, sans raison suffisante, — les retardataires, — les hôtes sacrilèges du saint lieu. — 3° Jeûnes et abstinences, — miséricorde de l'Eglise dans sa loi pénitentiaire. — Quels sont ceux pour lesquels nous devons avoir de la condescendance. — Lâcheté des mondains, amour du bien-être et respect humain. — Compensations à offrir à Dieu pour notre impuissance. — Comment nous les lui refusons. — Que doit faire le vrai chrétien ?

JEUDI SAINT

QUATRIÈME INSTRUCTION. — AIMER L'ÉGLISE DE TOUT SON CŒUR, DE TOUTES SES FORCES. — L'amour filial doit ajouter à la soumission de l'esprit et de la volonté les actes de générosité et de dévouement. — Donc, aimer l'Eglise de tout son cœur et de toutes ses forces. — Cet amour doit être : — 1° un amour consolateur, — 2° vengeur, — 3* conquérant. — I. *Amour consolateur.* — Afflictions de l'Eglise, — elle compte sur nous pour être consolée. — 1° Par notre sincère et pieuse compassion. — Comédie des compassions humaines. — Ce que doit être dans les circonstances présentes la compassion des chrétiens pour leur mère l'Eglise. — 2° Consolation par nos efforts pour compenser par la perfection de notre vie chrétienne les défections qui affligent l'Eglise. — 3° Consolation par notre union. — 4° Consolation par notre courage dans l'épreuve. — 5° Consolation par la ferveur et la persistance de nos prières. — II. *Amour vengeur.* — Quels sens le cœur chrétien doit donner à ce mot *vengeance.* — Pas d'imprécations, pas de désirs impatients et cruels. — L'esprit chrétien est un esprit de mansuétude et de charité. — Que la charité ne doit pas dégénérer en faiblesse à l'égard des ennemis de l'Eglise. Il faut la venger : — 1° En consacrant notre science et notre talent à sa sainte cause. — 2° En professant une plus profonde estime pour ceux de ses ministres qui portent le poids de la persécution. — 3° En soutenant de toutes manières les œuvres d'éducation et de bienfaisance qu'on prétend soustraire à sa religieuse influence. — III. *Amour conquérant.* — Qui aime l'Eglise doit épouser sa sainte ambition et l'aider à

étendre ses conquêtes. — 1e L'Eglise veut des âmes, désirons avec elle l'extension indéfinie de la famille chrétienne. — L'Eglise travaille au salut des âmes, travaillons avec elle par notre apostolat de parole et d'exemple, — par nos aumônes, — par nos prières, — par notre sang, c'est-à-dire, pères et mères, en sacrifiant généreusement nos enfants pour le service de l'Eglise. — Un mot à ceux qui prétendent qu'on ne peut aimer l'Eglise sans déplacer les légitimes affections et surtout sans faire tort à l'amour sacré de la patrie. — Belles paroles de saint Augustin.

VENDREDI SAINT

CINQUIÈME INSTRUCTION. — PARAPHRASE DU PSAUME III. — *Domine quid multiplicati sunt.* — CANTIQUE DE L'ÉGLISE PERSÉCUTÉE. — Dans quelles circonstances David composa ce psaume. — Il est doublement prophétique. — Appliqué à l'Eglise, il exprime : 1° L'amoureuse plainte; — 2° la sublime confiance de notre mère.—I. *Plainte* : 1° L'Eglise se plaint du nombre de ses ennemis : *Domine quid multiplicati sunt?* — Les *pourquoi* de la douleur ; — leurs significations dans la bouche de l'Eglise, — réponse de Dieu. — 2° Enumération des ennemis de l'Eglise : *Multi insurgunt.* — 3° L'Eglise est moins affligée des coups qu'elle reçoit, des blasphèmes, des imprécations, des menaces qui retentissent autour d'elle que du cri de découragement qui se fait entendre près de son âme sainte : *Multi dicunt animæ meæ; non est salus ipsi in Deo ejus.*— Quels sont ceux qui se découragent. — Hommes

de peu de foi, ils doivent se laisser relever par la sublime confiance de leur mère. — II. *Confiance.* — L'Eglise a confiance en Dieu, parce qu'il s'est déclaré son protecteur : *Tu autem Domine, susceptor meus es*, etc. — 2° L'Eglise a confiance dans l'efficacité de sa prière et la fidélité de Dieu à sa parole : *Voce mea ad Dominum clamavi.* — 3° L'Eglise est fortifiée dans sa confiance par les souvenirs de sa vie passée, où les assoupissements ont toujours été suivis de résurrections : *Ego dormivi*, etc. — Quels ont été ces assoupissements et ces résurrections ? — 4° Fortifiée dans sa confiance, l'Eglise ne craint rien : *Non timebo.* — 5° Elle fait à Dieu un suprême appel en lui rappelant toutes ses victoires : *Exurge... Salvum me fac... Quoniam te percussisti.* — Elle abandonne à Dieu le soin de son salut : *Domine est salus*, etc... — Invitation à s'unir aux plaintes et à la confiance de l'Eglise.

SAINT JOUR DE PAQUES

ALLOCUTION POUR LA COMMUNION PASCALE, sur ces paroles : *Te per orbem terrarum sancta confitetur Ecclesia.*

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES, 71

MONSABRE, J.M.L.
Retraitres Pascales.

BQ
7449
.O58
R4
v.5

AJY-5304